

LES CROCODILES ⁽¹⁾

II

Les crocodiliens sont représentés, au Congo, par deux genres bien distincts : le crocodile et le gavial.

Les crocodiles proprement dits ont le museau oblong, large et déprimé; les dents inégales, en partie creuses, sont enchâssées dans des alvéoles. Chez certains sujets, celles de la mâchoire inférieure passent par des trous ou échancrures dans la mâchoire supérieure.

A première vue, les crocodiles se distinguent des gavials par leur couleur vert jaunâtre; ils portent le long du dos six rangées de plaques lamées de dimension à peu près égale.

La taille de ces sauriens atteindrait, d'après certains naturalistes, jusque dix mètres.

La femelle pond deux fois par an de 20 à 80 œufs qu'elle enterre dans le sable, où elle les abandonne à la chaleur du soleil, qui les fait éclore au bout de 15 à 25 jours. L'époque de la ponte coïncide avec la saison sèche, époque à laquelle les bords de sable des lacs et cours d'eau sont à nu. L'œuf du crocodile comme celui du gavial est de la grosseur d'un œuf de cygne; l'écaïlle en est blanche, mate et rugueuse comme une cassure de calcaire. Frais, l'œuf est bon à manger, quoique possédant une légère saveur de muse qui disparaît si l'on enlève le blanc. Les nègres en sont très friands; ils sont très adroits pour les découvrir.

Les civettes et les mangoustes sont de grandes dévastatrices de nids de crocodiles. M. Demeuse, dans un voyage qu'il fit au Sankourou, en 1888, tua une mangouste-ichneumon occupée à déterrer un nid contenant 84 œufs.

Au sortir de l'œuf, la taille des petits crocodiles atteint vingt centimètres; ceux-ci gagnent de suite la rive, où ils se mettent en quête de nourriture, qui consiste en jeunes poissons, limaces ou vermisseaux. Tant qu'ils sont petits, ils se tiennent dans les endroits peu profonds, le long des ruisseaux, afin de pouvoir s'y cacher pour échapper à la voracité des grands poissons et de leurs aînés.

✱

Le crocodile est sédentaire. Selon sa taille et sa force, il s'attaque à des animaux de différentes grosseurs, voire même aux buffles; il se tient le long des rives giboyeuses,

à proximité des endroits où les animaux ont l'habitude de venir se désaltérer.

Quand il est en chasse, il va flottant à la surface, semblable à un tronc d'arbre mort emporté par le courant; son œil vitreux fouille la rive, et lorsqu'un animal sortant des grandes herbes ou du feuillage s'approche de l'eau pour boire, on le voit s'enfoncer doucement dans la rivière. Nageant entre deux eaux, il s'approche sournoisement; puis sortant brusquement son long museau de l'eau, il happe la tête de sa victime. Si celle-ci a la tête levée, il la jette bas d'un terrible coup de queue. En même temps, il ouvre son énorme gueule pour la recevoir, l'entraîne au fond de l'eau pour la noyer, puis s'en va la cacher dans quelque endroit retiré où il viendra se repaître quand la viande en sera suffisamment corrompue.

Pour donner une idée de la force et de la ténacité de ces sauriens, M. Demeuse cite deux faits auxquels il a assisté :

« Un bœuf de forte taille qui se désalterait au fleuve fut saisi au musle; il eut beau faire tous ses efforts pour résister à son terrible ennemi, celui-ci lui tenait la tête baissée, et par des secousses répétées peu à peu l'attirait dans le fleuve. Il allait infailliblement être entraîné quand j'accourus à son secours. N'ayant pas d'arme sous la main, je parvins à effrayer le saurien par mes cris et les projectiles que je lui lançai, et il lâcha prise. Le malheureux bœuf, que l'on dut abattre, avait les deux mâchoires complètement broyées.

« Le second accident dont je fus témoin se passa à la traversée d'un gué. Un de mes porteurs fut saisi à la jambe par un de ces animaux de taille moyenne; l'homme eut la chance de pouvoir s'accrocher à une grosse branche qu'il entoura d'un de ses bras, puis tirant de sa ceinture son couteau effilé, il larda de coups la tête du monstre, qui ne lâcha prise qu'après avoir essuyé un coup de feu. »

Le crocodile craint l'homme à terre et fuit à son approche, mais dans l'eau il l'attaque et en fait facilement sa proie. Aussi, un grand nombre de ces sauriens habitent-ils à proximité des villages riverains, d'où ils enlèvent assez fréquemment des habitants. Quelques-uns poussent l'audace jusqu'à attaquer les petites pirogues qu'ils culbutent d'un coup de queue; puis ils saisissent une victime parmi les naufragés.

(A continuer.)

(1) Voir le *Congo illustré* de cette année, page 32.



A travers la plaine inondée. — Passage d'un gué.

ADOLPHE DE ROUBAIX

Né à Tournai, le 7 mai 1826. — Industriel à Anvers.
Fondateur de l'établissement de Matéba (1886). — L'un des trois fondateurs de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (1887). — Fait un voyage dans le bas Congo (1889). — Vice-Président de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* et de la *Compagnie des Produits du Congo*; administrateur de la *Compagnie du chemin de fer du Congo*.



UNE des figures les plus intéressantes des débuts de l'œuvre du Congo; un de ceux qui, les premiers, en Belgique, eurent foi en son avenir commercial; le premier de ceux qui osèrent y aventurer des capitaux et essayèrent de provoquer un courant d'affaires entre le bas Congo et Anvers.

Lorsqu'au commencement de l'année 1885, l'Association internationale du Congo fut érigée en État indépendant, un petit groupe d'industriels et de négociants anversois constitua, sur l'initiative de M. Adolphe De Roubaix, un syndicat dans le but de tenter l'exploitation de quelques îles du bas Congo. L'île de Matéba, située entre Boma et Ponta da Lenha, fut acquise et des cultures furent entreprises en même temps que furent faits des essais d'introduction et d'élevage de gros bétail. Aujourd'hui, une usine pour la fabrication d'huile de palme fonctionne dans l'île et des fermes s'y occupent de la reproduction et de la vente du bétail. L'élevage du cheval y a également été tenté et a réussi.

La Société de Matéba, fondée par M. De Roubaix, s'est fusionnée depuis avec la Compagnie des Produits du Congo. L'entreprise progresse rationnellement et prend de l'extension. Des établissements commerciaux ont été créés qui achètent aux indigènes de la terre ferme et des îles voisines leur huile et leurs amandes de palme. Des envois de ces produits ainsi que de ceux de l'usine de Siccia arrivent régulièrement à Anvers. Le bétail, qui doit se chiffrer actuellement par 4,200 à 4,300 têtes et qui s'accroît sans cesse, est réparti dans six fermes ayant chacune leur territoire de pâture. L'île peut sans difficulté nourrir 3,000 bêtes, à la condition, toutefois, de ne rien brusquer. Le bétail, en effet, fait lui-même ses

pâturages et prépare l'habitat pour un plus grand nombre de bêtes. Enfin la Compagnie, poussant plus avant ses opérations, vient d'entreprendre la création d'établissements agricoles le long de la ligne du chemin de fer, dans les plaines fertiles de la vallée de l'Unionzo.

L'entreprise de l'île de Matéba n'est pas la seule affaire congolaise à laquelle s'est employée l'initiative du clairvoyant et entreprenant industriel. Les installations premières de Matéba n'étaient pas terminées que se constituait, à Bruxelles, la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*. Avec MM. Jules Urban et le capitaine Thys, Ad. De Roubaix fut l'un de ses trois fondateurs et lorsque, deux ans plus tard, il fut question de fonder la Société qui allait se charger d'entreprendre la construction du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool, ce fut encore lui qui se chargea de grouper les capitalistes anversois qui participèrent à la formation du capital nécessaire.

Ainsi, chaque fois qu'une idée pratique pour l'extension des affaires belges en Afrique est mise en avant, Ad. De Roubaix ne manque pas de lui apporter le triple concours de son entreprenante activité, de son expérience et de ses nombreuses relations.

L'exemple qu'il a donné a trouvé en Belgique de nombreux imitateurs. Lorsque l'on jette un coup d'œil en arrière, on est frappé du travail accompli et des progrès réalisés par les compagnies commerciales belges au Congo dans le court espace de cinq ans.

L'œuvre politique du Congo a trouvé ainsi, grâce à l'initiative et à la hardiesse de ce groupe de patriotes entrepreneurs, l'appui le plus sûr et le plus efficace pour traverser les années difficiles et les périodes troublées des débuts.

On peut espérer qu'aujourd'hui, l'heure des tâtonnements est close. Grâce au concours bienveillant des puissances, grâce à l'intervention de l'État belge, le système financier de l'État indépendant est assis, et ceux qui, dès la première heure, n'ont pas hésité à s'associer aux intentions exprimées à tant de reprises par l'auguste fondateur de l'œuvre du Congo, vont voir se réaliser leurs espérances et se développer sans cesse les relations commerciales entre la Belgique et sa future colonie.

LES MOMBUTTUS



L'EXPÉDITION que dirige en ce moment le capitaine Vanderkerckhove explore les territoires de l'État du Congo drainés par l'Uellé et ses affluents.

Il aura, sur sa route vers l'est, rencontré les tribus Mombuttus que nous a fait connaître le Dr Schweinfurth

Les Mombuttus, voisins des puissants Niams-Niams ou A-Sande dont nous avons parlé dans notre n° IV, habitent un immense territoire situé entre le 27° et le 28° degré de longitude est de Greenwich et le 2° et le 4° degré 30' de latitude nord.

Schweinfurth, le premier, voyagea chez les Mombuttus, en 1870.

Junker, qui les appelle Mangbattus, pénétra onze ans plus tard dans le pays de ce peuple remarquable, dont il vante fort la mâle vigueur et les belles qualités.

D'après leur découvreur, ce peuple est un de ceux qui doivent être mis au premier rang parmi les populations africaines. Junker va jusqu'à dire que c'est le peuple d'Afrique qui possède le plus haut degré de civilisation. C'est une noble race, bien autrement cultivée que la généralité de leurs sauvages voisins. Les Mombuttus ont un esprit public, un orgueil national; ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains. Leur parole est sûre et leur amitié durable. Les Nubiens qui résidaient chez eux à l'époque de la visite de Schweinfurth n'avaient pas assez d'éloges pour vanter la constance de leur affection, leur supériorité militaire, leur adresse et leur courage.

Leur industrie est relativement très développée; comme potiers, sculpteurs et constructeurs de bateaux, ils n'ont pas de rivaux dans toute cette région. Mais c'est surtout dans l'art de bâtir que se révèlent leur science et leur habileté. Par les dimensions, l'agencement et la richesse de leur décoration, leurs édifices l'emportent sur tous ceux décrits par les voyageurs dans l'Afrique centrale. La grande salle du palais de Munza, dont nous publions le portrait et qui régnait sur eux à l'époque où Schweinfurth y arriva, avait 30 mètres de long sur 15 de large et 12 de haut. Par sa forme, elle rappelait

les nefs de nos gares de chemins de fer; sa voûte reposait sur trois rangées de colonnettes en bois lustré richement décoré et pleins de goût.

Chez les Mombuttus, les souverains jouissent de prérogatives bien autrement étendues que celles des chefs Niam-Niam. Au monopole de l'ivoire, ils joignent le revenu de contributions régulières prélevées sur les produits du sol. Outre leur

garde du corps, ils ont un entourage considérable. Munza ne sortait jamais de sa résidence sans être accompagné de plusieurs centaines de gens de sa suite, armés de lances de cuivre pur, étincelant au soleil, et il était toujours précédé d'une longue file de tambours, de trompettes et de coureurs faisant sonner des cloches de fer.

Onze ans après le départ de Schweinfurth, ce puissant prince, attaqué par les Soudanais, fut tué avec une partie de sa famille et son royaume fut démembré. Divers chefs, issus du sang royal, se disputèrent l'autorité. A la faveur de ces luttes excitées par eux, les Soudanais asservirent une partie de la nation, ayant sous leurs ordres des sous-chefs indigènes chargés de les gouverner. Les débris du grand royaume de Munza n'en réussirent pas moins, après une suite incessante de combats soutenus avec un indomptable courage, à sauvegarder leur indépendance malgré les attaques des Soudanais.

Les Mombuttus ont une grande vénération pour leur race royale, et ils en possèdent la généalogie, qui remontent même à plusieurs siècles. Junker a pu la reconstituer et remonter jusqu'au siècle dernier.

‡

Ce peuple, qui semble arrivé à un certain degré de civilisation, et dont les voyageurs vantent l'ordre et l'hospitalité est, par une étrange contradiction, celui de tous les peuples africains chez lequel la pratique de l'anthropophagie est le plus prononcée. Chasseurs habiles, ils chassent l'éléphant, le buffle et l'antilope, prennent au piège la pintade, l'outarde



Femme Mombuttu. (D'après une photographie du Dr Buchta.)

et le francolin; mais leur gibier de prédilection, c'est l'homme. Ils sont autrement plus adonnés que les A-Sande à cette abominable pratique.

En état permanent de guerre avec leurs voisins du Sud, ils ont chez les peuples inférieurs qui habitent le bassin de l'Arumimi de vastes terrains de chasse où ils vont se fournir de chair humaine. Les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont immédiatement répartis entre les vainqueurs, découpés en longues tranches, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Quant aux prisonniers, ils sont emmenés ainsi que des troupeaux de bétail et mis en réserve pour les besoins futurs. Chaque famille a sa provision de chair humaine; la graisse d'homme est celle que l'on emploie le plus communément. Les enfants, d'après les rapports faits à Schweinfurth, sont considérés comme friandise et réservés pour la cuisine des chefs.

On sait aujourd'hui, à n'en plus douter, aussi bien par les voyageurs venus du Nord que par les agents de l'Etat du Congo qui ont séjourné dans les stations du haut fleuve, que toutes les tribus habitant l'immense région comprise entre le Congo et l'Uellé pratiquent l'anthropophagie; mais il semble, d'après les récits de Schweinfurth et de Junker, que le cannibalisme des Mombuttus soit sans pareil dans l'Afrique centrale. Le premier de ces explorateurs recueillit facilement chez eux plus de deux cents crânes de victimes.

L'occupation de ces contrées par la civilisation européenne, l'introduction du bétail, l'apaisement des luttes de voisin à voisin, peuvent seuls avoir raison de l'horrible coutume. Ce pays est situé dans une région qui ne peut plus longtemps échapper à l'influence de l'Europe. Au point de vue économique, il promet, du reste, d'avoir un jour la plus grande importance. Sa fertilité, sa population, sa richesse, sa salubrité relative, sa beauté appellent l'attention des voyageurs et des trafiquants.

« Ce pays, dit Schweinfurth, produit sur le voyageur l'effet d'un paradis terrestre. D'innombrables bosquets de bananiers y couvrent les ondulations du sol; des élaïs d'une beauté sans pareille et d'autres monarques des forêts déploient leurs cimes au-dessus d'une végétation favorisée et surmontent d'une voûte ombreuse les demeures rustiques des habitants... »

« Ainsi que les Niams-Niams, les Mombuttus n'ont pas de véritables villages. Réunies par petits groupements, les habitations forment de grandes lignes interrompues qui suivent

les courbes des ruisseaux et des vallées; chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bosquets de bananiers, et dominés par des champs de patates et de colocas. Chaque famille occupe une section de la grande ligne et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs. »

Le docteur Schweinfurth, en 1871, malgré ses efforts pour pousser ses explorations vers le sud, ne parvint pas à aller plus avant que la résidence du roi Munza, située près de la rive gauche de l'Uellé, là où s'élève actuellement le village de Tangazi.

Le capitaine Casati, plus heureux, réussit, dans une course vers le sud-ouest, à dépasser dans cette direction les frontières des Mombuttus, et parvint jusque chez le chef niam-niam Bakangai, qui, craignant qu'on ne le rendit responsable de la mort d'un voyageur européen, ne voulut pas lui permettre de pousser plus à l'occident, dans le pays des féroces Ababua.

Quant au docteur Junker, qui visita Bakangai vers la même époque que Casati, il prit, de là, vers l'est, et dans une pointe hardie poussée de Tangazi vers le sud, il parvint

à franchir la ligne de faite méridionale du bassin de l'Uellé, pénétra par le pays des Mabode dans le bassin de l'Arumimi, arriva à la résidence d'un de leurs chefs, prince d'origine mombuttu, nommé Sanga, non loin de Teli, sur les bords de la rivière Nepoko, qui fut aussi le point le plus méridional atteint pendant cet ensemble de fécondes explorations.

Forcé de remonter vers le nord, au moment même où il se voyait près d'atteindre le Congo, qu'il ignorait si près de lui, le grand et regretté voyageur répéta ces paroles mélancoliques de Schweinfurth qui servent d'épilogue à cette partie de son livre : « Le cœur gros, je dus rebrousser chemin et prendre de nouveau la direction du nord. Ai-je besoin de dire l'amertume de mon désappointement? J'avais conscience que je laissais derrière moi d'importants problèmes géographiques sans solution, et qu'aux questions qui me seraient posées à ce sujet, je me trouverais impuissant à répondre... »

Depuis lors, Emin-Pacha a poussé, de Wadelai, une pointe jusqu'à Tangazi. Mais après lui plus personne n'a visité le pays des Mombuttus. Les expéditions des agents de l'Etat du Congo nous donneront vraisemblablement sous peu de nouveaux détails.



Portrait du roi Munza.
(D'après un dessin du docteur Schweinfurth.)



Coiffure de femme Mombuttu.
(D'après un dessin du docteur Schweinfurth.)



Le pont du ravin Léopold. (D'après une photographie du capitaine A. Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN LÉOPOLD

Nous publions ci-dessus et à la page ci-contre, la photographie de deux ponts : un pont en liane jeté par les indigènes au-dessus d'une rivière rapide de la région du bas Congo et un pont en fer, construit par les ingénieurs de la Compagnie du chemin de fer dans le ravin Léopold.

Il manque sur le premier quelques porteurs noirs chargés de leur fardeau laborieusement véhiculé pendant dix-huit à vingt jours de Matadi jusqu'au Stanley-Pool. On voit sur le second la locomotive remorquant les wagons sur lesquels, d'ici à quelque temps, les marchandises venant d'Europe seront convoyées en deux jours du bas jusqu'au haut Congo.

Là, le passé; ici, l'avenir.

Dans notre dernier numéro, nous avons donné la vue d'ensemble de la traversée du ravin Léopold par la voie ferrée pendant l'exécution de la superstructure métallique

de l'ouvrage d'art. La gravure du présent numéro représente ce même ouvrage entièrement achevé.

La photographie est prise au moment où, sur le tablier, qui a 20 mètres de longueur, s'engage un train formé du matériel d'exploitation qui, en attendant l'ouverture d'une section de la ligne au trafic commercial, fait sur la voie entièrement finie et parachevée, les transports de service.

La superstructure métallique du pont est formée de deux poutres à âme pleine en acier supportant un tablier composé d'entretoises sur lesquelles est établie la voie suivant la courbe de 50 mètres de rayon que présente le tracé de la ligne en cet endroit.

Comme on le voit, le pont ne possède ni trottoirs ni garde-corps pour le passage des ouvriers de la voie, contrairement à ce qui se fait généralement dans nos pays. La circulation des agents est assurée par une simple passerelle existant entre les 2 files de rails et formée de tôles striées.



Un pont de lianes. (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Lievin Van de Velde.

III. — BOMA (*suite*)

Visite au roi de Boma. — Costumes. — Funérailles. — Le commerce.

J'ai été faire visite au roi de Boma. Il est vêtu d'un costume des plus burlesques, débris de la défroque d'un garde civique, d'un pompier, d'un gommeux et d'un valet.

Au contraire de ce qui se passe chez nous, la toilette et le luxe des habillements sont ici l'apanage du sexe fort. Ne vous êtes-vous jamais demandé où vont les vieux chapeaux, les habits, les uniformes, les livrées, les costumes de théâtre hors d'usage ? Eh bien, tout cela est envoyé, en grande partie, à la côte occidentale d'Afrique. Les noirs du Congo s'en affublent et rien n'est plus risible que de voir un chef noir comme, par exemple, celui de Boma, porter, avec beaucoup de dignité du reste, un vieux casque de pompier et l'habit d'un sénateur blackboulé.

Les négresses ne donnent pas dans ce travers ; pour plaire, elles se bornent à enrouler gracieusement de grandes pièces de cotonnade autour du corps. Cette simplicité ne les rend que plus jolies, mais je reste de l'avis des musiciens, qui disent qu'une blanche vaut deux noires.

A mesure que la civilisation avance, l'industrie des indigènes tend à disparaître. C'est ainsi que sur les rives de l'océan et du fleuve, les naturels se couvrent avec des vêtements et des étoffes importés d'Europe. La manière de se vêtir ne change cependant pas, sauf aux environs des factoreries ou des stations, où les indigènes copient le costume européen. Il n'y a que le pantalon dont ils ne veulent à aucun prix. On rencontre des hommes avec un chapeau haute forme, un

pince-nez et un pagne autour des reins, mais jamais avec une culotte. Ils affectionnent les couleurs vives et les grands des-sins qui varient cependant avec la mode. Le rouge, le blanc et le noir ont beaucoup de faveur; le jaune en a moins, le bleu est peu goûté, le vert pas du tout.

Les hommes libres portent un petit bonnet rond et une peau de chat sauvage sur le devant du pagne. Cette peau de chat les distingue des esclaves, qui n'ont qu'un pagne.

Les enfants courent tout nus jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans. Les mamans couvrent les tout petits de colliers et de ceintures de perles et de coquillages. Les jeunes filles ont la poitrine découverte et un pagne autour des reins. Les mollets et les avant-bras sont surchargés jusqu'aux genoux et aux coudes d'anneaux de fil de cuivre ou de fer poli. Les femmes mariées portent, en plus, une pièce d'étoffe couvrant la poitrine et serrée sur le dos. Aux bras et aux jambes, elles ont de gros anneaux de cuivre jaune, pesant parfois plusieurs kilogrammes.

Pour faire la récolte, les femmes vont aux champs avec une hotte qu'elles portent sur le dos et qui est retenue au front par une large courroie. Cela les oblige à marcher courbées en deux. Les jeunes enfants sont attachés à califourchon sur les hanches au moyen d'une pièce d'étoffe nouée autour de la poitrine.

Les deux sexes portent de grands anneaux aux oreilles.

Le soir et la nuit, les indigènes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe qui les couvre des pieds à la tête. Aux enfants, ils mettent un masque en treillis de jonc pour leur permettre de respirer sous la couverture dont on les enveloppe, pour n'être pas mordus par les moustiques.



La colline où est bâti le sanatorium ainsi que l'île des Princes servent de nécropole au roi de Boma.

Il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui ait un plus grand respect de la mort que les habitants du bassin du bas Congo. Le décès est annoncé à coups de fusil, et toute la poudre appartenant au mort est ainsi brûlée par les parents et les amis. De là l'énorme consommation de cet article de commerce. On peut dire que ces noirs ne se servent guère du fusil que pour faire du bruit; leurs guerres ne sont jamais très meurtrières.

Le corps est enterré dans un trou creusé dans la case et recouvert d'un peu de sable. Sur ce sable, on allume trois feux, qui sont entretenus pendant toute une lune. Pendant ce temps, les femmes font des lamentations jour et nuit. Le mois écoulé, on retire le corps déjà sec et on le fume en le posant sur un châssis. Quand le cadavre est bien « boucané », on l'entortille de cotonnades et d'étoffes, comme une momie. L'enterrement n'a lieu que longtemps après, parce que toute la famille est obligée de fournir de l'étoffe pour envelopper le mort. De là encore, consommation considérable d'un article de commerce européen. Une grande fosse est alors creusée et le ballot est enterré. Pour un grand chef, ce ballot atteint parfois des dimensions colossales et il faut une centaine d'hommes pour le rouler.



Quand le pays sera ouvert, le commerce régulier organisé, les Européens réaliseront ici des fortunes considérables. L'exploitation d'un seul arbre, le palmier, peut faire prospérer toute l'Afrique et il pousse ici sans culture, de même que le coton, la canne à sucre, l'arachide, etc. Mais tout cela n'est pas mis en œuvre. Le nègre ne travaille pas pour produire et il n'a pas besoin de travailler pour vivre. Tout ce qu'il achète aux traitants est pour lui un luxe : du rhum pour s'enivrer, du coton pour se parer, et de la poudre pour faire du bruit. J'espère bien que les expéditions belges seront le point de départ d'expéditions commerciales et que nous ne verrons plus en Afrique des marchandises belges vendues sous des marques étrangères et enrichissant des trafiquants étrangers.

Les nègres sont, du reste, dans ce pays admirablement préparés pour recevoir les bienfaits de la civilisation et du commerce. Le génie de cette race, c'est le commerce. Tous sont d'adroits et rusés négociants connaissant d'instinct les lois de l'offre et de la demande et sachant admirablement en tirer parti.

Ils sont intelligents et leurs qualités sous ce rapport sont nombreuses; ils ont de la compréhension, une mémoire prodigieuse et du raisonnement. Leurs qualités morales sont la dignité et une très grande charité. Ils sont très braves, mais, par contre, ils ont peu d'énergie et de persévérance.

IV. — DE BOMA A VIVI

Le Congo en amont de Boma. — Underhill. — Palaballa. — L'hospitalité chez les noirs. — Villages nègres.
Les lois indigènes. — Les divinités des noirs. — Les castes. — Arrivée à Vivi.

A bord du *Héron*, le 1^{er} juillet 1885.

Nous embarquons à 9 heures et le *Héron* fend vigoureusement les eaux brunes et rapides du Congo.

Au-dessus de Boma, nouveau changement de décor. Le fleuve se rétrécit entre un amas de montagnes à coteaux rapides couverts de hautes herbes jaunes, parsemés de blocs de quartz argenté. Dans les ravins, des prairies vertes et des palmiers. Nous passons Kaikamasi, Mossuk et Binda, groupe de factoreries. Voilà les premières îles rocheuses, au milieu du courant, puis Noki et Kongula, notre station, dont un sous-officier d'artillerie est le chef. Les factoreries se sont

multipliées sur les deux rives pendant mon absence, il y a beaucoup de constructions nouvelles et la plage a un grand mouvement de caravanes qui apportent les arachides, les noix de palme et le caoutchouc.

La mission baptiste anglaise d'Underhill a changé d'emplacement; elle a grimpé sur la montagne dominant de la rive gauche le « Chaudron d'Enfer », une large expansion du fleuve bordée de roches rouges ferrugineuses, à pic, de 150 à 200 mètres de hauteur; le fleuve y bouillonne et y forme des tourbillons. Des bâtiments de la mission, on doit apercevoir Vivi. Ce n'est plus « Underhill », mais plutôt « Up the hill ».

Plus loin, voilà Matadi, un endroit d'avenir; puis, au delà, le massif de Palaballa.

A Palaballa, le roi Nosso a fait construire à l'usage des blancs une maison meublée à l'europpéenne. J'y ai logé plusieurs fois. Le bon prince m'y conduisait lui-même, me faisait apporter de la nourriture et du vin de palme, et s'assurait avec une prévoyance touchante que ni ma suite ni moi ne manquions de rien. Partout, du reste, les chefs noirs se font un honneur de recevoir l'homme blanc.

La charité et l'hospitalité sont des vertus dominantes chez les indigènes de ce pays. Dans chaque village, on donne à l'étranger une case, l'eau et le feu gratis et, sans invitation, les noirs prennent part aux repas de leur hôte. Quand un homme blanc campe dans les environs d'un village, le chef lui envoie l'invitation de venir loger dans son village. Il lui donne alors un présent composé ordinairement d'un jeune bouc, de deux ou trois poules, d'un régime de bananes, de vin de palme et d'une calabasse.

La politesse, le respect de soi-même et le savoir-vivre se remarquent à un haut degré chez les noirs. Je n'ai jamais observé chez les nègres du bas Congo un manque de convenances; ils ont des mœurs et ne se permettent jamais une incongruité. Ils sont gentlemen par nature.

Entre égaux, on se salue en inclinant la tête, en se frappant la paume des mains l'une contre l'autre, puis en se serrant les phalanges. Ce dernier mouvement est suivi souvent du claquement du pouce contre le médus. On prononce en même temps le mot « m'boté », qui exprime la satisfaction. Entre grands amis, on se serre les deux mains en les croisant, puis on fait le battement. La femme salue ainsi son seigneur et maître, mais en s'agenouillant. Quand deux chefs se rencontrent, leur suite s'accroupit et exécute le battement des mains.

Dans le bas Congo, je n'ai jamais vu faire l'échange du sang, ni proférer des serments. A la côte, j'ai vu parfois des noirs tracer une croix sur le sol quand ils voulaient affirmer avec force. C'est évidemment un vestige de l'influence que les missionnaires avaient acquise dans le pays au xvi^e siècle. L'usage des témoins muets paraît cependant y exister, d'après ce que m'ont raconté des négociants blancs établis à Boma, mais je n'ai jamais eu l'occasion de m'en assurer.



Déjà on voit le paysage, par-ci par-là, sur la rive gauche surtout, s'assombrir, s'attrister; on dirait, à certains moments, que cette région est entièrement infertile. L'étroite vallée du Congo semble être un pays aride, où la roche perce le sol. La population y est misérable et clairsemée.

Tous les voyageurs qui se sont rendus dans le haut Congo n'ont parcouru que la route qui longe les éataractes; il n'est donc pas étonnant de leur entendre dire, de très bonne foi du reste, que le bas Congo est un horrible pays, n'offrant absolument aucune ressource.

La scène change quand on pénètre latéralement dans le pays. A un jour de marche du Congo, on arrive sur un haut plateau abondamment arrosé, où la Luculla, le Chiloango, le Luemme, la Ludima et les affluents de gauche du Kwilu prennent leurs sources. Le sol est couvert de grandes plantations entremêlées de forêts vierges. La population y est très dense, riche et prospère.

Les villages, entourés de plantations de palmiers et de bananiers, ont un aspect riant et gai. Quand le village se trouve sur une pente, les cases sont bâties à la suite les unes des autres de chaque côté d'une large rue qui permet l'écoulement des eaux. J'ai toujours admiré l'intelligence des noirs pour choisir l'emplacement de leurs villages. Le mot « banza » veut dire résidence du chef, et « tombo » ou « sangalla », villages fiefs. Chaque village porte un nom distinct, mais la plupart des voyageurs inscrivent sur leurs cartes le nom du chef au lieu du nom du village. Le chef a parfois ses cases entourées d'une haute palissade.

Les cases sont faites avec soin. A l'extérieur, les murs sont décorés de dessins géométriques variés; la porte est ordinairement peinte et sculptée, ainsi que les colonnes qui soutiennent la véranda. Sur les côtés extérieurs, pendent ordinairement un tambour de danse long de deux à trois mètres, la ceinture de lianes qui sert à grimper aux palmiers, et la hotte avec laquelle la femme va chercher du bois et faire la récolte aux champs.

Dans l'intérieur, on remarque les paniers de provisions, la vaisselle, la poterie, les calabasses, les mousingas ou vases à rafraîchir l'eau, les machettes pour couper le bois, la hachette et la houe. Dans la pièce du fond, se trouve un lit étroit couvert d'une natte et d'un oreiller rempli de coton sauvage. Le plus souvent aussi, on y voit un coffre où l'on enferme les tissus et la vaisselle d'Europe.

Chaque épouse ayant une case spéciale, les familles forment autant de groupes distincts. Dans ces groupes, on remarque des constructions accessoires: une étable pour y enfermer les pores, les chèvres et les moutons; une petite hutte élevée sur pilotis à deux mètres au-dessus du sol sert de logement aux poules et aux pigeons qui, dans cette demeure aérienne, sont à l'abri des attaques des serpents. Une pierre plate creuse et une pierre ronde servent à écraser les arachides et le maïs. Un énorme mortier, avec un pilon gros comme le bras, est destiné à débarrasser les noix de palme de leur pulpe huileuse. Un mortier de pierre sert à écraser le bois rouge dont on fait la poudre de tacoula, avec laquelle on se couvre la figure et le corps.

C'est l'homme qui forge, construit les maisons, défriche la forêt et tresse la vannerie. La femme, en dehors de son ménage, cultive, fait la récolte et fabrique la poterie.

Cap. L. VAN DE VELDE.

(A continuer.)



LES VOYAGEURS POUR LE TANGANIKA CHANGENT DE VOITURE!

LA « ruée » de toutes les nations vers le continent noir, l'application hâtive et quelquefois peu judicieuse à ces peuplades nouvelles de tous les moyens dont dispose notre civilisation raffinée, a excité, comme cela devait arriver, la verve des caricaturistes du vieux monde. Il y avait là une mine féconde de « copie » bouffonne, et les humoristes anglais et allemands, qui crayonnent si bien la satire, n'ont pas manqué d'y puiser des scènes d'un haut comique. Le *Punch*, les *Scraps*, les *Fliegende Blätter*, le *Kladderadatch*, se distinguent particulièrement pour la façon piquante dont ils traitent le genre où Oberländer s'est taillé un si grand renom.

La fondation de la Compagnie du chemin de fer du Congo était à peine annoncée que les dessinateurs d'outre-Manche saisissaient cette occasion pour provoquer le rire de leurs contemporains. La scène, de joyeuse fantaisie, que nous reproduisons aujourd'hui, est tirée des *Scraps*, de Londres, et date d'il y a exactement trois ans (1).

L'artiste y a réussi à donner aux physionomies largement échanerées et abondamment lippues de ses personnages une expression des plus drôlatiques. Il a omis de les munir d'« inexpressibles », ce qui est conforme à ce que nous conte dans ce numéro même feu L. Van de Velde au sujet de l'horreur des Congolais pour cette partie du vêtement jugée si nécessaire en Europe et si pénible à nommer en Angleterre.

La locomotive — le progrès, l'avenir — entre en gare avec majesté, tandis qu'un crocodile — le passé, la barbarie — se dresse en vain pour arrêter le « coursier de feu » sur lequel se trouve un gommeux des bords de l'Inkissi, vêtu, uniquement mais avec chic, d'un pince-nez, d'un paletot dernier « cri »

(1) Numéro du 25 mai 1889, vol. IX, 301.

de la mode et coiffé d'un chapeau fin de siècle. A côté de ce gentleman noir et solennel est assis un gavroche de Matadi port de mer, contemplant d'un air goguenard le crocodile qui va écraser la locomotive.

A gauche, à l'avant-plan, armé d'un gros cigare en tabac de Léopoldville, un « masher » de l'Aruwimi, ancien amateur de beefsteaks humains, a pris son ticket direct pour l'Europe. Il est dépourvu de chemise, de culotte, de jaquette et de bottines, *impedimenta* dont les nègres civilisés n'ont cure, mais en revanche il porte des manchettes dernière nouveauté, un col à bouts cassés, des gants pattes de canard, un gilet avec montre et chaîne et un monocle. Il tient à la main un « gladstonian bag » et flirte avec une lionne du Katanga accompagnée de son lion apprivoisé.

La station où entre le train est une gare importante, une gare à embranchement du futur transafricain. On y change de voiture pour la direction du Tanganika. Au dehors se tiennent des cabs attelés de chameaux efflanqués, ainsi que des trams-cars conduits par des éléphants très calmes et des cochers très agités. Dans ces trams, ô progrès! on ne paye qu'un tarif uniforme à l'intérieur et à l'extérieur : *two pence in or out*.

Un policeman, sérieux et bedonnant, brandissant son truncheon, représente l'autorité ainsi que la loi, et les promène avec conviction le long du débarcadère. Voilà l'avenir dans sa plaisante exagération.

Sous son intention satirique, cette caricature met en œuvre, en effet, une grande vérité : l'incessant et laborieux travail de la civilisation européenne en Afrique pour la création des voies de pénétration et de communication.



LE CAPITAINE ROGET

Léon Roget, né à Bruxelles le 21 juin 1858. — Capitaine au corps d'état-major.

Entre au service de l'État du Congo le 15 avril 1886. — Nommé commandant de la force publique (17 août 1886). — Deuxième départ pour le Congo, le 11 avril 1889, en qualité de commissaire de district de 1^{re} classe. — Chargé de l'administration du district de l'Aruwimi-Uelle. — Fonde et commande le camp de Bazoko (juillet 1889 septembre 1890). — Explore le Ruki, l'Uelle, le Mbili et la région située au nord. — Rentre en Belgique (décembre 1890).



Trois faits marquent d'une façon particulièrement frappante dans la carrière africaine si bien remplie du capitaine Roget : l'organisation de la force publique de l'État indépendant du Congo, dont il fut le premier commandant ; la fondation de la station de Bazoko, dont il fit un camp retranché modèle ; l'exploration de la rivière Itimbiri et de l'Uelle, où il gagna à l'influence de l'État le puissant chef niam-niam Djabbir.

Ce n'était pas une mission facile que celle d'organiser, avec les éléments disparates dont on disposait alors, une force de police disciplinée, de substituer graduellement aux mercenaires étrangers du début, des soldats recrutés sur le territoire même de l'État et de leur donner une éducation militaire complète.

C'est la tâche à laquelle s'appliqua d'abord, à Boma, le commandant Roget. Pendant deux ans, avec une patience, une fermeté et un tact au-dessus de tout éloge, il poursuivit la tâche ingrate d'inculquer la discipline et d'enseigner le maniement des armes aux sauvages Bangala. Les résultats qu'il obtint furent rapides et surprenants et, lorsqu'il laissa le commandement de sa milice noire à son successeur le commandant Avaert, l'État possédait un premier noyau d'in-

digènes exercés, capables de lui rendre des services multiples, aussi bien pour le maintien de l'ordre dans les stations que pour l'escorte des caravanes de ravitaillements et des expéditions de découvertes.

C'est à la tête de six cents soldats ainsi disciplinés que, lors de son second voyage, le capitaine Roget, nommé commandant de district, créa, fortifia et développa le camp de Bazoko, au confluent de l'Aruwimi.

C'était peu de temps après la réoccupation des Stanley-Falls par le capitaine Van Gèle et le retour de Tippu-Tip, nommé *valli* au service de l'État. Il s'agissait d'édifier, à proximité du centre d'opérations des Arabes sur le haut Congo et sans donner ombre à ceux-ci, un poste fortifié, capable de faire respecter les décisions de l'État et, au besoin, de s'opposer à un mouvement armé vers l'ouest. Ici encore, le capitaine se montra à la hauteur de sa mission. Tour à tour soldat et diplomate, il sut montrer dans ses rapports avec Tippu-Tip et les autres chefs arabes tant d'intelligence et, à l'occasion, tant de fermeté, que tout conflit put être évité.

En même temps, le camp de Bazoko, remarquablement fortifié, s'entourait de plantations capables d'alimenter son nombreux personnel noir et devenait la base de toute une série de fructueuses expéditions vers le nord.

C'est une de ces expéditions qui, par le Ruki, conduisit le capitaine chez Djabbir, établi sur la rive droite de l'Uelle. Ceux qui, comme Roget, gagnent au service de l'État l'influence de puissants chefs indigènes comme Djabbir, font œuvre vraiment utile, féconde et durable. Ainsi ont fait Coquillat avec Matabuykè, chef des Bangala ; Van Gèle, avec Bangasso, chef des Sakara ; P. Le Marinel avec Msiri, chef du Katanga.

Grâce à Roget, Djabbir est aujourd'hui un fidèle vassal de l'État, dont il accepte les avis, dont il écoute les conseils. Une palabre habile a fait plus pour atteindre ce résultat que l'expédition guerrière la plus imposante. Déjà les sujets de Djabbir se sont rendus au camp de Bazoko pour y participer aux travaux des blancs. Que ceux qui, sur les bords de l'Uelle, poursuivent l'œuvre commencée si heureusement par le capitaine Roget, suivent son exemple de conquête pacifique et prudente et bientôt, à côté des soldats et des ouvriers Bangala de Léopoldville et de Boma, on trouvera des travailleurs Niam-Niam des bords de l'Uelle.





Le chantier de la Société du Haut-Congo à Kinshassa : l'atelier des charpentiers. (D'après une photographie de M. H. Cambier.)

DE L'INITIATION DES NÈGRES AUX TRAVAUX DES EUROPÉENS

II. — LES TRAVAILLEURS NOIRS DES STATIONS.

Nous avons insisté, dans notre n° 3, sur le fait que l'indigène du Congo est perfectible et apte aux travaux les plus divers. Nous avons montré avec quelle surprenante promptitude il avait compris, dans la région des chutes, la nécessité pour lui de travailler afin de se procurer les produits de l'industrie européenne dont il commence à sentir le besoin, et l'offre incessante de bras qui s'en est suivie pour l'organisation du service des transports dans cette région.

Dans le service intérieur des stations, dans les mille et une nécessités provoquées par l'organisation du commerce, de l'industrie et de l'administration dans un pays vierge, le nègre congolais a révélé également ses facultés d'assimilation et d'aptitude au travail.

A l'origine, lors de leur premier établissement dans la contrée, les Européens devaient amener avec eux leurs ouvriers comme leurs soldats. C'étaient des Krooboyes, des Kabindas et surtout des Zanzibarites, travailleurs excellents. Ce système, fort dispendieux, au reste, entraînait de multiples inconvénients.

Petit à petit, les nègres, voyant leurs congénères du cap Palmas, de Kabinda et de Zanzibar bien traités et recevant des salaires en échange des services rendus, s'enhardirent et finirent par s'enrôler à leur tour comme travailleurs. Dans le bas Congo, tout le service domestique, toute la grosse besogne

intérieure des stations et des factoreries est faite actuellement par des indigènes qui s'engagent pour un temps donné, de un à deux ans et même moins. Ils sont serviteurs fidèles et soigneux, valets de ferme, jardiniers, terrassiers, garçons de peine, et on est généralement satisfait de leurs services.

Mais c'est surtout dans le haut Congo que des résultats remarquables ont été obtenus dans le domaine qui nous occupe. Le capitaine Coquilhat, le premier, obtint des cannibales bangala l'essai d'un travail régulier et consenti volontairement par contrat. Cet essai fut concluant, et, dès ce jour, les principaux obstacles furent vaincus : les Bangala avaient démontré qu'ils étaient d'excellents ouvriers.

Aujourd'hui, c'est par centaines qu'ils s'engagent, ordinairement pour un an, et il n'est pas une station, pas une factorerie du haut Congo qui n'en compte quelques-uns parmi son personnel ouvrier. Les Bangala ainsi que les Wangata de l'Équateur, sont principalement les peuples chez lesquels on engage les travailleurs. On en recrute aussi, mais en moins grand nombre, chez les Bazoko et aux Stanley-Falls.

Les Bangala deviennent très promptement d'habiles artisans ; ils sont intelligents et vigoureux. On les occupe comme timonniers, canotiers, hommes d'équipe et chauffeurs pour les steamers. Ce sont d'excellents matelots ; l'eau est pour eux comme un second élément. Sur les quarante à

cinquante hommes d'équipe qu'emploie chacun des grands steamers qui remontent le haut fleuve, les deux cinquièmes sont des Bangala.

Ces derniers et les Wangata sont utilisés aussi comme chaudronniers, riveurs, menuisiers et charpentiers.

La gravure qui précède cet article représente l'atelier des charpentiers de la *Société belge du Haut-Congo*, à Kinshassa, établi sous un hangar au bord de l'eau. Des noirs y travaillent. Les Bangala sont devenus, en effet, sous la direction d'ouvriers blancs, d'adroits manieurs de la scie et du rabot. Voici comment, pour ce métier comme pour les autres, on les a initiés au travail à l'européenne. A l'origine, à chaque ouvrier blanc on adjoignit, à titre d'aide, un ou deux noirs. Ceux-ci regardaient travailler l'Européen, puis lui servaient d'apprentis, s'exerçaient au maniement des instruments en imitant de leur mieux leur maître, et enfin s'essayaient à travailler. En fort peu de temps, ils devenaient d'habiles artisans, travaillant sous la direction d'ouvriers blancs. Ce n'est guère avant cinq à six générations, cependant, que l'on peut espérer pouvoir former des contremaîtres noirs, n'ayant plus besoin de la surveillance de l'Européen, ce qui est véritablement peu de chose quand on songe aux siècles qu'il a fallu à nos ouvriers pour arriver à leur degré de perfectionnement actuel.

✻

Comme mécaniciens, riveurs, monteurs, chaudronniers, les indigènes du haut Congo rendent de grands services. Telle est devenue leur habileté manuelle que l'une des allèges de la *Société belge du Haut-Congo*, lancée sur le fleuve récemment, a été entièrement remontée et mise en état par des ouvriers noirs.

La gravure qui se trouve à la fin de cette notice représente les établissements de la Société dont nous venons de parler. On y voit l'atelier de charpenterie, le chantier de remontage et le slip.

Celui-ci, qui a 75 mètres de long, occupe, avec les ateliers qui en dépendent, 12 ouvriers blancs et 200 noirs qui reçoivent 45 mitakos par mois. Ceux-ci, surtout les Bangala, sont devenus des travailleurs de premier ordre et les blancs ne sont plus que des chefs de brigade, dirigés par Léonard

Baudouin, l'excellent chef monteur dont nous avons publié le portrait et la biographie dans un précédent numéro.

Le travail ennoblit l'homme. Cet adage, devenu banal dans notre pays, trouve à Kinshassa une nouvelle confirmation. Les artisans noirs se transforment et acquièrent, dans l'exercice de leur métier, une véritable dignité et un grand respect d'eux-mêmes. Ils sont très fiers de leur savoir et plaignent volontiers ceux de leurs frères qui n'exercent pas de métier.

Ils se tiennent à part, et ne veulent, pour rien au monde, être confondus avec les autres noirs, des « paresseux » et des « sauvages ». Ils sont dévoués, respectueux pour leurs chefs, actifs, assidus au travail, fidèles à leurs engagements et ils ont un véritable amour-propre de métier : ce sont des hommes.

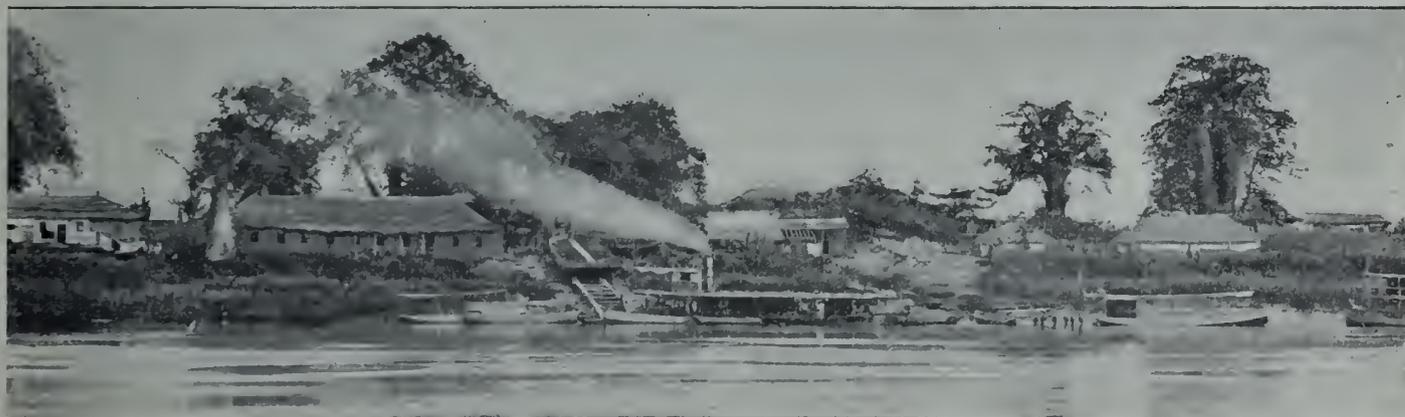
Les Européens qui voient à l'œuvre ces enfants de la forêt sont émerveillés des résultats considérables obtenus en quelques années.

✻

Quand le terme de son engagement est expiré, l'artisan du haut fleuve retourne pour quelque temps dans son pays revoir ses parents et jouir du produit de son labeur, puis demande à être réengagé.

L'offre de bras à Bangala et à l'Equateur est incessante et devance même la demande.

L'ouvrier, généralement, régénéré par le travail, se considère comme une sorte d'aristocrate dans sa tribu, fait parmi ses amis de la propagande en faveur de l'engagement de travailleurs chez les blancs et devient un excellent instrument d'assimilation pour la civilisation. Le spectacle de son « aisance » produit de l'émulation et provoque, parmi ses compatriotes, alléchés par le désir de faire, eux aussi, partie de l'aristocratie du travail, un mouvement en faveur des offres de service chez l'Européen. Ainsi, progressivement, s'étend l'œuvre pacifique de la civilisation, et se renouvelle sur les bords du Congo le phénomène, ancien déjà dans nos pays d'industrie et de labeur acharné, de la régénération et de l'élévation vers des sphères plus élevées des races déshéritées ou ignorantes des bienfaits et des avantages que procure l'accomplissement de cette destinée de l'humanité, le travail.



Vue générale de l'établissement de la Société du Haut-Congo à Kinshassa, sur le Stanley-Pool. (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)



Le ravin Léopold; vue prise du pont du chemin de fer. (D'après une photographie de M. H. Cambier.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE RAVIN LÉOPOLD

LA gravure ci-dessus achève de faire connaître au lecteur le premier des obstacles que rencontre, dès la sortie de la gare de Matadi, le chemin de fer du Congo.

Dans les numéros qui précèdent, nous avons montré les états successifs de l'ouvrage d'art qui permet à la voie de franchir le ravin Léopold. Voici maintenant une vue prise du pont et montrant l'ensemble du ravin vers son confluent, dans la direction du nord.

A gauche, sur la hauteur, on remarque la voie portant un train de service venant de Matadi. Celui-ci a passé par le Col des Plantations, devant les quelques baraquements que l'on aperçoit au delà du railway. Le mamelon, au pied duquel s'élèvent ces baraquements, appartient à la Société du Haut-Congo qui, depuis l'époque où fut prise la photographie que reproduit notre dessin, y a élevé les installations de son établissement de Matadi.

Après avoir remonté la rive gauche du ravin, la voie franchit le pont, passe sur la rive droite qu'elle redescend jusqu'au Congo, formant ainsi une boucle d'une longueur d'environ un kilomètre. On distingue sur la droite l'indication de la voie au sommet du flanc droit du ravin.

Au-dessus des massifs de palmiers et d'arbres d'essences diverses qui encombrant le fond du ravin, on aperçoit au loin la nappe étincelante du fleuve, sur la rive droite duquel s'élèvent, presque à pic et dénudés, les contreforts du plateau de Vivi, dominé lui-même par le pic Léopold, qui projette sa pointe aiguë à environ 250 mètres d'altitude absolue.

Les blocs de quartzite à inclinaison régulière que présente le premier plan de notre gravure donnent à celle-ci son caractère. Le ravin en est rempli. A l'époque des pluies, les eaux roulent entre les roches avec une étonnante violence, venant des hauteurs de Kinkanda.



Massala, chef de Vivi, et sa famille. (D'après une photographie prise en 1891, par M. F. Demeuse.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

IV. — DE BOMA A VIVI (Suite)

Une confédération. — La langue fote. — Le Kisouhahili. — Vivi.

LE steamer se rapproche de plus en plus de sa destination, et Palaballa devient plus distinct.

De même que le chef de San Salvador s'intitule le soleil, le roi de Palaballa s'intitule la lune, et ses vassaux les étoiles ; de plus, chacun des sous-chefs porte le titre de « mère des cents » (*Ngouli Neamma*).

Ce roi est chef d'une confédération. Dans cette région, l'ensemble de toutes les tribus constitue une confédération, c'est-à-dire que chaque groupe, tout en conservant son autonomie, son gouvernement et son indépendance individuelle, est lié ou lié avec les autres groupes pour les besoins de la défense commune ou les affaires générales.

Le gouvernement est féodal ; les terres sont possédées par les chefs, ordinairement membres d'une famille puissante ou descendants des anciens conquérants.

La propriété du sol appartient au chef, chaque famille ne possède que ses propres cultures. Il y a trois castes : les chefs, les hommes libres et les esclaves.

Les pouvoirs des chefs de tribu sont fort limités. La paix, la guerre, toutes les affaires ayant rapport au bien-être général sont discutées dans des assemblées où tout le monde peut prendre la parole. Ce sont les palabres qui caractérisent la vie sociale des indigènes.

Les chefs et les hommes libres parlent une langue secrète

pour les affaires de l'État. Ce qu'il y a de curieux et d'inexplicable dans cette langue, c'est que deux interlocuteurs peuvent s'adresser la parole au milieu d'un cercle d'initiés, sans que ceux-ci puissent les comprendre. Jusqu'ici, personne n'en a trouvé la clef. Elle sonne avec un roulement continu d'r, consonne qu'autrement ils prononcent difficilement et remplacent par *l* ou *d*. Cette langue peu répandue s'appelle *inkimba*.



Le *souhahili* ou langue commerciale de la côte de Zanzibar tend à devenir prépondérante en Afrique centrale. Elle a pénétré au delà de Nyangwe avec les Arabes venus de l'est, et tout le long du Congo. Elle a été introduite par les Zanzibarites de l'expédition. On la parle dans les environs de toutes les stations, de Vivi aux Stanley-Falls. Elle a, du reste, beaucoup de similitude avec le *fôte*.

Celle-ci, une branche de la langue-mère africaine, le *bantou*, est la langue du pays.

Elle est très riche et très sonnante, et fait l'étonnement des linguistes. Elle est agglutinante, les mots se forment en joignant à une racine des affixes, des suffixes, ou en y intercalant des infixes.

Les missionnaires anglais Comber, Bentley et Grenfell sont parvenus à faire un vocabulaire de plus de 3,000 noms. Ce qui a frappé Comber, c'est la richesse de la langue pour désigner les êtres des règnes animal et végétal. Il a trouvé ainsi plus de 20 noms pour une classe de petits rongeurs des champs, qu'il croyait former une seule et même espèce.

Pour moi, je me tirais très bien d'affaire avec moins de 300 mots.

Les noirs n'ont aucune écriture, mais ils ont des signes

géographiques cabalistiques, compris par les initiés seuls. La roche Fétiche à Boma est couverte de ces hiéroglyphes.

Leur système de numération est à base 10; ils se servent de la taille pour leurs calculs et tiennent leurs comptes au moyen de nœuds dans une ficelle.

Ils comptent par jours. L'intervalle entre deux marchés forme une semaine. Ces marchés se tiennent tous les quatre jours. Sept marchés, ou une lune, forment un mois; l'année se compte par cacimbas ou saisons sèches.

À la côte, dans les environs des factoreries, le mot *domingo* ou *dimanche* est en usage et sert à compter la durée du temps.



Mais nous voici près de la fin de notre voyage de ce jour. Nous doublons la pointe de Tundua, et là-bas tout au fond dans un cercle de montagnes, à 120 mètres au-dessus du fleuve, sur un plateau arrondi, se trouve Vivi, le nouveau Vivi, car sur la pointe rocheuse, surplombant le fleuve, où j'ai habité pendant plus d'un an, il n'y a plus rien que la terrasse d'argile jaune où se trouvait ma demeure, le pavillon à étage de Stanley. Le nouveau Vivi n'est pas aussi pittoresque que l'ancien, qui avait l'air d'un château fort dominant une petite ville toute blanche. La route qu'on voyait serpenter le long de la colline, s'étaler comme un ruban jaune sur le plateau, grimper et se perdre dans le sommet des montagnes lointaines, a disparu, les herbes y ont poussé. Les fonctionnaires anglais se sont fait de charmants cottages. Sur le roc plus de pigeonnier, plus de grands vols de pigeons : on les préfère aux petits pois.

Nous finissons, avec de nombreuses précautions, par aborder à la station.

V. — V I V I

La station. — Nécessité d'un railway. — Visite à de vieux amis. — M. et M^{me} Ingham. — La « Livingstone Inland Mission ».

Vivi, le 2 juillet 1885.

La nouvelle station est construite à un kilomètre de l'ancienne, sur un beau et large plateau, descendant en pente douce vers l'ouest. Les maisons sont établies sur deux rangées séparées par une belle avenue.

Il y a cinq maisons en fer et bois venues d'Europe. Ce sont de grands chalets quadrangulaires élevés sur des pilotis, des colonnes de fer de 2 mètres de hauteur. Tout autour, il y a une galerie formant véranda. Ces habitations sont peintes en blanc, fenêtres et portes vertes, toits de zinc ou de feutre goudronné. Elles ont huit chambres chacune, avec salle à manger au milieu; elles sont bien éclairées et bien ventilées. Il y a deux escaliers sur le côté et un double escalier devant la salle à manger, qui communique avec le dessous par une trappe. Une cloison relie les colonnes en fer, formant ainsi sous la maison un vaste magasin. C'est M. Lassinat, de Braine-le-Comte, qui est le constructeur de ces habitations, combinées de façon à n'employer que le bois brut de commerce, ce qui économise le travail de charpenterie. Avec les anciens petits chalets du vieux Vivi, on a construit des cottages particuliers. Si vous ajoutez à cela une dizaine de bâtiments en fer ondulé, une cuisine, un four, une infirmerie pour les noirs, une prison en pierre et un corps-de-garde, plus les villages en torchis des Kabindas, des Zanzibarites,

des Haoussas et des Sierra-Léonais, tous noirs au service de la station, vous aurez une idée de l'étendue du poste principal du Congo en 1885.



Dans le ravin qui sépare le vieux Vivi du nouveau Vivi, se trouvent une petite ferme et des jardins, et tout autour de la station, il y a des plantations de haricots, de maïs, de sorgho, de manioc et d'arachides.

Les avenues sont plantées de jeunes orangers, de citronniers, de manguiers, de palmiers et de bananiers. On domine le Congo, sur lequel la vue s'étend à plus de deux lieues, et la nuit, on entend gronder la cataracte d'Yellala; au bord du Congo, au pied de la route, il y a encore une grande maison avec des magasins en fer : c'est l'habitation du magasinier principal qui reçoit toutes les marchandises venant d'Europe.

Vivi communique par deux vapeurs, le *Héron* et la *Ville d'Anvers*, avec le bas du fleuve et le port de Banana; les deux autres vapeurs, la *Belgique* et l'*Espérance*, sont en réparation.

La station possède plus de quatre baleinières qui établissent la communication avec Nua-Mpozo, point de départ de la route qui va à Léopoldville (Stanley-Pool) par la rive sud et passe par les stations de Ruby Town (Bauza-Manteka), Lukungu et Lutete. Par la rive nord, une route de 83 kilomètres se

dirige vers Isangila; de là, il y a un service de bateaux jusque Manyanga. Hors de là, tout le voyage se fait à pied et toutes les marchandises sont transportées en ballots de 30 kilogrammes sur la tête des noirs.

Il y a à Vivi une vache, un cheval, trois ânes, des moutons, des chèvres, des poules, des dindons, des canards et des pigeons. Il y a, de plus, un jardinier allemand, de façon qu'avec un peu de travail, on pourrait nourrir facilement tout le personnel blanc et noir. Une fois que le chemin de fer sera en train, il faudra bien des hôtels et des magasins pour les nombreux employés que nécessiteront les travaux. Ce serait le vrai moment d'arriver pour un hôtelier; avec une avance de 150,000 francs de capital, il serait certain de se faire 30 p. c. de bénéfice net d'ici à trois ans.

L'exploitation des Indes africaines, l'immense et riche plateau des grands lacs, est impossible sans voie ferrée de la région des cataractes au Stanley-Pool. Toute civilisation et tout commerce, la suppression de la traite de chair humaine, dépendent de 400 kilomètres de chemin de fer, à travers un pays difficile c'est vrai, mais moins inabordable que beaucoup de contrées d'Europe. On peut le comparer aux Ardennes entre Saint-Hubert et Stavelot.

✠

Je suis allé me promener au village afin de visiter mes anciens vassaux ou, pour mieux dire, mes amis indigènes. Sur la route, j'ai rencontré le jeune fils de Mambouke; le gamin a tellement grandi en deux ans que je ne l'aurais pas reconnu s'il n'avait eu ses dents de devant limées d'une certaine façon et des anneaux d'argent aux oreilles.

Il s'est arrêté court en me voyant.

« Sakala, lui dis-je, comment va ? »

— O moyna Boula-Matari ! » s'est-il écrié, en frappant ses mains l'une dans l'autre pour me saluer, puis il est parti comme une flèche. En approchant du village, tout le monde est accouru; les femmes ont quitté leur travail aux champs, et, leurs moutards brillants sur leur dos, sont venues derrière moi, toutes curieuses de me voir. Rien de plus amusant que de les entendre faire des remarques sur ma personne. « Il a coupé sa barbe; il est devenu plus gros; il a dû manger beaucoup de viande; il n'est plus aussi pâle, etc. »

Sous le toit des caravanes, je me suis arrêté et en un rien de temps on a apporté des nattes et des caisses pour m'asseoir, puis ils se sont tous assis accroupis autour de moi.

J'ai dû serrer les mains à tout le monde; j'étais réellement heureux de voir leur contentement. Il m'a fallu raconter tout ce qui se passait en Belgique, et ils étaient tout oreilles. J'ai parlé de Massala et de ses compagnons qui sont à l'exposition d'Anvers, et raconter tous les incidents de leur voyage en Belgique; expliquer tant bien que mal comment ils sont logés, ce qu'ils mangent et ce qu'ils font tous les jours.

Ils m'auraient retenu toute la journée, et en partant on m'a comblé de présents : de grandes gourdes de vin de palme, des

poulets et des œufs. Il y en avait deux charges complètes. Cette après-midi, les quatre principaux chefs indigènes sont venus me voir : Mavongo, Ngouri-Mpanda, Kapita et Mambouke.

Mavongo le boiteux a reçu une toque brodée, Mambouke une veste rouge à boutons dorés, Ngouri-Mpanda un miroir, et Kapita un beau couteau dans sa gaine. Ils sont partis tout contents.

✠

L'esclavage existe partout à l'état domestique, et il n'y a ni disgrâce ni discrédit de devoir la naissance à des parents esclaves. L'homme libre et sa femme sont obligés de nourrir, de vêtir et de loger leurs esclaves; ils doivent les soigner comme leurs propres enfants, et souvent le maître est obligé de subvenir aux frais de leurs fêtes pour les naissances, le mariage et l'enterrement. Les esclaves sont, en fait, considérés comme des membres de la famille. Sakala appelle les esclaves mâles de son père, ses grands frères

✠

Vers 4 heures, il s'est passé un grand événement : l'arrivée d'une femme blanche, la première qui ait fait son apparition à Vivi, — une Anglaise, naturellement. J'étais sous la véranda, devant ma chambre, avec le capitaine de l'*Afrikaan*, quand, dans le sentier qui descend vers le fleuve, nous avons vu un parasol jaune et sous le parasol une jeune femme avec un costume de cotonnade légère et un châle rouge sur le bras. A côté d'elle marchait un Anglais en chapeau de feutre rond, la culotte courte et les bas longs. Nous nous sommes avancés à la rencontre du couple, et le capitaine a reconnu la dame, qui est venue en Afrique à bord de son navire. Elle était alors demoiselle; aujourd'hui, elle est M^{me} Ingham, la femme d'un honorable ex-missionnaire de la « Livingstone Inland Mission ».

Cette mission est arrivée au Congo en 1878 et s'est établie à Palaballa. Aujourd'hui, elle a un vapeur sur le haut Congo et des postes jusqu'à l'équateur, ayant suivi pas à pas l'expédition. La congrégation en Angleterre envoie de temps en temps des jeunes filles au Congo, qui deviennent les compagnes des missionnaires. M^{rs} Ingham a connu son mari quand il était caporal dans un régiment d'infanterie. Il est venu au Congo comme missionnaire et elle l'y a rejoint. Actuellement, M. Ingham est entré au service de l'État : il commande la station de Lukungu. M. et M^{me} Ingham viennent faire visite à Vivi. Sir Francis de Winton les invite à dîner dans son cottage, et M. P. B... et moi nous recevons également une invitation. C'était un dîner en petit comité. M^{rs} Ingham n'est pas seulement très jolie, c'est aussi une femme charmante. Son costume est la simplicité même et ses cheveux sont coupés courts comme un garçon. Nous avons passé une soirée fort agréable; le capitaine V... a été enchanté : il a gagné au whist. En sortant de chez sir Francis, il soufflait un vent très froid; 13 degrés centigrades!

(A continuer.)

Cap. L. VAN DE VELDE.



Double escabeau des Azande.

LA LIANE A CAOUTCHOUC



LE caoutchouc est une des principales richesses naturelles du bassin du Congo. Presque partout les rives du fleuve et de ses principaux tributaires sont couvertes de forêts où se trouvent en abondance les végétaux dont la sève fournit le caoutchouc.

On rencontre au Congo deux sortes de plantes à caoutchouc : la *Landolphia* et différentes espèces de *Ficus*. Il n'y a guère que la première qui soit exploitée par les habitants.

Elle se présente sous forme de lianes d'une longueur excessive, croissant spontanément dans toute l'étendue de l'État

du Congo, de préférence, cependant, dans les vallées.

La tige principale, qui a souvent à sa base de 15 à 20 centimètres de diamètre, se partage, à une hauteur de 5 à 10 centimètres du sol, en plusieurs tiges plus minces, lesquelles, après s'être divisées et subdivisées à leur tour, contournent les grands arbres environnants, s'attachent à leur tronc ou à leurs branches et s'y fixent solidement par des tendons, ou espèces de filaments, d'une extraordinaire ténacité. Ainsi soutenues, ces lianes s'élèvent parfois, dans les forêts vierges, où leur croissance ne rencontre plus d'obstacle, jusqu'à une hauteur de 15 à 25 mètres. Leurs feuilles sont rares, larges, d'un vert foncé et découpées en fer de lance. Les fleurs — de magnifiques bouquets de fleurs blanches — ont un parfum délicieux.

La *Landolphia florida* porte un fruit de la forme et du volume d'une grosse orange, contenant sous une enveloppe dure, presque ligneuse et d'une couleur brun-rougeâtre, des noyaux entourés d'une pulpe ayant une saveur acide sem-

blable à celle du citron et dont les noirs sont très friands.

L'indigène du Congo, cherchant, dans son imprévoyance, à obtenir le plus grand rapport avec le moins de travail possible, coupe la liane, la sacrifie totalement et perd ainsi son capital.

Dans certaines régions, une fois la liane coupée, il recueille le caoutchouc dans une aiguière qu'il place au pied de la plante.

Dans d'autres parties de l'État indépendant du Congo, le procédé de récolte des noirs est encore plus primitif. L'indigène s'en va tout nu dans la forêt à caoutchouc, sans emporter aucun récipient. Il coupe la liane, et au fur et à mesure que la sève coule, il la reçoit dans la main, puis se l'applique sur le corps. Ce suc, qui se trouve ainsi exposé à l'air, devient plus pâteux et acquiert une certaine cohésion. Lorsque l'indigène est arrivé à son village, il enduit sa main de sable et arrache le caoutchouc de son corps, pour en former des boules qui sont naturellement pleines d'impuretés.

Ces boules ont un peu l'aspect de truffes; elles sont blanches ou noires, mais les premières sont de beaucoup les plus estimées.

Certains nègres emploient un procédé non moins rudimentaire. Ils se contentent de pratiquer un trou au tronc de la liane et laissent couler sur le sol la sève qu'ils ramassent ensuite telle quelle, avec les pierres et les autres corps étrangers auxquels elle adhère.

Le caoutchouc doit être malléable, ou, plutôt, souple à la main, c'est-à-dire céder sous la pression des doigts; l'intérieur doit être blanc, plein, légèrement laiteux.

Ceux qui achètent ce produit aux nègres doivent montrer beaucoup de circonspection. Pour éviter les fraudes, il faut couper les boulettes, qui sont dures, car les noirs ne se font pas faute de les remplir de bois.

Le commerce du caoutchouc, qui était encore insignifiant il y a quelques années, n'a cessé de se développer. La production générale, en 1865, n'était encore que de 7,223 tonnes. Elle se chiffrait par 49,550 tonnes en 1882 et a atteint un total dépassant 33,000 tonnes en 1891.

En Afrique, la récolte était de 75 tonnes en 1865; en 1882 et 1890-91, elle s'élevait respectivement à 3,750 et à 5,409 tonnes.

En quatre ans de temps, l'exportation de ce produit récolté dans les territoires de l'État indépendant du Congo a plus que quadruplé; alors qu'elle n'était que de 30,050 kilogrammes en 1887, elle s'est élevée au chiffre de 133,666 kilogrammes en 1890.

Lorsqu'on songe à l'énorme quantité de végétaux à caoutchouc qui abondent dans le bassin du Congo, on peut affirmer que leur exploitation deviendra une source de grande richesse le jour où le chemin de fer permettra d'établir des relations rapides et économiques entre l'intérieur et la côte.



GEORGE GRENFELL

Né à Sancreed (Angleterre) le 19 août 1840. — Missionnaire de la *Baptist Missionary Society* en Afrique.

Arrive au Congo en 1879. — Fonde et dirige la mission de Léopoldville sur le Stanley-Pool (1882). — Explore les rivières Ubangi, Tshuapa, Lu'onga, Mongalla, Ruki, Aruwimi, Lomami (1884-85). — Fonde l'établissement de Bolobo (1890). — Délégué de l'État indépendant du Congo pour la délimitation des frontières dans le Lunda (1891-92).



STANLEY a révélé le cours du Congo depuis Nyangwe jusqu'à Boma, Wissmann a fait la découverte du Kassaï. C'est au révérend George Grenfell, le chef des missions anglaises baptistes du Congo, que l'on doit la reconnaissance première de la plupart des autres grands tributaires du fleuve : il a reconnu le cours inférieur de l'Ubangi, du Tshuapa, de la Lulonga, de la Mongala, du Ruki, de l'Aruwimi et du Lomami. Grâce à ses voyages, il a, en quelques mois, nettement formulé le système hydrographique du Congo moyen, en même temps qu'il achevait de démontrer la merveilleuse puissance du réseau fluvial du haut Congo comme voie de pénétration.

Dès les débuts des opérations belges au Congo, le révérend Grenfell fut envoyé par sa société sur le fleuve le long des rives duquel Stanley fondait des stations. Après avoir pris pour base Underhill, non loin de Matadi sur le bas fleuve, il gagna le haut et s'installa au Stanley-Pool. Il y fit transporter un steamer, le *Peace*, à bord duquel il entreprit les belles explorations qui ont illustré son nom et en l'honneur desquelles la Société royale de géographie de Londres lui a décerné une médaille d'or.

La Société missionnaire, dont M. Grenfell est le directeur au Congo, possède sur les bords du fleuve sept établissements qui sont situés à Underhill, Ngombi, Léopoldville, Bolobo, Lukolela, Munsembi et Upoto. Elle possède deux steamers sur le haut Congo : le *Peace* et le *Goodwill*. Les stations et le matériel naval sont dirigés par vingt-deux missionnaires, parmi lesquels cinq dames européennes.

Grenfell voyage à la façon du bon Dr Livingstone, dont il a la petite taille, le calme bienveillant, la douceur native, l'esprit curieux et ouvert.

A un grand nombre de peuplades riveraines du haut Congo, il a fait connaître le blanc qui, avant lui, n'avait jamais pénétré parmi elles. Il est arrivé chez elles en homme de paix, gagnant la confiance des noirs barbares par sa patience et son habileté, se gardant bien de répondre par la violence à la brutale défiance de ces nations craintives et sauvages. En même temps qu'il ouvrait la route aux agents politiques de l'État et à l'initiative privée du commerce, il éveillait la curiosité des indigènes en faveur des Européens et facilitait l'établissement de ceux-ci. Dans cette mission souvent pleine de danger, mais qu'il a toujours poursuivie avec autant d'humanité que de succès, Grenfell a été secondé par son épouse, une femme de race noire, compagne dévouée, collaboratrice intelligente qui a accompagné son mari dans toutes ses premières explorations et qui par sa présence, en maintes palabres, a souvent facilité ses travaux.

Depuis deux ans, le missionnaire a établi son quartier général à Bolobo, chez les Bayanzi, non loin de l'emplacement jadis occupé par la station que le capitaine Hanssens y avait fondée pour le *Comité d'Études du Haut-Congo*. C'est un établissement modèle réunissant tout le confort et où les Européens de passage sont toujours certains de trouver la plus large et la plus cordiale hospitalité. George Grenfell en est pour le moment absent. L'État indépendant s'est adressé à lui et lui a demandé de se charger de la mission de sauvegarder ses intérêts pour la détermination sur le terrain de la frontière congo-portugaise dans le Lunda. C'est un choix excellent : personne n'aurait pu remplir une aussi délicate mission avec plus de talent, de tact et de dévouement que l'honorable missionnaire qui a une si grande expérience des choses d'Afrique et qui, en toute circonstance, a toujours témoigné tant de sympathie aux efforts que font les Belges au Congo.



LES MARCHÉS PUBLICS



Un coin du marché de Lalo.

LES marchés publics constituent, dans tout le bassin du Congo, une grande institution.

Ils présentent un spectacle des plus intéressants et servent de véritable bourse africaine pour les négociations les plus variées. Outre qu'on y trouve tous les produits échangeables, c'est au marché aussi que se communiquent les nouvelles importantes et que s'enrôlent nombre de travailleurs. Aussi le blanc choisit-il toujours un jour de marché lorsqu'il veut réunir les chefs d'une région.

Les marchés sont policés et ordonnés ; les fusils doivent avoir

la platine enlevée ; deux ou trois gardiens seuls ont le fusil chargé et armé. Ils se désignent par le nom du jour où ils se tiennent, suivi du nom du chef, du village, ou du groupe de villages qui approvisionnent et surveillent.

Ils ont lieu tous les quatre ou tous les huit jours. De plus, sur les sentiers fréquentés, l'on rencontre de petits marchés journaliers, désignés sous le nom de « *n'latu* », qui veut dire « endroit où l'on couche », et par extension « lit ». En ces endroits, les indigènes trouvent toujours *chikwangue*, moutambes, légumes, fruits et *malafu*.

Voici quelques notes extraites de mes carnets sur les *kandus* de Lukungu et de Kimpesse :

LE MARCHÉ DE LUKUNGU (1).

Le kandu de Lukungu, se tient tous les quatre jours ; un large plateau y domine l'horizon vers lequel dévalent une dizaine de sentiers. Vers l'ouest, la station de l'État se profile avec la mission américaine, à 5 ou 6 kilomètres ; vers le sud, la trouée de la Lukunga, limitée par la paroi rocheuse à pic du Bangu ; c'est la direction de Kimpesse-Kinsuka-San Salvador. Une foule compacte grouille, clapit, mange sans relâche et boit encore mieux. Le marché est bien ordonné : ici les poteries, très nombreuses, marmites

grandes et petites, pots, plats, tasses indigènes (sphères avec une calotte abattue) servant à coiffer le goulot des damè-jeannes ; là le sel, dans des nattes maintenues par des *mutètes* (longs paniers en feuilles de palmier tressées) ; à l'écart, la poudre, les amorces, les pierres à fusil (défense de fumer). Au point le plus animé, le *malafu* dans des Calebasses pansues ; puis, tous les légumes, le poisson fumé, les petits poissons blancs, si frais et si appétissants, les *kala* (crabes comestibles), les *mafundia* (grosses larves noirâtres du goliath des palmiers) ; à part encore les étoffes, la vannerie, du beau tabac un peu gras et âcre, s'étalant sur des feuilles de bananier.

Au centre du marché, les marchands de cochon au détail ; la bête est coupée en larges tranches apportées dans des mou-têtes. Le marchand taille sans relâche de tout petits morceaux et tout s'avale à des prix exorbitants. Avec son morceau de cochon, l'acheteur reçoit quelques cuillerées de bouillon gras, et pour peu que la marche ait aiguisé l'appétit, une tranche de jambon avec un bout de *chikwangue* n'est pas à dédaigner, surtout si on l'arrose d'un verre de *malafu* frétilant ; en guise de dessert, une papaye juteuse et dorée.

Les chèvres, les moutons, les cochons, sont tués, sur les marchés, de la façon la plus barbare. Bien maintenue à la tête, la bête reçoit de la croupe à la nuque de formidables coups de gourdin ; successivement l'arrière-train, les reins, l'avant-train, la tête sont brisés par ces bons moricauds, jusqu'à ce que la bête tombe assommée. Par ce procédé, pas une goutte de sang n'est perdue pour ces ex-cannibales.

Nombre de femmes agréables à la vue et dont les ornements et les frais de toilette rappellent l'éternelle coquetterie féminine. Voici une fort jolie frimousse, toute barbouillée du rouge fard africain ; car ici on ne se blondit pas, on se rougit à l'aide du « *n'goula* », poudre extraite du bois rouge du cam-wood mélangée à l'huile de palme. La voisine a piqué dans ses cheveux une tête d'oiseau enfilée sur une petite baguette : c'est une tête de martin-pêcheur, aux reflets bleus, au long bec rouge ; et certes l'effet est plus agréable que celui produit par les ailes ou les nids dont s'ornent les coiffures des femmes du *M'putu*.

Pendant que nous dévisageons le beau sexe, arrive une caravane ainsi formée : en tête, un vieux féticheur (qui marque bien la transition entre les semnopithèques et la race humaine), puis un servent, quatre femmes richement parées mais la tête cachée par un seul grand voile, puis encore des femmes et des enfants. La caravane fait trois fois le tour du marché, le féticheur tenant dans la main gauche un paquet de poussière dont il se sert pour les usages auquel on applique l'eau bénite chez nous ; avec force simagrées, il jette à tous les vents la poudre sacrée ; le servent agit un énorme hochet fait d'une Calebasse remplie de pois secs ou de petits cailloux ; les femmes aux formes gracieuses eachées sous le vélum se dandinent ferme.

Mampuya m'explique qu'il s'agit des femmes d'un village

(1) Station de l'État dans la région des chutes sur la Lukunga, près de son confluent dans le Congo, centre de la région du recrutement des porteurs.

resté deux ans sans vouloir encore participer au marché et qui, aujourd'hui, font amende honorable avant de reprendre place.

Dans les herbes, par groupes bavards, on boit le malafu. Peu à peu, le marché se vide et vers 4 heures s'en vont les derniers pochards, chantant et titubant à qui mieux mieux.

LE MARCHÉ DE KIMPESSE (1).

Le kandu de Kimpesse se tient tous les huit jours. Plus important que celui de Lukngu, le marché de Kimpesse

reçoit des marchands noirs venant de quatre jours de distance et faisant le tour Kinsuka-Kimpesse-Kikandikila.

Réunion très animée, se tenant sur un large emplacement garni de bouquets d'arbres, parmi lesquels l'euphorbe. On reste étonné de tout ce qu'on y vend. Quantité d'étoffes variées et même des vêtements confectionnés par les indigènes. Fusils, poudre, pierres à fusils, couteaux, boucs, cochons, chèvres, poules, canards, pigeons, poissons, rats, mulots, chauves-souris, uzibizi, éperviers fumés, tabac, sel, nattes, poteries d'Europe et poteries indigènes, malafu, bière de maïs, perles, chapeaux, parasols, pipes, vivres, légumes,



Au marché de Luvituku. (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

terre à blanchir, tambours, caisses de résonance, doubles cloches indigènes, *n'dimbas*, etc., etc.

Le poisson arrive par moutètes entières, depuis de minuscules crevettes jusqu'aux poissons gros comme la jambe. De longues brochettes d'anguilles excitent notre envie, mais hélas! le poisson séché à la mode nègre a bien mauvaise odeur. On s'y fait cependant.

Les chefs, leurs *n'lékés* (seconds), tous les personnages importants, sont fort bien habillés. Je remarque le chef de Mbuka, portant une chemisette d'une blancheur irréprochable, très coquettement ornée à l'échancrure d'une bande de soie bleue de trois doigts de large. Un pagne d'épaisse étoffe rouge, sur l'épaule une couverture à franges irisées, un coquet chapeau de feutre gris avec cordelière à glands et un parasol bariolé complètent une élégante toilette nègre.

(1) Poste de l'État dans la région des chutes, sur la Lukunga supérieure. Future station du chemin de fer en construction.

Lorsque feu Kassemi, le précédent chef de Kimpesse, apparaissait sur son marché, tous se jetaient à terre et les autres chefs, avec leurs cours, venaient s'agenouiller devant le grand « *fumu* »; ce dernier relevait ses sujets en frappant trois fois dans ses mains.

Chaque grand marché offre ainsi ses particularités; Kikandikila réunit 1,500 noirs et le marché est divisé par l'inimitié des chefs de Luvituku et de Kikandikila; un espace de 20 mètres seulement sépare les deux camps; parfois les opérations commerciales dégénèrent en bataille réglée.

Le Kenge Mowembe vend quantité de noix de kola. Manyanga-nord est le grand marché d'œufs. Le cercle Kinsuka-Kimpesse-Kikandikila est fréquenté par les marchands de caoutchouc venant du sud-est, des régions du Kwango. On y trouve aussi un peu d'ivoire.

Lieutenant CH. LEMAIRE.

Équateurville, 31 mars 1892.



Le massif de Matadi entre le ravin Léopold et le confluent de la Mpozo. Vue d'ensemble prise des hauteurs de Vivi.
(D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE MASSIF DE MATADI

Ainsi que nous l'avons montré par une série de gravures, aussitôt après avoir quitté la gare de Matadi, la voie ferrée s'engage, par le col des Plantations, dans le ravin Léopold, qu'elle franchit sur un pont de 20 mètres. Elle suit ensuite le ravin, le long de son flanc droit, pour déboucher, au kilomètre 2, à la rive du Congo. Pendant les deux kilomètres suivants, — de la sortie du ravin au confluent de la Mpozo, — elle longe le bord escarpé du fleuve qu'elle surplombe à une hauteur d'environ 30 mètres.

La vue ci-dessus permet au lecteur de se faire une idée d'ensemble du puissant massif que le chemin de fer est obligé de contourner pour gagner la vallée encaissée de la Mpozo, dont on voit l'ouverture à l'extrémité gauche de la gravure.

C'est dans cette section et dans la suivante qui remonte la rive gauche de la Mpozo, du kil. 4 au kil. 8, que résidaient les plus grandes difficultés de la ligne. La roche, du quartzite, est d'une extrême dureté; les travaux de terrassement y ont été longs et pénibles. Tantôt la montagne présentait un flanc extrêmement raide, tombant presque à pic dans le fleuve et le long duquel les travailleurs ne s'aventuraient qu'avec crainte; ailleurs, c'était un hérissément de gros blocs entassés les uns sur les autres et prêts de rouler dans le Congo dont les eaux tumultueuses et rapides coulent au-dessous.

La montagne est ravinée; les contreforts qui séparent les

cuves et les ravins dont elle est tourmentée sont aigus; à sa base, comme dans les bas-fonds de ses vallées, la végétation croît par places avec une poussée superbe, qui a maintes fois contrarié les travailleurs.

Le massif de Matadi, dans sa partie bordant le fleuve, a une hauteur maximum de 225 mètres. Il va en s'élevant doucement vers l'intérieur. Son point culminant est une montagne dont on voit nettement se dessiner le profil de Matadi et qui a reçu le nom de *Pic Cambier*, en l'honneur du premier directeur des études de la voie. Son sommet est à 356 mètres d'altitude absolue.

La route des caravanes vers le Stanley-Pool, qui part de Matadi, descend dans la vallée de la Mpozo après avoir franchi le massif par un sentier qui monte jusqu'à la cote maximum 280.

Le pays a un aspect désolé; il est inculte, et presque aucune ombre. La marche y est pénible sous le soleil ardent.

Notre gravure montre le Congo au point terminus de la navigation à vapeur, dans son cours inférieur. Précisément, en cet endroit commencent les tourbillons et les rapides provoqués par les seuils rocheux qui obstruent le lit du fleuve. Les pirogues s'aventurent le long des rives jusqu'au confluent de la Mpozo, mais au delà la navigation devient des plus dangereuses. En amont, à un ou deux kilomètres, le Congo est définitivement barré par la chute d'Yellala.





Un pont naturel dans la région des chutes. (D'après une photographie de M. Hector Cambier.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

VI. — AUTOUR DE VIVI

La Lufu. — Incendie d'herbes. — L'hygiène et l'équipement d'un explorateur. — La vie en plein air.
Une installation indigène. — En chasse!

Vivi, le 4 juillet 1885.

CHARGÉS de reconnaître le meilleur tracé de route vers le Stanley-Pool par la rive droite, nous nous sommes mis en route il y a deux jours. Aujourd'hui, nous continuons la reconnaissance de la Lufu, et prévoyant une longue marche, je fais prendre de quoi déjeuner : du thé, du riz et du *corned beef*. Vers midi, nous arrivons au torrent après une glissade sur un bane incliné de roches. La chaleur est intense; je fais chercher de l'eau et allumer du feu à l'ombre des arbres qui dôment la cascade.

Après le déjeuner, je m'étends confortablement sur l'herbe, et fumant ma cigarette, je jouis de la sieste; le site est charmant, sous la voûte des feuilles vertes, des lianes fleuries que traverse le vol des oiseaux. La Lufu bondit en cascades et

court rapide et argentée dans les roches moussues. Il fait bon de se reposer dans cette fraîcheur.

Nous sommes loin du camp et nous repartons à 2 heures. Nous grimpons la côte à travers les herbes hautes de 3 à 4 mètres et nous tombons sur des traces toutes fraîches de buffle. Les buffles restent invisibles et, malgré toute mon envie, j'abandonne la chasse. Arrivé au plateau de Chionzo, j'entre dans le village de mon ami Chimpi. Il est absent mais sa femme est là, et elle ordonne aux hommes de nous chercher des rafraîchissements. On apporte du vin de palme, des œufs, des papayes et un panier d'oranges. Nous buvons la sève pétillante et capiteuse de l'élaïs, nous gobons des œufs frais et nous suçons des oranges, dont le jus nous inonde la barbe. Nous voudrions bien rester là, à l'ombre de la véranda

de la lutte de Tchimpi, mais, quoique de la montagne nous distinguions notre tente, nous sommes à plus de trois lieues du camp et nous n'y arriverons pas avant la nuit; il faut se mettre en route.

Nous dégringolons le flanc du plateau par un étroit sentier semé de cailloux roulants. Quand le soleil plonge derrière la montagne, la nuit tombe tout à coup. Je fais faire des torches avec des stipes de palmier qui nous servent de piquets pour les alignements, et les noirs marchent devant et derrière nous. Le vent, qui s'est levé, envoie des étincelles dans les hautes herbes, qui prennent feu, et d'immenses flammes s'étendent comme un mur infernal qui craque et pétarade comme une batterie de mitrailleuses, en envoyant au ciel des tourbillons de fumée où roulent des millions de flammèches. Nous arrivons au camp sentant le roussi et noirs comme des charbonniers. La ligne de flammes grimpe les coteaux et fait rage toute la nuit. Pendant que la soupe cuit, je me lave à grandes eaux — un vrai plaisir des dieux — et frais comme un poisson, sans autres vêtements que mes pantoufles et mon burnous en peluche de coton, je mange avec appétit un excellent dîner.

5 juillet.

Nous avons continué le travail du côté de Belgique-Creek. P. B... veut trouver une autre voie que celle de Stanley, ce qui me paraît difficile à moi qui connais le pays colline par colline entre la Lufu et la Ntombi, de Vivi à Isangila. Il fait une chaleur torride et les roches sont glissantes; mon alpenstok me sert beaucoup. Je vois filer la *Ville d'Anvers* sur la surface brillante du Congo et nous nous rendons à la plage, où se trouvent le débarcadère et le magasin-entrepôt. Le vapeur a apporté nos malles.

Après le déjeuner, je renvoie nos hommes chercher notre campement et nous rentrons à Vivi, où nous déballons nos caisses attendues avec impatience. Je me suis réveillé au milieu de la nuit mourant de soif, et, ayant trouvé Dekuyper, le Hollandais, éveillé, nous nous mettons à goûter de la bière, du pilsener, dont il vient de recevoir une caisse d'Europe. C'est une mauvaise boisson en Afrique; la bière a subi une préparation qui lui donne un goût particulier, et on ne parvient pas à la rendre fraîche. L'eau conservée dans un vase poreux, avec du citron et du sucre, est le liquide le plus agréable. Je déteste ici tous les alcools, mais au soir, avant de se coucher, le thé chaud mélangé avec un peu de vin me réchauffe l'estomac et me fait dormir comme un bébé. En route, je remplace le vin par le malafou, la sève du palmier, et il y en a des quantités dans tous les villages.

6 juillet.

Déballé nos 24 colis venus d'Europe intacts.

Je dresse ma tente et je la garnis avec tout mon attirail de camp. Elle est carrée et a deux mètres de côté, soutenue par un pied central, d'où convergent quatre piquets qui tendent le toit comme les baleines d'un parapluie.

Un double toit est tendu au-dessus, à un pied du faite, de façon qu'il y a une large circulation d'air entre les parois et que je suis à l'abri de la pluie et de la trop grande chaleur du soleil. Tout au-dessus flotte le drapeau azur à l'étoile d'or. A l'intérieur, elle est garnie de lustrine bleue, et sur deux côtés, il y a des fenêtres à tabatière, des sacs et des crochets. Il y a deux grandes portes se faisant face et qui, ouvertes de bas en haut et soutenues par deux piquets, forment une

véranda. Pliée dans son sac imperméable avec la masse, les piquets et mes couvertures, elle ne forme qu'une charge de 30 kilogrammes. Un homme la monte aisément. On enfonce les piquets aux quatre angles du carré de base bien tendus, puis par la porte on introduit le piquet central et on ouvre le parapluie. Il suffit alors de piquer les quatre cordes de sûreté du double toit et du pieu central pour que le vent de tempête ne puisse la renverser. Sur un des côtés intérieurs se trouve le lit de camp, un sac de toile tendu sur deux barres de bois soutenues par des X. J'ai un sac de coton pour draps de lit, un coussin et une courte-pointe en soie bleue. Au-dessus du petit lit, des rideaux de gaze attachés au crochet me préservent de la morsure des moustiques. J'ai une petite chaise pliante et une petite table, deux coffres en fer avec mon linge et mes chaussures, et une caisse en bois contenant des provisions de conserves, thé, café, sucre, vinaigre, sel, beurre, riz et farine. Ma carabine, mon fusil double, ma ceinture à cartouches, mon couteau de chasse et mes jumelles sont pendus au pieu central.

Je ne suis pas encombré et j'ai tout le confort désirable; même un peu de luxe, car je me suis payé un équipement de premier choix; mes armes sont parfaites et les munitions me promettent bonne chasse. Pour la nuit, j'ai une excellente petite lanterne Silver avec glaces à réflexion, brûlant une quantité insignifiante d'huile. Ma petite batterie de cuisine — deux couverts — tient tout entière dans deux marmites en fer étamé s'adaptant l'une sur l'autre comme une boîte. Mes instruments, boussole nivelante, mires, baromètres, thermomètres, livres et fournitures de bureau, blocs à dessiner, forment une autre charge. Avec mes étoffes et objets d'échange et le riz de mes hommes, j'ai en tout neuf porteurs. L'inspection de mon équipement me rend tout joyeux: une expérience de deux ans en Afrique m'a appris à apprécier la valeur du confort. J'allais oublier ma pharmacie, un petit chef-d'œuvre fait par Laurent, de Saint-Gilles, pas plus gros qu'un dictionnaire et contenant une trousse, des bandages et les médicaments nécessaires. J'espère bien ne pas devoir m'en servir. J'ai encore avec moi des filets à insectes et une trousse de naturaliste, quelques livres de science, de voyages en Afrique, l'Iliade d'Homère, le Camoens portugais et les Evangiles. Dans toutes les stations, on trouve à satisfaire le goût de la lecture.

A Vivi, il y a une bibliothèque formée par Stanley, environ 1,000 volumes. J'ai rarement vu un meilleur choix de classiques anciens et modernes, de livres de science, de voyage et de littérature philosophique.

7 juillet.

Le colonel sir Francis de Winton préconise un tracé par le plateau dominant la station du côté de l'est. Le matin, sir Francis, son secrétaire, le jeune Butes, P. B... et moi, nous sommes partis avec la cavalerie pour explorer le passage. Nous avons mis pied à terre et remonté le torrent de Benzani jusqu'à sa source. L'eau en est ferrugineuse et nous l'avons baptisé le Spa de Vivi. Un francolin m'est parti dans les jambes et j'ai fait coup double sur deux grands ramiers. Nous avons été déjeuner de l'autre côté du plateau au bord de la Lua, où sir Francis avait envoyé sa grande tente, sa cantine et son cuisinier.

8 juillet.

Nous avons réglé les instruments, et mis en équilibre les aiguilles de nos boussoles; outre son écart du nord vrai ou

sa déclinaison, l'aiguille aimantée a dans la latitude où nous sommes un mouvement d'inclinaison très prononcé : les deux pointes frottent et nous avons dû changer l'équilibre en collant une bandelette de papier comme contrepoids.

Nous avons mesuré très minutieusement une base de 100, 150 et 200 mètres pour régler les rapports de la Stadia.

Le Dr Leslie m'a rédigé des instructions précises sur l'emploi des médicaments. J'ai passé le reste du temps à écrire des lettres à mes camarades de l'intérieur.

Je suis assez inquiet pour Coquilhat, qui devrait déjà être en route pour l'Europe. On est sans aucune nouvelle de l'Équateur, et son père, le vieux général, attend avec impatience l'arrivée de la malle où son fils aurait dû prendre passage.

Le petit Coq, comme nous l'appelons, est le brave des braves, *a throughout and dashing soldier*, comme le dit si bien l'expression anglaise. A 15 ans, il s'enfuit du pensionnat où il était interne, à Anvers, et alla s'engager comme simple soldat dans l'armée en formation à Lille en 1870. Il fit le coup de feu à Bapaume sous Faidherbe et son père alla le réclamer à Lille, après la retraite de Saint-Quentin. Il avait fait campagne avec des semelles de carton et avait ses pieds blessés en lambeaux. Il entra à l'école militaire, et deux ans après il vint servir dans ma compagnie avec Durutte.

Nous étions un trio de diables à quatre, bien notés en service, mais en dehors faisant les cent coups. Fix, notre major, en a vu de grises avec nous, mais il nous aimait trop pour se montrer sévère. Coq m'a suivi en Afrique et s'est illustré chez les cannibales Bangala avec un autre camarade de régiment, Van Gèle dit le *Spiroux* (l'écureuil). Les indigènes, chose curieuse, ont appliqué à ce dernier le même sobriquet : *Katchétché*. C'est bien un écureuil avec ses yeux noirs brillants et son mouvement perpétuel.

Durutte a quitté le général, dont il était aide de camp, pour aller à la côte orientale. Il espérait rejoindre Coquilhat au centre. L'expédition dont il faisait partie est mort-née et je l'attends par un des prochains vapeurs. Quelle fête quand le trio sera réuni!... J'ai déjà une caisse de Røederer sec dans le magasin. Je l'ai déguisée avec une couche de peinture et elle porte l'inscription : « *fragile mathematical instruments* » pour la faire respecter par les Anglais, qui ont un nez spécial pour découvrir tout ce qui est bon à boire.

9 juillet.

Nous partons à 6 heures. Mon compagnon a un complet en laine peluche de 35 francs; cela lui durera bien huit jours, s'il sait éviter les épines et les buissons morts qui nous enlèvent la peau des jambes.

Nous établissons le camp sur un flanc de coteau dominant le ravin où coule l'eau de la fontaine de Spa. Le ruisseau tombe dans le Congo par une cataracte à pic de 100 mètres, au sud. À l'ouest se trouve une jolie vallée avec des baobabs, des palmiers, des plantations et le village de Benzane, dont on voit les jolies cases brunes entourées des panaches vert tendre du bananier.

Nos hommes plantent des piquets, et armés de sabres coupe-choux, de haches et de pics, s'occupent, dans les alignements, à nettoyer le terrain des hautes herbes et des buissons

qui cachent la visée. C'est un travail rude et fatigant, mais ils chantent et abattent la besogne avec entrain.

10 juillet.

Enfin, nous campons à l'air libre! Quel plaisir de se lever au premier chant du foliotocole qui siffle gaiement dans l'arbre voisin, de voir monter la buée bleue qui adoucit le profil des montagnes à l'aurore, de se doucher en frémissant dans la cascade du torrent, de sentir le sang chaud venir à la peau après un frottis énergique et de remonter en courant la colline, pour avaler le café brûlant, les œufs et le pain chaud rôti..., et puis en route avec le fusil et la jumelle au dos, les jalons pour tracer l'alignement! La route passera-t-elle par ici ou par là? La pente n'excède-t-elle pas 40 millimètres par mètre et pouvons-nous tourner avec 50 mètres de rayon?

Cherchons... et attention à l'antilope, aux francolins, aux pintades qui *trout, trout, trout*, vont partir dans les hautes herbes.

Là! qu'est-ce que ce froissement et cette ondulation dans les roseaux? Un buffle? Non, c'est la figure noire et les dents blanches de Benzané qui émergent.

« Mboté mfumu, quel plaisir de vous voir ici? un peu chaud aujourd'hui. »

Benzané s'approche, s'accroupit, salue en tapant les mains l'une contre l'autre, puis tire sa bouffarde, et, l'index sur le foyer, fait le geste bien connu pour demander du tabac. Je lui en donne une pincée, je reule une cigarette et nous allumons. Il me regarde alors d'un petit air mystérieux, et pointant dans la direction de mon compagnon qui est sur le coteau, couvrant une ligne de jalons :

« Me direz-vous bien ce qu'il fabrique ici sur ma terre depuis deux jours? Est-ce un nganga (féticheur), cherche-t-il des médecines, nous veut-il du mal? »

Je ne puis m'empêcher de rire, ce qui rassure Benzané, et sa figure s'épanouit quand je lui dis que mon compagnon et moi nous cherchons à tracer un grand chemin de commerce où passeront de nombreux blancs et beaucoup de balles de tissus.

« C'est très bien, dit-il; faites passer la route par mon village, mes femmes planteront beaucoup d'arachides, du manioc pour vos serviteurs, et j'aurai quantité de poules, de chèvres et de moutons pour nourrir les blancs. Mes cases se rempliront de mouchoirs et Benzané sera un grand chef. »

C'était parler comme un bourgmestre propriétaire à son sénateur qui a promis le petit chemin de fer d'avant l'élection.

Vers le soir, Benzané arrive au camp avec deux poules étiques et un grand pot de vin de palme. Incorruptible, je refuse le pot de vin comme cadeau, mais j'achète les poules et la gourde au prix de Vivi. Benzané et Matso-Méné n'y comprennent rien, et j'explique à P. B... que, quoique non civilisé, le Mfumu cherche à nous séduire comme le font, à coups de vieux bourgogne, les fermiers wallons, propriétaires de terrains, essayant de séduire les ingénieurs chargés du tracé d'une route.

(A continuer.)

Cap. L. VAN DE VELDE.



LES ANTILOPES

Du nord au sud de l'Afrique, sur toute la surface du continent noir, on rencontre des antilopes, dont les espèces nombreuses et variées peuvent se ranger en trois catégories principales, suivant qu'elles habitent les hauteurs, les plaines ou les marais.

Dans les immenses territoires de l'État indépendant du Congo, on trouve de nombreux représentants de cette intéressante famille, dont du reste nous nous proposons de parler encore aux lecteurs du *Congo illustré*. Citons particulièrement les gazelles, les pallahs, les springbocks, les éleotragues (reitbocks), les céphalophes, le coudou, les égocères, les oryx, le kobe, l'addax, le canna, le caama, le gnou, le waterbock et les tragélaphes, dont nous donnons un spécimen ci-dessous.

En général, les antilopes, ou, pour parler plus scientifiquement, les *antilopidés* sont des animaux élancés, ayant les formes des cerfs et des chevreuils et des cornes plus ou moins tortueuses, se tournant, se tordant de diverses manières, affectant quelquefois la forme d'une lyre, ou bien encore, ayant tantôt la pointe portée en avant, tantôt en arrière, en dehors ou en dedans. La plupart vivent dans les plaines, d'autres préfèrent les hautes montagnes et montent à la limite des neiges, les uns recherchent les forêts clairsemées, les autres les taillis touffus et sombres, d'autres encore les marais et le voisinage de l'eau.

Les grandes espèces, les princes de la steppe, aiment à se réunir en troupes, qui souvent sont innombrables; les petits vivent comme font les humbles, en sociétés moins grandes ou même deux par deux. Souvent, comme mus par une entente secrète, on voit d'immenses troupes d'antilopes changer de pays. Livingstone décrit comme suit l'un de ces exodes :

« Nous vîmes la dernière partie d'une migration d'antilopes-tépés ou springbocks. Elles viennent du désert et, lorsqu'on les rencontre immédiatement après qu'elles ont franchi les limites de la colonie, leur nombre, dit-on, est souvent au-dessus de quarante mille. Je ne saurais estimer la quantité de celles que nous avons sous les yeux; elles couvraient une étendue considérable et ne cessaient de remuer et d'agiter leurs cornes gracieuses. Nous étions à l'époque où l'herbe, qui fait leur principale nourriture, abonde le plus dans la région qu'elles venaient de quitter; ce n'est donc pas la faim qui les poussait à émigrer; pas davantage le manque d'eau, car cette

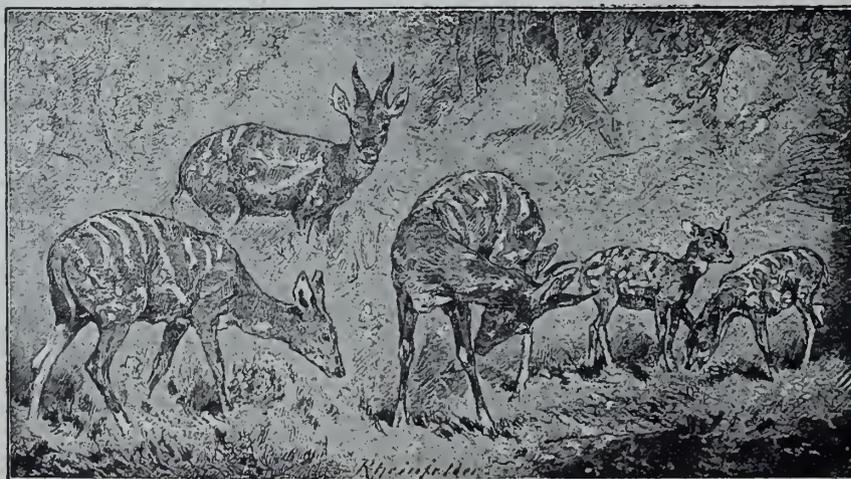
espèce d'antilopes est l'une de celles qui boivent le moins : mais elles recherchent par goût les plaines découvertes, où elles sont à l'abri de toute surprise; les Bakalaharis, profitant de cette disposition naturelle, mettent le feu aux grandes herbes de leur pays, non seulement pour attirer le gibier par la nouvelle pousse qui ne tarde pas à paraître, mais encore pour former de larges espaces dénudés où viennent se réunir les springbocks. »

Les antilopes ont besoin d'air et d'espace. La liberté est pour elles une nécessité vitale. Elles aiment à vivre dans les plaines aux horizons sans fin, où elles dévorent l'espace immense, bondissant de joie dans les hautes herbes caressées par le soleil radieux des tropiques, ou bien dans la grande forêt ombreuse dont les fourrés épais les protègent contre leurs ennemis et où elles broutent les jeunes bourgeons succulents ou les orchidées naissantes. La vue, l'ouïe, l'odorat sont fortement développés chez elles. Elles sont hardies, mais vigilantes et jamais insouciantes : elles savent mettre à profit l'expérience.

Une fois qu'elles ont été poursuivies, elles placent des sentinelles et deviennent excessivement méfiantes. Elles sont gaies, vives et joueuses. Leur nourriture sont les herbes, les jeunes pousses et elles peuvent se passer longtemps de boire lorsqu'elles ont des plantes vertes à manger.

Si les antilopes charment l'homme par leur vue, elles lui procurent également des joies fortes par l'âpre plaisir qu'il éprouve à les chasser, soit avec des faucons dressés ou des lévriers agiles, comme en Nubie, soit à cheval, comme dans l'Afrique de l'ouest et du sud, soit avec des fusils à portée longue. Leur chair est d'ordinaire exquise et on utilise leur peau et leurs cornes. L'antilope est la ressource suprême et providentielle du voyageur africain épuisé par un régime presque exclusivement végétal ou par la famine.

Mais tous les voyageurs sont d'accord pour dire que son agonie est un spectacle poignant. Lorsque le chasseur l'abat, elle lève une dernière fois la tête en poussant un bêlement plaintif, tandis que des larmes coulent de ses belles grandes prunelles, qui semblent reprocher douloureusement au cruel de fermer à jamais les yeux de sa gracieuse et innocente victime à la vue du soleil doré de la savanne aux herbes savoureuses et ses oreilles si finement découpées au concert des oiseaux et à l'harmonie de la nature. (A continuer.)



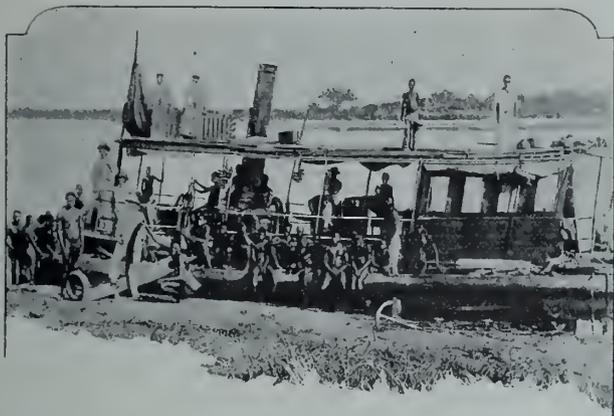
Antilopes Guib (*Tragelaphus scriptus*).

LA

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE POUR LE COMMERCE

DU

HAUT-CONGO



SUIVANT une décision de l'assemblée générale extraordinaire de la Société, tenue le 16 avril dernier, le capital de la Compagnie a été porté de 3 millions à 5 millions de francs, à la suite de l'extension donnée aux entreprises de la Société par le fait du rachat des établissements et du matériel naval que la Société française Daumas et C^{ie} possédait dans les territoires de l'État indépendant et du Congo français.

A cet effet, une émission sera faite par souscription publique, le 4 juillet prochain, chez MM. Balsez et C^{ie}, banquiers à Bruxelles. On en trouvera ci-contre les conditions.

**

La Société du Haut-Congo a été constituée à Bruxelles le 10 décembre 1888. Le capital social, fixé d'abord à 1,600,000 francs, a été porté, le 30 janvier 1890, à 3 millions.

Les promoteurs de la Société, en constituant celle-ci, ont eu pour but la mise en exploitation commerciale immédiate des vastes territoires que drainent le Congo et ses affluents en amont du Stanley-Pool. Comme on sait, les produits de cette région sont nombreux, mais aussi longtemps que le chemin de fer actuellement en construction ne sera pas en exploitation, la plus grande partie d'entre eux ne sera pas commercialement exploitable, le coût du transport dans la région des cataractes restant trop élevé.

Forcément les efforts de la Société ont donc dû être limités jusqu'à présent au trafic des deux seuls produits suffisamment riches pour supporter facilement les frais onéreux du transport : l'ivoire et le caoutchouc.

L'un et l'autre sont d'une extrême abondance dans le bassin du Haut-Congo; les stocks d'ivoire qui depuis trois ans ont été vendus sur le marché d'Anvers témoignent de l'importance des richesses renfermées dans les districts du centre qui n'ont été visités jusqu'ici que le long des rives des cours d'eau explorés. Les agents de la Société n'ont

pas encore pénétré dans la plus grande partie des territoires du bassin du Congo.

Quant au caoutchouc, les explorateurs signalent la présence de la liane qui le secrète dans toutes les forêts.

Pendant les trois premières années d'exploitation, les factoreries créées par la Société du Haut-Congo se sont principalement préoccupées du trafic de l'ivoire; quelques parties de caoutchouc recueillies dans le Kassaï et à l'Equateur, ont néanmoins fait l'objet de transactions avec les indigènes. Une impulsion plus grande va être donnée à ce dernier commerce, la Société venant d'envoyer au Congo un certain nombre d'ouvriers américains au courant de l'exploitation du caoutchouc et capables d'initier les indigènes à la récolte rationnelle de ce précieux produit.

**

Jusqu'à ce jour, trois firmes ont exercé leur activité commerciale dans le bassin du Haut Congo; la Société belge, la Société française Daumas et C^{ie}, et la Société hollandaise de Rotterdam.

Par une convention conclue, le 19 mars dernier, entre la Société belge et la maison Daumas, celle-ci a cédé à la Société du Haut-Congo ses établissements et son matériel naval. Par le fait de la participation de capitaux français à l'augmentation du capital social, et par celui de l'entrée de trois administrateurs français dans le conseil de la Société, on peut dire que c'est une véritable fusion des intérêts commerciaux belges et français qui vient de se produire dans le haut Congo. La nouvelle de cet accord a été bien accueillie dans les cercles coloniaux français et déjà la Société du Haut-Congo a été informée qu'elle peut s'établir et trafiquer librement dans toute l'étendue des vastes territoires du Congo français qui ne vont pas tarder à s'étendre jusqu'au lac Tchad. Le bienveillant appui des autorités locales françaises est en outre acquis aux efforts que la Société va diriger de ce côté.

**

Après trois années d'activité et à la suite de la convention passée avec MM. Daumas et C^{ie}, la Société du Haut-Congo est complètement outillée pour poursuivre avec succès ses opérations commerciales. A l'heure présente, elle possède, tant dans le Congo belge que dans le Congo français, 30 établissements desservis par plus de 100 agents européens, sous la direction de M. Delcommune. A ces 30 établissements il faut ajouter les 6 stations commerciales, qu'en compte à demi avec la société, M. Hodister fonde en ce moment sur le Lomami et le Lualaba.

Pour le service des transports des marchandises achetées et pour le ravitaillement de ses factoreries, la Société du Haut-Congo possède 5 steamers : la *Florida*, la

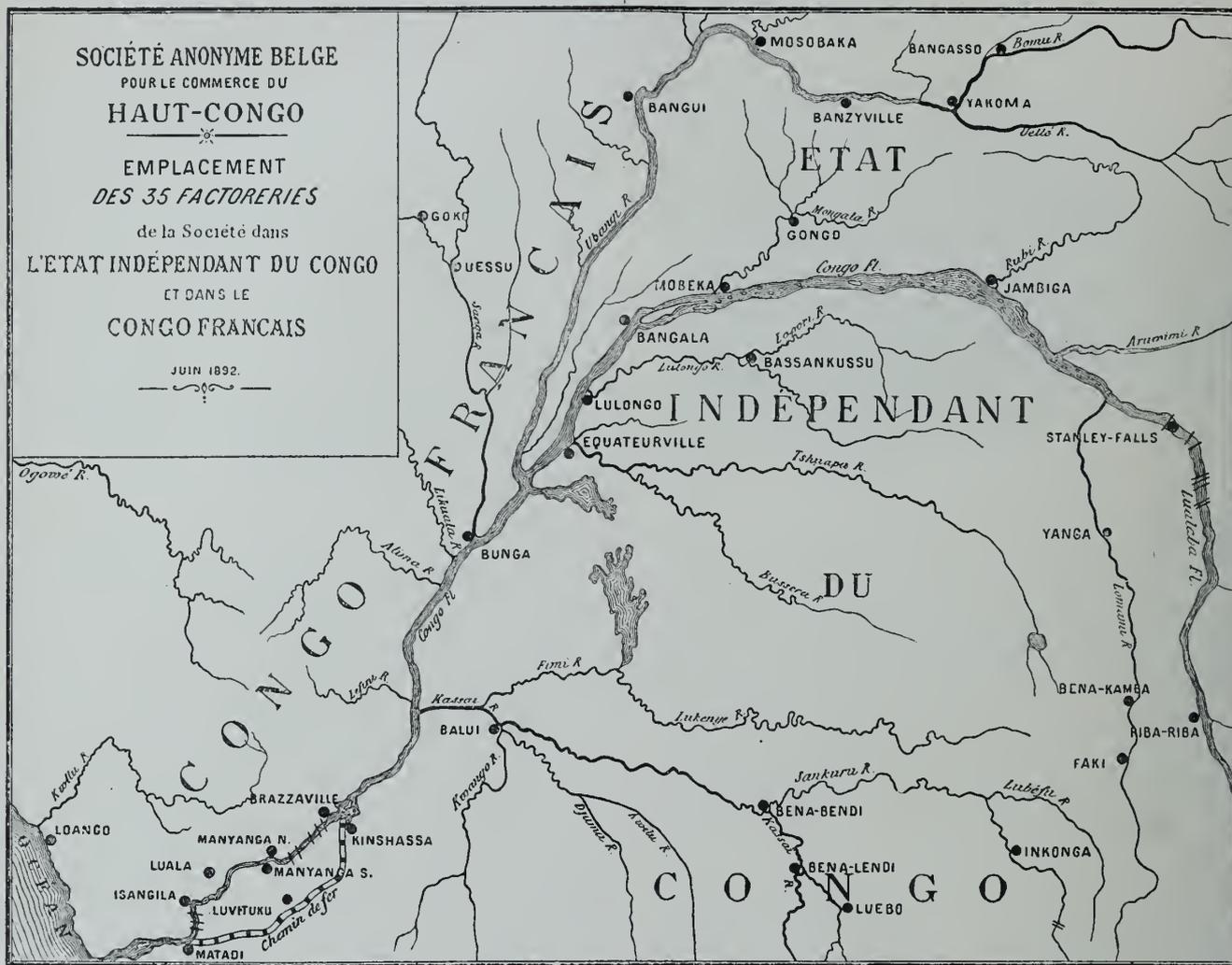
Princesse Clémentine, l'Archiduchesse Stéphanie, la France et la Ville de Paris, plus 7 petites embarcations à vapeur, plus spécialement affectées au service des établissements chefs-lieux de districts commerciaux.

* * *

Les résultats obtenus pendant les années de début, permettent de bien augurer de l'avenir d'une entreprise ainsi outillée, opérant dans une région immense et riche et s'intéressant surtout, pour le moment, à l'exploitation de deux produits, d'une grande richesse, l'ivoire, qui vaut

environ 23 francs le kilog, et le caoutchouc qui en vaut 6 ou 7.

Les résultats de l'exercice social 1889 ont permis la constitution d'un fonds de réserve important, l'amortissement de 41 actions privilégiées et la distribution d'un dividende de 30 francs aux actions privilégiées et de 30 francs aux actions ordinaires. Ceux de l'exercice 1890 ont permis d'augmenter le fonds de réserve, d'amortir 26 nouvelles actions privilégiées, et de distribuer 30 francs aux actions privilégiées et 10 francs aux actions ordinaires. Nous croyons savoir que l'exercice 1891 sera également satisfaisant.



SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

POUR LE

COMMERCE DU HAUT-CONGO

Émission de 3,600 actions privilégiées de 500 fr. et de 3,600 actions ordinaires

Suivant décision de l'assemblée générale extraordinaire du 16 avril 1892, le capital social a été porté à 10,400 actions privilégiées (dont 67 ont été amorties) et à 12,000 actions ordinaires, à la suite de l'acquisition du matériel naval et des établissements que la maison Daumas et C^{ie} possédait dans le haut Congo.

L'augmentation de capital sera suffisante pour assurer le service financier plus ample résultant de ce développement des affaires sociales qui s'étendront dorénavant sur les territoires de la Colonie française du Congo aussi bien que dans ceux de l'État indépendant du Congo.

Une souscription publique sera ouverte le LUNDI 4 JUILLET 1892, de 10 à 3 heures

chez MM BALSER & C^{ie}, banquiers, 7, rue d'Arenberg, Bruxelles

à 3,600 actions privilégiées de 500 francs et 3,600 actions ordinaires

PARTICIPANT AUX RÉSULTATS DE L'EXERCICE 1892.

Au prix de 600 francs pour une action privilégiée et une action ordinaire réunies

PAYABLES : 100 francs en souscrivant et 500 francs à la répartition

En vertu de l'article 6 des statuts, les porteurs actuels d'actions privilégiées ont un droit de préférence pour la souscription aux actions nouvelles, sur sur production de leurs actions privilégiées.



BATEKE

ALEXANDRE DELCOMMUNE

Né à Namur, le 6 octobre 1855.

S'embarque pour l'Afrique occidentale pour compte d'une maison portugaise (1873). — Passe dans le bas Congo au service de la maison française Daumas, Béraud et C^{ie}. — Dirige pour « l'Association internationale du Congo » la factorerie (1884), puis la station de Boma (1886). — Chef de la reconnaissance commerciale du haut Congo, pour la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie ». Explore le Kassaï, le Kwango, la Lukenye, le Sankuru, le Chouapa, la Lulonga, le Lomami, le Roubi, etc. (1887-1889). — Chef de l'expédition de la « Compagnie du Katanga », par le Lomami (1890-1892).

D'APRÈS des nouvelles parvenues hier à Bruxelles, Alexandre Delcommune, avec l'expédition sous ses ordres, est arrivé, au mois d'octobre dernier, à la résidence de Msiri, chef du Katanga. Après quelques jours de repos à Bunkeia, il a repris sa marche vers le sud pour aller visiter les fameuses mines de cuivre situées aux sources du Congo. Depuis dix-huit mois, on était sans renseignements sur son compte.

Il y a une vingtaine d'années que Delcommune affronte ce que les esprits pusillanimes appellent, en Belgique, le *minotaure congolais*. Bien que jeune encore, il est le vétéran des Belges au Congo. Il était déjà à Boma, il y a quatorze ans, lorsque Stanley, à la tête de l'expédition du *New-York Herald* et du *Daily News*, y arriva tout à coup, après avoir révélé le cours gigantesque du Congo moyen.

Depuis lors, il a participé à toutes les grandes entreprises qui se sont succédé là-bas. Tour à tour trafiquant, administrateur, agent politique, explorateur, il a, dans toutes les branches de l'activité africaine, porté ses investigations persévérantes et calmes.

A peine, en 1880, Stanley revint-il au Congo, comme chef de l'expédition de l'Association internationale, que Delcommune, déjà rompu aux affaires du pays noir par plusieurs années de séjour et de pratique dans les factoreries de la côte, s'enrôle sous son drapeau. La fondation de l'État, en 1885, le trouva chef de Boma. Tous les « nouveaux » qu'y amenaient les steamers venant de Belgique étaient alors certains de trouver sous son toit hospitalier, cordiale réception et précieux conseils.

Puis, deux ans plus tard, l'initiative privée entrant en ligne pour soutenir l'œuvre politique par l'action commerciale et industrielle, Delcommune sollicité quitta l'administration de l'État pour prendre la direction de la reconnaissance commerciale du haut fleuve, organisée par la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie ». A bord du *Roi des Belges*, il explora, dix-huit mois durant, le réseau fluvial du haut Congo, depuis le Stanley-Pool jusqu'aux points terminus de la navigation sur le fleuve et ses principaux tributaires.

Actuellement, il est au service de la Compagnie du Katanga. Il cherche à résoudre les derniers problèmes géographiques qui restent encore à démêler dans les régions lointaines et jamais vues où le Lualaba a ses sources.

Le *Congo illustré* commencera un jour prochain la publication de quelques pages inédites de ses journaux de voyages. Il le montrera pénétrant dans les districts du bassin central; abordant avec aisance et confiance les peuplades primitives qui recevaient la première visite de l'homme blanc; luttant contre les obstacles naturels qui s'opposaient, à travers les rivières, à la marche en avant des vapeurs; faisant reculer, à chaque exploration nouvelle, les limites de l'inconnu.

La géographie congolaise lui doit la reconnaissance première du Djuma et du Lukenye, la solution du problème des deux Lomami. Il vient de franchir et continue à explorer la région vierge qui sépare Bena-Kamba du Katanga; grâce à lui, d'ici peu nous saurons à quoi nous en tenir sur le cours du haut Lualaba et sur son chapelet de lacs mystérieux. Il complète une belle et féconde carrière d'aventurier pacifique, que rien ne trouble ni n'étonne et qui apporte, après chaque voyage, ample moisson de renseignements utiles sans jamais en tirer vanité, indifférent à toute réclame.

Et tandis qu'il promène ainsi aux frontières extrêmes de l'État sa caravane confiante, son frère Camille dirige au Stanley-Pool les affaires de la « Société du Haut-Congo » et son frère Émile inspecte dans le bas Congo les établissements de la « Compagnie des Magasins généraux ». Ce n'est pas un spectacle vulgaire que celui de la collaboration de ces trois hommes vaillants au service de l'œuvre du Congo.



E. Dupuy

LA TRIBU DES BATEKE

(Avec une gravure en supplément)



LE véritable pays d'origine des Bateke est situé sur la rive droite du Congo, du sud de Brazzaville à l'Alima, et, au nord, jusqu'aux sources de l'Oba et de la Lebaï-Guko. Un certain nombre d'entre eux cependant sont établis également sur la rive gauche, du confluent du Kassaï jusqu'au Stanley-Pool. Ceux qui sont groupés autour de Léopoldville sont des immigrants de la rive droite auxquels, il y a une vingtaine d'années, les Wabundu, race aborigène, ont donné l'autorisation d'établir quelques colonies qui ont rapidement grandi, au point de devenir assez puissantes pour tyranniser leurs hôtes devenus pour eux, au moment de l'arrivée des blancs, gent corvéable et taillable à merci.

La population, disséminée sur une vaste étendue de pays, ne présente pas une grande densité, surtout sur la rive droite, et en bien des endroits on peut marcher plus d'une journée sans rencontrer une seule plantation annonçant au voyageur la présence d'un village. Celui-ci est composé de cases rectangulaires, assez vastes et bien construites avec des feuilles de palmier et des lattes tirées de l'écorce du même arbre. Il n'y a dans ces cases d'autres meubles que le lit fait avec des stipes de palmier larges d'environ trois centimètres reliés par des lianes très fines et formant une sorte de natte semblable à certains de nos stores.

❦

Comme tous les peuples du Congo, les Bateke ont toujours, pendant la nuit, un feu allumé dans leurs cases. Ce feu, qui constitue pour eux l'éclairage en même temps que le chauffage, sert aussi à éloigner les moustiques, qui en ces régions constituent une véritable armée de bêtes féroces. Seulement, la case étant dépourvue de cheminée, la fumée est réduite à sortir par les fissures, et elle ne s'y décide qu'après avoir longtemps séjourné à l'intérieur, ce qui fait que les vieilles cases sont tapissées, en guise de tenture, d'un enduit fuligineux d'un noir brillant. Les Européens sont à peu près aveuglés par la fumée des cases, mais les gens du pays, par suite de l'habitude, n'en paraissent pas incommodés.

Robustes, bien taillés, les Bateke se défigurent par des plaques ou des lignes hideuses de couleur blanche, jaune, noire dont ils se griment le visage et se colorent le corps de telle façon « que ces placards, dit Stanley, ressemblent à

des éclaboussures d'ordure ». Ils se font limer en pointe les dents de devant. Leur physionomie rendue ainsi féroce à plaisir, indique, au reste, un caractère rusé et méchant. Leurs yeux sont vifs et mobiles, leur voix est aiguë et saccadée; ils parlent avec volubilité. La teinte de leur peau est extrêmement foncée.

Les Bateke, d'après le P. Kraft, sont particulièrement peu perfectibles. « Le seul progrès que je constate parmi eux, — disait ce missionnaire en 1889, — depuis un an et demi, est une augmentation de sécurité et de confiance pour le commerce et de besoins pour les populations. Leur imprévoyance est incroyable. Chaque année, à plusieurs reprises, ils n'ont plus pour nourriture que le manioc sur pied; le maïs, les patates douces, les arachides, les bananes leur manquent. Ils viennent alors à la mission offrir un mitako pour trois ou six bananes, suivant l'urgence. Leur boisson est la bière de cannes, qu'ils achètent dans l'intérieur; ils ne boivent guère du malafu, parce que le palmier Elais, son grand producteur, fait défaut dans la contrée. Ils souffrent fréquemment de maladies pulmonaires, surtout pendant la saison sèche. » Des commerçants européens qui ont eu affaire avec les Bateke jugent cependant que ces indigènes ne sont pas plus mauvais que les autres, et que, traités avec prudence et douceur, ils sont très « maniables ».

❦

Leur vêtement est, pour les deux sexes, un pagne en étoffe du pays, tissée avec du fil de palmier, long d'environ un mètre et demi et large de quatre-vingt centimètres, qu'ils portent en manière de jupon retenu par une ceinture de peau de bête et descendant jusqu'aux genoux. En voyage, ils simplifient souvent ce costume, par crainte d'usure ou de déchirure, et s'accoutrent avec un morceau d'étoffe passant entre les jambes, et qui leur permet, en outre, de marcher à grandes enjambées. Au Pool, autour des factoreries, les Bateke riches se drapent dans de grandes et amples étoffes, symboles de leur aisance.

Ils ont, en général, les cheveux courts et tressés en petites nattes qui forment divers dessins; quelques-uns portent cependant les cheveux assez longs, et, dans ce cas, les tresses retombent sur leur cou comme une sorte de queue; il y en a aussi qui se font quatre chignons, rassemblés au sommet de la tête. Il existe, au reste, la plus grande variété dans les modes qu'ils adoptent pour arranger leur coiffure naturelle. M. Guiral en a constaté une, fort curieuse, qui ornait la tête d'un chef; c'était une espèce de grand bonnet en fil de palmier, garni d'une multitude de tresses pendantes et noirci à la fumée des cases.

Les Bateke ne travaillent guère; ce sont les femmes qui font toute la besogne des champs. Mais elles cultivent surtout du

tabac pour leur seigneur et maître, et il s'ensuit que les produits de l'industrie agricole proprement dite ne sont pas suffisants pour l'entretien des ménages. D'où la nécessité d'acheter une partie des approvisionnements qu'ils consomment. Ils ont cependant une industrie, mais qui absorbe peu d'individus, celle du ciselage. Ils soumettent les barrettes de cuivre à l'action du feu, les fouillent ensuite avec des couteaux de fer et les transforment en colliers, en bracelets et en pipes.

✠

L'occupation essentielle du Bateke, celle qui assure son existence et qui lui donne, avec un bien-être relatif, un développement intellectuel et une influence qui frappent l'Européen, c'est le commerce. Maîtres des deux rives du Stanley-Pool, ils sont presque tous navigateurs et commerçants, et c'est dans leurs mains que se concentre le commerce indigène du haut fleuve; c'est la source de leur richesse.

Stanley, lorsqu'il vint fonder Léopoldville, eut des difficultés sans nombre à soutenir avec Ngalyema, chef des Bateke de Kintamo, qui est encore aujourd'hui un personnage ainsi que l'un des négociants les plus cossus et dont il retrace ainsi le portrait peu flatteur : « D'allure hautaine, il était cupide, rapace, et, comme tous les sauvages, disposé à se montrer cruel, sanguinaire même, chaque fois qu'il pouvait impunément satisfaire ses mauvais instincts. Enfin, la superstition avait trouvé en lui un docile esclave et le fétichisme un de ses plus serviles croyants. »

Ce Ngalyema, jadis nommé Ipsi, était d'abord venu, pauvre et suppliant, chez le chef de Kinshasa, lui demander une concession de terre. A peine l'autorisation accordée, il appela auprès de lui un certain nombre de compatriotes qui, au bout de quelques années, s'enrichirent par le négoce.

Devenu opulent et puissant, il opprima les Wabundu, ses bienfaiteurs, et l'arrivée de Stanley fut pour ceux-ci une véritable délivrance.

Malgré tout, cependant, les Wabundu, lorsque les exactions des Bateke sont trop exagérées, ont un moyen sûr de les amener à componction : ils les affament. Quand un conflit se produit, ils suspendent les marchés de provisions et comme les Bateke sont des paresseux et qu'en outre leurs champs ne sont pas assez étendus pour suffire à leur subsistance, la population finit toujours par exercer sur ses chefs une pression qui les oblige à écouter les réclamations des Wabundu.

✠

Principalement marchand d'ivoire, le Bateke de la rive gauche du Congo avait, avant l'installation des blancs, et possède encore, de fait, un véritable monopole commercial sur le moyen Congo. Il y achète aux indigènes leur ivoire et lui rend en échange les marchandises qu'il obtient lui-même par l'entremise des trafiquants de la côte ou de ses clients Bakongo. Il n'est, en somme, qu'un intermédiaire. Les véritables marchands d'ivoire du Congo sont les Bayanzi. Ceux-ci se rendent à de grandes distances dans les affluents du Congo, pour y échanger des produits de provenance européenne contre l'ivoire. Ils vendent celui-ci exclusivement aux Bateke qui, à leur tour, en recèdent une partie, aussi petite que possible, aux blancs, sur le Pool même, contre

des étoffes et des mitakos. Le reste est remis aux Bakongo qui viennent du bas Congo et de la côte et donnent en échange de la poudre et du sel.

Les Bateke, qui sont des négociants avisés, sont forcés d'agir ainsi, les Européens ne pouvant leur livrer certaines marchandises dont ils ont besoin, à un prix aussi peu élevé que le font les indigènes du bas Congo. Ceux-ci étant leurs propres transporteurs, n'ont pas autant de frais à supporter que les blancs, d'où la concurrence pour certains produits d'échange est rendue impossible pour ces derniers. Les Bateke, au reste, revendent ces produits jusque huit fois leur valeur aux indigènes qui forment en quelque sorte leur clientèle forcée. Ils exploitent littéralement, dit E. Dupont, les caravanes qui viennent faire au Pool leurs emplettes. Au reste, ils n'attendent pas qu'on leur apporte l'ivoire, ils vont le chercher. Ils se rendent chez les indigènes autres que les Bayanzi et cherchent à accaparer leurs pointes d'éléphants, afin de sauvegarder le monopole qu'ils continueront à exercer pratiquement jusqu'à ce que le chemin de fer des chutes amène la transformation de ces trafiquants en agriculteurs.

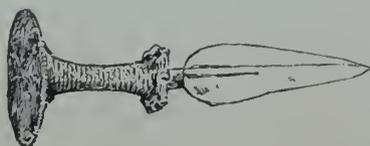
Les Bateke « placent » principalement leurs bénéfices en étoffes, et ils en possèdent des stocks souvent considérables. Certains chefs en ont souvent tout un chimbeke plein jusqu'au toit. Ces étoffes leur servent en partie à faire des achats d'aliments et à « étendre » leurs affaires. La grosse part en est, toutefois, mise de côté pour le jour du décès du propriétaire. Celui-ci est enroulé dans des pièces entières et superposées de telle façon que ce sarcophage original forme souvent un énorme ballot pour le transport et l'ensevelissement duquel il est souvent besoin de vingt et trente porteurs. C'est une coutume générale, du reste, au Congo, que d'enterrer les défunts avec toute leur fortune, et les sacrifices d'esclaves et des femmes sur les tombes des grands chefs n'ont souvent pas d'autre motif que celui-là.

✠

M. Guiral soutient que les Bateke de la rive française sont anthropophages. Sur la rive gauche, il paraît que des sacrifices humains se font, mais seulement dans les endroits éloignés des postes occupés par les blancs. Le même auteur raconte une scène de cannibalisme qui eut lieu, en 1882, chez les Bateke de la Lefini. Mais ces indigènes ne mangent d'ordinaire que la chair des ennemis tués dans un combat; ce n'est que bien rarement qu'ils immolent des prisonniers.

Ils proclament, dit le voyageur français, la chair humaine « extraordinairement savoureuse ». Ils déclarent la guerre pour des futilités; n'abandonnent jamais sur le champ de bataille le corps d'un ennemi, dont le nom est, dans leur langue, synonyme de « gibier ».

Ceux qui partent en guerre se peignent en rouge. Ils portent le plus souvent comme armes offensives une dizaine de zagaies, un petit arc et un carquois en peau de bête rempli de flèches empoisonnées. Leur arme défensive est un grand bouclier qui peut avoir un mètre trente de hauteur. Dans le combat, ils poussent de grands cris en brandissant leurs zagaies, agitent leur bouclier en tous sens pour parer les coups, et, de temps en temps, lui impriment une brusque secousse pour faire tomber les zagaies ennemies qui s'y sont implantées.





La paye des travailleurs noirs à Matadi. (D'après une photographie du capitaine A. Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES TRAVAILLEURS NOIRS

DANS un précédent numéro (p. 52), nous occupant du personnel ouvrier occupé à la construction de la voie, nous disions : « Lorsque la locomotive atteindra Palaballa (16 kilomètres), les difficultés du chemin de fer du Congo seront vaincues. »

Au moment du dernier rapport d'Afrique (3 mai), nous n'en étions pas encore complètement là, la machine n'était pas encore arrivée au Col de Palaballa; mais les terrassiers étaient campés au delà, au kilomètre 20, et la plate-forme de la voie était établie jusqu'au kilomètre 17. Les maçonneries des nombreux ponts de la section, entre les kilomètres 8 et 16, étaient terminées et l'on procédait au remontage des tabliers métalliques de plusieurs d'entre eux. La situation sanitaire s'améliorait et de nouveaux contingents de travailleurs noirs arrivaient.

Le grand obstacle reste toujours le recrutement du personnel noir : de continuel efforts sont faits pour en augmenter le chiffre. La difficulté de leur installation disparaît de jour en jour : au delà de Palaballa, le pays commence à

s'ouvrir et les baraquements peuvent être établis dans de meilleures conditions.

Pour ce qui est de l'alimentation également, il y a progrès dans la situation. Jusqu'ici, la nourriture des ouvriers noirs se bornait forcément à celle qu'on leur distribuait, c'est-à-dire à une ration hebdomadaire composée de : 3,500 grammes de riz, 750 grammes de poisson sec, 1,000 grammes de bœuf salé, 750 grammes de haricots et 1,000 grammes de biscuit. Maintenant que les travaux abordent un district moins désert que celui de Matadi, entrent dans la zone des plaines cultivées, les travailleurs trouvent plus facilement à échanger une partie de leurs conserves contre des vivres frais : poules, ignames, noix de palme, bananes, chikwangue, oranges, citrons, etc.

Notre gravure représente le personnel de la comptabilité à Matadi, procédant à la paye mensuelle d'un contingent. Chaque homme a son livret, sur lequel sont inscrites les avances qu'il a reçues pendant le mois; le solde de ce qui lui revient lui est compté en monnaie d'or, d'argent et de cuivre.



Dans la région des chutes. — Le village de Fumu Koko, sur la route des caravanes entre Luvituku et Léopoldville.
(D'après une photographie de M. Demeuse.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

VII. — DE VIVI A ISANGHILA

Sur la Lua. — Un chant de chasseur noir. — Chasse à l'antilope et au buffle. — La Bundi.

12 juillet.

LE camp a été levé à l'aurore et nous nous sommes mis en route, remontant le ruisseau. Nous avons dû revenir sur nos pas à cause des hautes herbes et des buissons impénétrables qui entourent l'ancien village de Benzane, brûlé et déplacé à la suite d'une épidémie de petite vérole. Cette maladie fait des ravages terribles chez les nègres, elle emporte des districts entiers. Les indigènes n'ont contre elle aucun remède et ils sont pris de panique quand elle éclate. Ce sont les caravanes de commerce qui la répandent.

13 juillet.

Nous avons levé le camp à sept heures et nous envoyons les tentes à la Lua. Nous nous rendons à la pointe de l'Eperon, qui se termine par un précipice rocheux, dans les eaux

rapides et bouillonnantes du Congo. Le terrain est couvert de hautes herbes, de buissons d'acacias et parsemé de gros blocs de quartz. Il est maillé de sentiers faits par les buffles et les antilopes, qui, le matin, vont boire aux sources. De grands vautours et des aigles noirs décrivent de larges cercles au-dessus de nous, la serre ouverte, les ailes déployées, le cou baissé et leur œil d'or suivant tous nos mouvements. Sur le versant est, il y a un pli large et profond au fond duquel coule un ravin boisé, ramifié comme une tige de roseau feuillie. La pente est douce et s'étage en prairies vertes. Un noir s'est établi là avec sa femme et ses enfants. Quelques arbres gisent, fraîchement décapités, montrant le cercle d'aubier jaune; à travers les branches effeuillées, on voit scintiller le ruisseau du ravin.

Il y a déjà des plantations et, entre deux jeunes bananiers,

deux huttes tressées avec soin. Une troisième maison est en construction; autour du parallélogramme nivelé d'argile bien battue, il y a des rigoles pour l'eau. La femme fend des stipes pour tresser les cloisons de la nouvelle demeure; le toit, en treillis de bois, n'attend plus que sa couverture de chaume dont les enfants coupent des bottes dans un champ de graminées. L'homme creuse un canot dans un tronc d'arbre, et j'entends les coups réguliers de l'herminette. Des poules picorent et grattent autour du feu de cendres de bois sur lequel cuit la moamba, bouillon de beurre de palme et de légumes, mélangé de farine de manioc. La femme a des anneaux de cuivre poli aux poignets et à la cheville des pieds, elle porte un pagne d'étoffe rouge; les enfants ont des colliers de perles, et, à la porte d'une des cabanes, je vois une dame-jeanne de verre et quelques assiettes de faïence. C'est donc un ménage riche. Pour quelle raison est-il venu s'établir dans ce vallon perdu?

On nous a aperçus; les yeux perçants des noirs n'ont pas besoin de jumelles pour découvrir l'homme blanc là-haut sur la roche. Je fais des signes avec mon chapeau et un de mes hommes se met à crier, mais on ne répond pas.

Nous allons à la Lua en passant par les villages de Nguvi-Mpanda et Mambouke.

Chez Mambouke, nous déjeunons avec des œufs, des arachides rôties et du vin de palme. Sakala arrive, à peine couvert d'un morceau de pagne, et deux petits morceaux de bois dans ses oreilles, au lieu de ses boucles d'argent. Sur sa tête, il porte des provisions nouées dans un paquet, et il traîne derrière lui un boue rétif, présent de sa mère au mundélé.

Son père lui fait quelques recommandations, lui donne un mince sac de médecines décoré de petites cornes d'antilopes, et après les *Mboté! Mboté!* d'usage nous partons. A 5 heures, nous arrivons au camp de la Lua. J'ai tiré deux grosses tourterelles.

Je demande à Sakala quel est l'homme qui s'est établi dans le vallon perdu. « C'est Ngo, me dit-il, le *nganga* (médecin) d'un chef du Mayombé ». Quand le vieux chef est mort Ngo, qui lui avait donné des médecines, a dû s'enfuir, car on l'aurait lapidé pour l'enterrer avec sa victime. Au Congo, le rôle du médecin ne présente pas autant de sécurité qu'en Europe, où les docteurs envoient impunément leurs malades *ad patres* et se font payer de gros honoraires par les héritiers. Ici, le féticheur est comblé de présents par la famille du malade, mais si celui-ci meurt, gare aux cailloux.

Les indigènes ne semblent pas croire à la mort naturelle, et je ne leur connais aucun culte, rite ou cérémonie religieuse. Ils ne font ni prières ni invocations. Ils croient à l'existence d'un être suprême qu'ils appellent le grand *Nzambi*. Ils n'ont ni idoles ni fétiches. On trouve chez eux beaucoup de statuettes ressemblant à des idoles et des objets qui semblent être des amulettes. Ils portent des sachets contenant des médecines, des cornes d'antilopes percées dont ils se servent comme ventouses, etc.

• †

Rencontré deux hommes de Gangila dont l'un, Tshamalanda, est mon ancien chasseur. Il me regarde d'abord avec attention et, tout à coup, éclate en cris de joie. Il saisit mon fusil, tape sur la crosse, souffle dans le canon et se met à crier des défis à tout le gibier de la contrée. Il est hors d'haleine;

cur me décrire tous les animaux dont il connaît les gîtes, il imite leurs cris et leurs attitudes, et fait des gestes comme un possédé. Il se met deux bâtons dans les gencives et renverse la tête en se mettant un des bâtons sur le nez, pour imiter l'éléphant; il bat des pieds et court tête baissée sur mon compagnon, en beuglant pour faire le buffle, et à la fin s'écrie trois fois, en faisant le tour de l'horizon le bras étendu :

— *Zinzau, zincoco, zimpacassa, ingui, ingui, ingui!* (des éléphants, des antilopes, des buffles, beaucoup, beaucoup, beaucoup).

Tshamalanda ne veut plus me quitter et, comme nous passerons par son village demain, il va nous attendre au camp. Quel bonheur! Que de gibier on va abattre! Voyez tous ces animaux qui courent là-bas, partout! Tant de viande à manger!

Je fais un croquis du terrain et, à 3 heures, nous sommes de retour au camp, où nous faisons un repas avec des biscuits trempés. La chasse m'a emporté bien loin de Gangila. En revenant, nous voyons des antilopes, mais je n'ai plus le courage de les tourner au vent et il faut trop de patience pour les approcher à portée, une fois que la sentinelle du troupeau vous a éventé.

En traversant les herbes, Kinkele épaula son fusil et tira à bout portant, et une antilope goulougou lui passe dans les jambes. Je n'ai jamais vu un homme plus ahuri. L'antilope bondit comme une balle de caoutchouc, fauchant la tête des herbes de la savane, que Kinkele, le nez baissé, cherche encore toujours le sang, mais en vain. Il secoue la tête, souffle dans son canon, puis il va se mettre à l'écart pour charger son arme. Il verse la poudre, bourre avec de la mousse sèche et sème une pincée de poudre fine dans le bassinet. Tout le temps il parle à son flingot et lui fait des reproches. J'observe et j'écoute.

Une par une, il glisse dans le canon ses pierrettes et ses morceaux de pot de fer après les avoir tapotés sur le canon, puis il les invoque. Sakala me traduit ainsi l'invocation :

« Poudre, éclair et tonnerre, caillou, cuivre, fer, vous êtes mes esclaves et vous devez me nourrir, moi et mon maître. Traversez l'air comme le vent et faites couler le sang; percez le cœur et les yeux de l'antilope et du buffle, frappez-les de stupeur, le couteau leur coupera les tendons! »

Il tire alors son couteau et le frappe sur la culasse. C'est une vraie prière de chasseur qui rappelle la balle enchantée de *Robin des bois*, ou l'entaille en eroix dont le carliste espagnol marque ses balles en disant un *Ave* et un *Pater*.

Le pays où nous nous trouvons est rempli de gibier. Au village de Kionga que nous traversons, de la viande de buffle boucane, enfilée sur des baguettes, à côté d'un feu de cendres chaudes. Le fils du chef Kitendi a été frappé d'un coup de corne et il me montre le bas des reins labourés affreusement. Sa femme lui a appliqué un emplâtre d'herbes au siège du mal, et ses amis lui ont donné le surnom de « *cornes au ... siège* ». Le remède paraît agir efficacement, mais, pour longtemps encore, il ne pourra s'asseoir.

Vers 4 heures, nous sommes de retour à Gangila; dans les arachides, j'ai tiré une perdrix rouge et une grasse pintade. Le camp est plié et, après avoir gobé deux œufs, nous mettons en route et allons camper à Sala-Kibanza. Après deux heures et demie de marche, je suis à moitié fourbu; je fais chauffer de l'eau et me fais masser au savon phéniqué et frotter avec de l'alcool camphré par le vieil Amici Mabrouki,

un Zanzibarite. J'avale un bouillon épicé et me mets au lit, où je m'endors comme un bienheureux.

14 juillet.

Je me suis éveillé à 4 heures, les reins brisés et du plomb dans les mollets, mais une douchée de bassins d'eau fraîche me remet. Je prends l'avance avec les chasseurs, j'ai ma carabine express, mon couteau et vingt cartouches à la ceinture. Derrière moi vient Sakala avec mon fusil double et une bonne charge de munitions.

Nous n'avons pas marché une heure, qu'au bas d'un coteau je vois, dans les hautes herbes, quatre grosses têtes de buffles.

Nous sommes tout à fait à découvert et ils nous ont dans le nez. Avant que je sois à portée, Kinkele les a approchés et j'entends le *boum* de son fusil. Les buffles détalent au galop tête baissée, la queue en l'air, et je les vois bondir et disparaître sur l'autre côté. Je fais rappeler Kinkele, qui revient tout penaud. Il ne tirera plus. Nous continuons la route, mais à peine avons-nous fait un kilomètre, qu'il m'arrête et, montrant du doigt :

« *Coco, kuma, kuma* » (une antilope là-bas).

J'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois rien, Sakala ni les autres non plus.

« *Coco, kuma, kuma* », répète Kinkele.

Tshamalanda regarde dans la direction indiquée et, d'un air de mépris :

« *Mti!* dit-il (un buisson).

— *Vé, mti, vé, coco, mbacala* », répond le chasseur.

Je prends mes jumelles, très puissantes, et je distingue sur le coteau, à 500 mètres de nous, quelque chose que je prends pour un arbre fourchu.

« *Mti!* » dis-je. Mais en ce moment, je vois le buisson bouger et se mouvoir lentement. C'est bien une grande antilope mâle, *Ellipsimus primus*, plus haute qu'un mulet. Nous avons le vent favorable et nous partons. Kinkele rit et porte son index sous l'œil en abaissant la paupière : un fameux œil que celui de Kinkele. En approchant, plus de trace d'antilope, et nous allions abandonner la partie, quand Tshamalanda, qui s'est écarté un peu, arrive sur moi en courant ; sa voix tremble :

« *Mpapaca, mpa, mpa, mpacassa*, me dit-il en me tirant la manche.

— Où ?

— Là, là », dit-il, en étendant le doigt.

Je m'avance, et derrière un petit monticule, j'aperçois à soixante pas, aux aguets, un magnifique buffle.

Il est placé de trois quarts ; à ma vue, il rassemble ses quatre pieds. Pan !... un saut de côté pour éviter la fumée, et je vois le buffle tourner sur lui-même et tomber sur les genoux, essayant de se relever. *Kufana!* (il est mort)... Ce cri arrête mes hommes, qui détalèrent dans les herbes. Le petit Sakala, me voyant

recharger, accourt avec le gros fusil et j'achève la bête avec une balle ronde dans la tête. « Arrivez ! » crie-t-il aux autres, et mon petit diable tire son petit couteau, saisi une patte et coupe le tendon du jarret, précaution très nécessaire, à laquelle je n'avais jamais songé. Je tire le couteau à mon tour pour égorger la bête, quand Kinkele arrive en gambadant et me le saisit hors de la main ; au lieu de couper le cou, il tranche la queue, la fait tourner au-dessus de sa tête et me l'apporte.

En arrivant au camp, au bord de la Bundi, je dépêche des hommes pour aller chercher la viande, mais les Zanzibarites, la figure contrite, ne bougent pas. Ils sont mahométans et ne mangent pas d'une bête qui n'a pas été tuée selon le rite.

Après un léger déjeuner, nous descendons dans le ravin, et les eaux étant basses, nous allons voir le point de passage. Nous sommes à deux kilomètres du confluent.

Les rives presque à pic sont couvertes d'une ceinture de grands arbres avec un sous-bois touffu. Nous sautons de roche en roche et les Zanzibarites nous prennent sur leur dos pour passer l'eau. Sakala nous précède. Dans un tournant, je vois le gamin se baisser, armer mon gros fusil et me faire signe de la main, sans tourner la tête. Il y a quelque chose, mais je ne puis rien voir à cause d'un gros bloc de roche, une vraie muraille, qui s'avance au milieu du courant. Amici me prend sur son dos et me conduit de l'autre côté, mais à peine hors de l'eau il me dépose sur le sable, et lesté comme un singe, il grimpe le long d'une liane ; je me retourne, et à dix pas devant moi, sur les roches, j'aperçois deux buffles qui me regardent, la tête basse, les cornes en avant, d'un air qui ne dit rien de bon. Lequel d'abord ? Le clic du chien, en armant, les étonne et en deux bonds ils ont fait volte-face, sont sur le talus opposé et dans le fourré. Je distingue un dos brunâtre dans les feuilles et le coup part.

J'entends des cris d'épouvante « Ne tirez pas ! ne tirez pas ! » un buffle dégringole comme une roche dans le ravin, à quinze pas. Je lui envoie une balle qui interrompt sa course et il culbute dans l'eau en se débattant. Je mets le genou à terre pour assurer mon coup, il se redresse sur ses pattes et se ramasse pour me charger ; mais cette fois-ci, ma balle l'arrête net et il tombe sur le flanc, immobile.

« Hij ligt er », dis-je tout haut avec un soupir de soulagement, ce qui me prouve que je pense en flamand et aussi que je viens de passer un moment critique. La bête a un spasme et pousse un long beuglement. Amici s'est laissé glisser de sa branche et je lui passe le couteau. Il s'élance, renverse la tête du buffle, donne trois coups avec le dos de la lame sur la corne et : *Allah! Allah! Bismilah la ilt!* il égorge la bête dans toutes les règles et suivant le Coran.

(A continuer.)

L. VAN DE VELDE.



Cornes de buffle.

LE TABAC ET LES PIPES

Le tabac est cultivé presque partout en Afrique. Dans maintes parties du bassin du Congo, il croît même sans culture, se propage de lui-même.

Les naturels en possèdent de petites plantations. Ils font sécher le précieux végétal en le suspendant aux portes, ou aux parois extérieures de leurs cases, puis forment avec les feuilles tordues en cordes ou en tresses des rouleaux ou des pyramides d'un transport facile. Ils conservent le tabac frais en le plaçant dans des feuilles de bananiers pliées et formant sachets.

✧

Il existe au Congo deux sortes de tabac : l'un de couleur claire, qui est, particularité curieuse, extrêmement fort; et l'autre, de couleur foncée, moins corsé, et que fument ordinairement les blancs. Les amateurs de tabac prétendent que ce dernier est fort bon, et les ouvriers blancs du chemin de fer n'en veulent pas d'autre; ils le préfèrent à celui d'Europe. Le meilleur tabac pour les blancs est celui appelé : tabac de Lukolela, qui provient des bords de l'Alima. Il est cultivé par les Bateke et les Bayanzi. Dans les stations de l'État, on élève avec succès cette plante originaire d'Amérique qui fut jadis importée en Afrique par les négriers.

A Luzambo, les récoltes du tabac, dans les plantations de la station, donnent d'excellents résultats et « la qualité, écrivait l'an dernier le commandant de ce poste important, en est assez supérieure pour que les agents blancs le fument ».

Cameron déclare que certaines espèces qui croissent dans ces régions ont des feuilles lisses et soyeuses comme celles des meilleurs plants de Cuba. Dans le bas Congo également, on la cultive partout, et à Kinshasa, sur le Pool, le major Parminter, directeur de la Société du Haut-Congo, avait planté dans son jardin des semences de Cuba qui prospéraient admirablement. La partie centrale de la feuille n'avait pas moins de 90 centimètres de largeur.

Les noirs se servent de pipes. Les femmes fument beaucoup plus que les hommes, et ces derniers, en général, bien qu'ils

soient tous fumeurs, ne le sont que modérément, un certain nombre préfèrent priser. Ils ne tiennent jamais leur pipe en bouche plus de cinq minutes au maximum. Généralement, après en avoir aspiré une dizaine de bouffées, ils la

passent à leur femme qui l'achève, ou à leurs petits enfants, car ceux-ci fument dès leur plus bas âge. Quand les noirs sont en caravane et qu'ils allument leur pipe, après en avoir tiré trois ou quatre bouffées, il la tendent au camarade qui les suit, et souvent celui-ci la repasse à un troisième. Cette singulière coutume est sans doute due à la fois à la force du tabac qu'ils emploient et à la forme de leurs pipes, qui rend laborieuse l'aspiration.

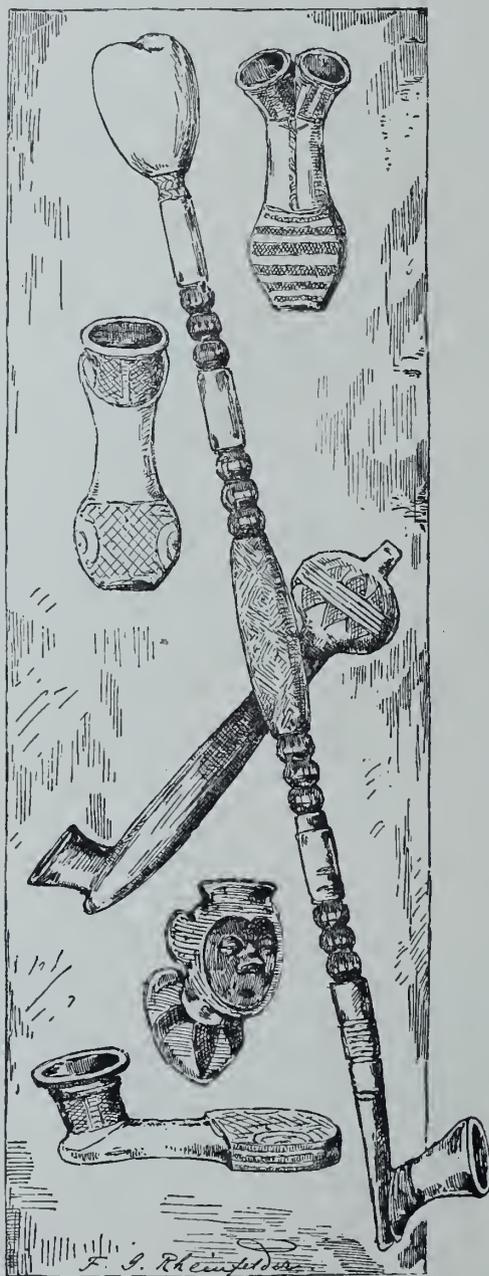
✧

La gravure qui accompagne ces notes représente diverses pipes du bassin de l'Uelle. Certaines d'entre elles ont des formes qui se ressentent des relations des A-Sande avec les Nubiens, mais plusieurs sont évidemment d'origine aborigène. Toutes les tribus de l'Afrique congolaise en fabriquent. Ce n'est pas un objet d'exportation, tout au plus est-ce un objet d'échange entre voisins immédiats. Un grand nombre de peuplades les font simplement d'une calebasse séchée. Ils forent une ouverture à la partie renflée et la remplissent de tabac. Un autre trou, percé à l'extrémité étroite, sert à aspirer la fumée, opération longue et ardue. D'autres font des têtes en terre à poterie et y adaptent un roseau fort court. D'autres encore, notamment les Bateke, cisèlent des pipes munies de longs tuyaux, entièrement en cuivre.

Elles atteignent des dimensions formidables : il y en a dont le tuyau ne dépasse pas quatre-vingts centimètres, mais il en est d'autres qui, d'après Guiral, ont deux et trois mètres de longueur. Celles-ci ne sont ni faciles ni agréables.

Pour en aspirer la fumée, ce n'est pas trop de toute la vigueur des poumons. Encore cet effort a-t-il pour effet d'amener dans la bouche une fumée si épaisse, que l'on en est asphyxié aux trois quarts.

Pour les nègres comme pour les blancs, ce n'en est pas moins là un « plaisir » auquel ils renonceraient difficilement.



ARTHUR HODISTER

Né à Bruxelles, le 14 août 1847.

Voyage aux Indes, aux îles Philippines, à la Nouvelle-Calédonie, en Australie, dans la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne (1878-1882).
S'engage au service du Comité d'étude du haut Congo (février 1883).
— Chef des stations de Massabe et de Rudolphstadt. — Entre au service de la Sanford exploring Expedition (1886), puis à celui de la Société du haut Congo (1889). — Fonde le poste commercial des Bangala.
— Explore la rivière Mongala et ses branches supérieures, le Lomami, et va jusque Kassongo sur le Lualaba (1891). — Directeur en Afrique du « Syndicat commercial du Katanga ».

Au moment du départ du dernier courrier du haut Congo, M. Hodister se trouvait à Bena-Kamba, extrémité navigable du Lomami. Une partie de son personnel européen l'accompagnait. Il avait laissé en route deux adjoints à la factorerie de Yanga; d'autres poussaient en amont pour aller s'établir à Faki; enfin, une expédition remontait parallèlement le Lualaba, pour occuper Riba-Riba, Nyangwe et Kassongo.

Ces vingt Européens constituent le personnel du *Syndicat commercial du Katanga*, une entreprise nouvelle qui a pour mission d'aller fonder des établissements de commerce dans la région du Lomami et du Lualaba, où sont établis les Arabes.

Nul mieux que le voyageur dont nous publions ci-contre la grave physionomie, n'était à même de prendre la direction d'une telle affaire, qui exige à la fois de l'expérience et du tact, du calme et des relations d'amitié.

Il y a deux ans, Hodister, préparant les voies à l'affaire intéressante, tant au point de vue du commerce qu'à celui de la civilisation, dont il a la direction en Afrique, fit une exploration qui, de Bena-Kamba, le conduisit jusque Nyangwe et Kassongo. Il y rencontra les principaux trafiquants arabes de la région, et se lia d'amitié avec eux. En même temps, aux Stanley-Falls, il traitait d'importantes affaires avec Tippu-Tip, pour le compte de la Société du Haut-Congo.

L'année dernière, quelques mois avant son départ d'Europe, il annonça aux Arabes du Lualaba sa prochaine arrivée, et M. Ectors, un agent de la Société antiesclavagiste, revenu hier de la province arabe, nous disait que partout Hodister était attendu, que des approvisionnements d'ivoire

avaient été préparés en vue d'affaires importantes à conclure avec lui, qu'en bien des endroits des maisons avaient été bâties à son intention, que partout la plus cordiale, la plus hospitalière des réceptions l'attendait.

On peut être certain que rien ne sera négligé par l'explorateur pour rendre son labeur également utile aux intérêts du commerce, à ceux de la civilisation et à ceux de l'État. Un séjour d'un tel homme, sérieux, habile, actif, compétent, et prudent, dans les centres arabes du haut Congo fera plus, nous en sommes certains, pour introduire l'influence bienfaisante de l'Europe dans ces milieux lointains, que toutes les expéditions militaires et que toutes les missions administratives que l'on pourra y envoyer.

Ceux qui redoutent pour la tranquillité publique les effets de l'arrivée d'un tel missionnaire chez les trafiquants arabes de Nyangwe, disent combien ils ont peu la saine notion des choses d'Afrique. C'est par les efforts du commerce que celle-ci sera surtout régénérée, par ceux du commerce privé, protégé, secondé, et aussi contrôlé par les représentants du pouvoir politique.

Les journaux belges et étrangers ont bien souvent, cette semaine, imprimé le nom de l'ami auquel nous consacrons cette page. Les dernières lettres reçues de lui sont datées du Lomami, au commencement du mois d'avril dernier. Le directeur du syndicat commercial du Katanga y exprimait sa foi en l'œuvre qu'il avait entreprise.

Il racontait l'accueil amical que lui avaient fait les Arabes et celui des indigènes, parfois hostiles, du Lomami. Il écrivait que lorsque ceux-ci lui tiraient des coups de flèches il se rendait à terre, seul, sans arme, agitant des brasses d'étoffes en signe de paix et d'amitié. Il réussissait par cet acte de confiance et de bravoure à se concilier la bienveillance de ces féroces enfants des forêts, subjugués par cette preuve de courage simple, calme et héroïque.

Cet acte seul prouve que l'homme auquel nous consacrons cette notice, toute d'actualité, n'est pas un voyageur ordinaire, et dans la galerie des portraits que nous publions ici à chacune de nos éditions, celui d'Hodister devra être placé parmi ceux qui seront à la cimaise.



LES ARABES DU HAUT CONGO



Tippo-Tip,
vali des Falls.

La question arabe étant à l'ordre du jour, il nous a semblé utile d'emprunter à quelqu'un qui la connaît bien, à M. Hodister, directeur du *Syndicat commercial du Katanga*, des renseignements qui exposent à un point de vue impartial les faits qui concernent ce monde de trafiquants, précurseurs en Afrique des commerçants européens. Toutes les idées que nous exprimons appartiennent à M. Hodister.

L'Arabe du Congo ne ressemble pas à celui de l'Yemen; il n'a rien de commun avec le mahométan fanatique de l'Algérie et du Soudan. Il ne se préoccupe pas de propagande religieuse. Il

et les blancs pendant la période de transaction actuelle. Est-ce à dire que le rôle des Arabes est toujours digne d'éloges? Qu'ils ne commettent pas des excès souvent atroces? Certes non, mais ce n'est pas le fait des chefs arabes. Ceux qui se conduisent en brigands ne sont que des subalternes, ce sont des « petits Arabes » et aussi ce qu'on a appelé des « Arabisés », c'est-à-dire des noirs enrôlés par des chefs arabes, envoyés par eux en expédition commerciale, et qui abusent de l'autorité qu'on leur confie en faisant pour leur propre compte le trafic des hommes. La cause de ces abus réside surtout dans la dispersion des petits groupes que commandent des sous-ordres, dans l'éloignement où se trouvent ceux-ci de l'autorité supérieure, qui manque ainsi de contrôle sur eux, dans le naturel féroce du noir qui reprend souvent le dessus et qui le pousse à abuser de la supériorité de ses armes.

L'Arabe est cependant esclavagiste. Mais l'esclavage est, chez lui, patriarcal. L'esclave d'intérieur est un membre de la famille. Celui de l'extérieur peut se marier, posséder en propre; il doit une certaine somme de travail au maître, une « corvée », mais à part cela, il travaille pour lui-même; il a un jardin à lui, une basse-cour; d'aucuns sont riches et possèdent eux-mêmes des serviteurs. En somme, l'Arabe traite d'ordinaire avec douceur son esclave. Il est, certes, de mauvais maîtres, injustes et cruels, mais c'est l'exception.

L'Arabe se sert aussi de travailleurs libres, rétribués en monnaie du pays suivant un tarif réglé par la loi de l'offre et de la demande et discuté en assemblée générale entre les chefs arabes et les chefs indigènes.



Le chef suprême des Arabes, c'est le sultan de Zanzibar; sous lui, il y a des chefs (sultans) de l'intérieur, tels que Tippo-Tip, de Kassongo, et Mohara, de Nyangwe, qui ont sous leurs ordres des gouverneurs de district, lesquels ont, à leur tour, des lieutenants dans les centres secondaires et qui sont représentés par quelques hommes dans chaque village indigène.

Le principal sultan arabe du haut Congo est le cheik Ahmed bin Ahmed bin Jouma le Maridjahi (vulgairement appelé *Tippo-Tip*, à cause d'un tic qu'il a à l'œil, ou *Tifoula*), vali du Manyema, de Kasongo, de l'Urua, âgé de 60 ans. Viennent ensuite : Muini Mtaganoyo bin sultani Wakasine (vulgairement nommé *Mohara*), chef de Nyangwe et de tout le pays situé à l'est du Lomami, au nord du lac Landji et au sud de Riba-Riba (70 ans); Buana Sefu; Mohamed bin Hamici bin Galaf (*Mzerera*, à Riba-Riba) (50 ans); Buana Kibonge; Muini Katembo; Muini Kanakandjuvu; Buana Selim Nawema; Buana Raehid bin Mohamed bin Saïd, etc. Leurs principaux centres sont : le district de Chari (Lomami); Stanley-Falls et

va au centre de l'Afrique pour y chercher de l'ivoire, et aussi des porteurs pour ses transports et des travailleurs pour ses plantations.

Les Arabes venus dans le Manyema il y a environ 25 ans, ont réussi à grouper autour d'eux les indigènes, à les protéger contre leurs ennemis et même à s'en faire aimer. Ils ont rapidement prospéré, et le bruit de leurs succès, arrivant à la côte en même temps que les produits de l'intérieur, engagea une quantité d'autres Arabes à se rendre dans ces régions.

Au commencement, ils furent mal reçus. Étendant sans cesse leur sphère d'action vers l'intérieur, ils rencontrèrent parfois de la résistance, et la conquête du pays s'acheva par les armes quand elle ne put s'établir par la douceur.

Ils établirent des lois, organisèrent le travail et réussirent à donner aux indigènes un bien-être matériel qui fit reconnaître par ceux-ci la supériorité des nouveaux venus. En échange de sa protection, l'Arabe réclama le monopole du commerce, et partout où celui-ci n'était pas reconnu par l'indigène, ce fut la guerre. Celle-ci fut toujours suivie d'une paix définitive, en compensation de laquelle l'Arabe réclamait de l'indigène des prestations diverses. Il y eut des excès, du sang versé. Des bandes de pillards commirent des abus déplorables, mais la masse des vrais Arabes ne s'y associa pas. Ces excès sont inévitables : on n'arrive pas à établir dans un pays un nouvel ordre de choses sans qu'ils se produisent.

L'Arabe est donc un intermédiaire naturel entre l'indigène

Kibonge (Congo); Riba-Riba, Nyangwe, Kassongo (Lualaba).

Actuellement, Tippto-Tip — dont nous reproduisons le portrait en tenue de cérémonie, d'après une photographie faite à Zanzibar par M. Becker — est à Zanzibar, d'où il compte se rendre en pèlerinage à la Mecque. Ses fonctions officielles comme vali des Falls pour l'État du Congo sont remplies par *intérim* par son neveu Buana Rachid, dont on peut voir le portrait au centre du groupe que nous reproduisons ci-dessous.

✠

Les Arabes sont très hospitaliers et pleins de prévenances pour les blancs qui viennent pacifiquement chez eux, les voyageurs sont tous, sans exception, unanimes à ce sujet.

Quant aux excès incontestables et horribles de certains sous-ordres, ils demandent la répression. Celle-ci doit être prompte et énergique, mais pour l'infliger il faut être le plus fort. Un échec, quelque minime qu'il soit, serait désastreux pour les blancs. C'est ce qu'a compris l'État du Congo, qui a établi sur l'Aruwimi, l'Uelle et le Rubi, et à Luzambo, des camps fortement armés et dont la garnison est en état de réprimer immédiatement tout abus.

Les indigènes n'ont pas tardé, du reste, à ressentir les bons effets du régime introduit par les Arabes. Né avec toutes les qualités du trafiquant, qu'il possède à un degré extrême, le noir a promptement compris combien l'arrivée des Arabes pouvait servir à développer ses instincts commerciaux. Rien dans les coutumes polygames des nouveaux venus ne froissait brusquement les idées des nègres. Aussi ces derniers se sont ils facilement assimilés les coutumes des Arabes. Ils ont imité ces derniers dans leur tenue, leurs manières, ont appris leur

langue. Ils ont augmenté leurs plantations, fait du commerce et cherché à s'enrichir eux aussi.

Ce phénomène frappe les voyageurs les plus prévenus contre l'Arabe. Quand celui-ci s'établit à demeure dans un pays, on voit peu à peu une véritable transformation s'opérer dans la façon de vivre des indigènes. Ceux-ci, au lieu de se borner à se nourrir de manioc, de bananes, de chenilles, de sauterelles, apprennent à semer les semences de riz, de haricots, de sorgho, de café que leur a sacrifiées l'envahisseur. Des bœufs, les belles chèvres géantes manyema, les grands moutons d'Ujji prennent la place de quelques chiens galeux et des poules étiques dont se servait auparavant le noir. Les affreux chimbecks enfumés, bas, sans air ni lumière, réceptacles de vermine, font place à des maisons en pierre avec portes et fenêtres; le nègre féroce et paresseux devient un travailleur soumis.

Le pays est assaini et pacifié. Le contraste est frappant, lorsque le voyageur venant des districts non régis par des Arabes pénètre dans une région qui suit leurs lois.

Le système arabe présente néanmoins des abus qui disparaîtront par une politique sage et prudente. Il faut s'efforcer d'engager les Arabes et par suite les noirs, qui les imiteront, à porter toute leur activité vers la culture. Il est nécessaire aussi de créer un courant commercial des productions agricoles vers le bas Congo, conséquence certaine d'ailleurs de l'occupation graduelle du pays par les commerçants blancs et les agents de l'État. Tout naturellement, l'Arabe marchand d'ivoire deviendra, lorsque ce produit sera devenu plus rare, agriculteur et marchand de grains, de riz, de café, de bétail, d'épices, etc. Ce sera la solution pratique et pacifique de la question arabe.



Rachid.

Groupe d'Arabes des Stanley-Falls. (D'après une photographie de M. Demeuse.)



Implantation de l'axe au kil. 2.700. (D'après une photographie de M. Demeuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

UN POINT DE LA RIVE DU FLEUVE AVANT LES TRAVAUX AU K. 2.700

AFIN de mettre nos lecteurs en mesure de se rendre compte des conditions dans lesquelles se présentait la construction du chemin de fer du Congo sur les huit premiers kilomètres de son parcours, nous allons reproduire une série de vues prises antérieurement aux travaux. Celle reproduite ci-dessus montre un endroit situé à 3 kilomètres environ de Matadi.

La rive du fleuve, suivie sans interruption par la voie ferrée jusqu'à son entrée dans la vallée de la M'poso, de même que le versant de cette dernière sur lequel elle continue à serpenter avant de traverser la rivière, offrent d'une façon générale un aspect sauvage et bouleversé et une constitution du sol dont la gravure donne une idée.

Ce sont des masses rocheuses enchevêtrées, émergeant des rives qui descendent presque à pic dans les eaux du fleuve et de son tributaire. En certains endroits, des roches saillantes, en surplomb sur la masse, forment au-dessus du chemin du railway de véritables encochelements.

De distance en distance, de grandes failles coupent normalement la rive dénudée, ne présentant qu'en quelques rares places une végétation maigre et rabougrie qui complète l'aspect sauvage de cette région.

C'est au travers de ces blocs de rochers et de ces crevasses que le chemin de fer a dû être tracé et construit.

En beaucoup d'endroits, le passage devenait impossible aux agents chargés des études préliminaires. Il fallait les descendre de la crête au moyen de cordes et d'échelles pour leur permettre d'installer les instruments topographiques. De la même façon fut exécuté un étroit sentier pour les ingénieurs chargés du tracé définitif et par la suite pour les services d'exécution.

Il paraît inutile d'insister sur la somme de travail, d'énergie, de patience qu'il a fallu dépenser pour parvenir à établir dans ces conditions, sur huit kilomètres d'étendue, la voie sur laquelle les trains roulent actuellement en toute sécurité.



Dans la région des chutes. (D'après une photographie de M. Meulemans.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

VII. — DE VIVI A ISANGHILA (Suite).

Les éléphants. — Un festin nocturne. — Dans les hautes herbes. — La route de Stanley.

17 juillet 1885.

Nous repartons, et en approchant du Congo, nous entendons un craquement de branches et un lourd piétinement. Je charge rapidement la carabine et le fusil double que Sakala me présente. Eh! eh! des éléphants!... Les voilà, il va faire chaud! L'ingénieur reste en arrière, non loin d'un gros tronc aux fortes branches basses.

— *Ouisa, Sakala, anapi, Zingan.* (Venez, Sakala, pas de bruit, les éléphants.) Et baissés, nous avançons sous les buissons. Splash, platche, splash! ils traversent l'eau. Nous arrivons trop tard; plus rien que des craquements lointains, dans la forêt par delà la rivière! C'eût été trop de chance dans une journée! Oui, voilà leurs énormes pieds imprimés dans l'argile boueuse: de grands trous ronds où l'eau s'infiltré

avec de petites bulles d'air à la surface, et là, de l'autre côté, sur la berge, l'un d'eux a glissé en grimpant. Quel poids ils doivent avoir pour défoncer ainsi la rive et quelles dents! ils promènent au moins pour 3,000 francs d'ivoire!

Nous aurons un bon diner, le garde-manger est bien fourni. Tous nos hommes sont en train de dépecer le buffle tué dans le torrent, les couteaux travaillent ferme et ce sont des cris de joie quand j'arrive.

— *Niama, Niama mzuri buana, Chaculia, mingui, mingi!* (de la viande, de la belle viande, maître, nous mangerons beaucoup, beaucoup) et ils s'en vont, pliés sous le poids de la chair fraîche.

Le camp n'est pas moins animé; il y a des monceaux de bois empilés autour de grands feux où brûlent des trocs

d'arbres. Une grande potence est construite, où pendent douze énormes quartiers et les deux têtes attachées par les oreilles.

Je fais couper pour nous les langues, la cervelle, le foie et les filets, plus les plates côtes pour le bouillon, et je procède à une ample distribution parmi les hommes.

Toutes les marmites, tous les pots sont mis en réquisition, même les boîtes en fer-blanc ayant contenu des conserves sont employées à la cuisson. A peine le soleil couché, grande boustifaille.

Pour notre part, nous avons un consommé corsé, du bœuf avec des pommes de terre et des choux de Bruxelles de conserve, des chateaubriands véritables, juteux et fondant dans la bouche, un vol-au-vent de cervelle et œufs brouillés pimenté, des brochettes de foie (alternativement un morceau de foie, un morceau de lard et un morceau de pain enfilés sur un bâtonnet), et une langue étuvée avec des pruneaux, puis une boîte de fruits conservés d'Amérique. Nous avons un appétit de kermesse et nous nous arrosons avec un petit bourgogne dont nous avons reçu à Vivi six bouteilles du Dr Leslie pour « *medical comforts* ». Nous buvons le café à la turque, n'ayant pas de cafetière et nous prenons une bonne lampée de cognac, également « *medical comforts* ». Cette fois, mon compagnon me déclare qu'il est dans la béatitude et que chaque station devrait avoir à son service un chasseur pour pourvoir la table de bonne viande. Il trouve la Bundi un endroit charmant et parle d'y camper quelques jours.

Après le dîner, nous allons voir les hommes; ils sont tous en train de manger comme des loups. Ce qu'ils engloutissent est inouï! Sur le feu, les marmites sont remplies jusqu'au bord et tout autour du foyer il y a, plantées en terre, de grandes broches où la viande se rôtit. C'est une fête de mangeailles pantagruélique qui aurait charmé le joyeux Rabelais.

18 juillet.

A mon réveil, les hommes mangent toujours; ils ont le ventre distendu et luisant de plénitude. Cette goinfreterie ne peut avoir d'autre raison que le manque d'azote dans leur nourriture habituelle: ils ne mangent en général que du riz et des légumes. Quoi qu'il en soit, cela ne m'explique pas comment il leur est possible de se gaver comme ils le font. Leur estomac doit être bien élastique pour ne pas crever!

Nous décidons que nous resterons. J'envoie une demi-bête à Vivi, et des hommes aux villages voisins pour troquer de la viande contre des légumes, des œufs, des fruits et du vin de palme. Aussi longtemps que la viande durera, je supprime les rations de riz.

Mes suivants se taillent tous des courroies et des sandales dans la peau épaisse du buffle.

Au moment où je prépare le déjeuner, on annonce l'arrivée d'un blanc, et vers midi arrive M. H... avec dix porteurs et un âne que j'ai demandé à Vivi. H... est un officier suédois, un brave camarade que nous aimons tous beaucoup, mais mélancolique et sérieux. Tous nos efforts « *To cheer him up* » n'ont aucun succès; il a des chagrins d'amour et ne possède assez de force de caractère pour vaincre sa passion par un « *dead run* » pour lequel la vie au Congo a de belles occasions: on en revient transformé, le cœur bronzé, ou l'on y laisse sa misérable peau. Le *desperado*, le *frontier man* du Far West ne vient pas au Congo; ici, on meurt pour une idée généreuse, un but glo-

rieux. On se découvre devant la tombe des camarades avec respect, ils sont tombés avec honneur.

H... est ici depuis deux ans, toujours malade, se soignant comme s'il avait peur de la mort. Jusqu'ici, avec toutes ses qualités, car c'est un homme de capacités réelles, il n'a occupé que des emplois secondaires. Il est le bienvenu, et nous lui offrons un déjeuner comme on en mange rarement.

L'après-midi, les hommes reviennent du village chargés de légumes et de fruits, des patates douces, des arachides, du manioc, des noix de palme, des bananes et des papayes. Ils ont surtout songé à eux-mêmes. Je fais cuire une grande marmite de consommé que je ferai mettre en bouteilles pour la route.



Nous avons une soirée magnifique et nous causons longtemps en admirant le spectacle qu'offre notre camp.

Au nord et à l'ouest, les montagnes se profilent très haut, sur un ciel d'un bleu intense piqué de nombreuses étoiles. Les Pléiades sont plus nombreuses et la Voie lactée paraît plus claire que dans l'hémisphère nord; Orion et Sirius scintillent comme de gros brillants. Nos tentes sont établies au sommet d'une colline herbue; à son pied la masse sombre du ravin est plaquée du reflet rouge des feux ardents autour desquels nos noirs, pareils à des démons, chantent des airs sauvages, entremêlés de rires sonores. Les uns sont couchés le ventre en l'air, d'autres, debout, gesticulent et se dessinent en de grandes ombres diaboliques sur le ciel. L'un rongéant un os, assis devant le feu, se profile sur le rideau de fumée bleuâtre, avec des proportions colossales; on peut suivre tous ses mouvements, et quand il fait effort de ses deux mains pour tenir l'os dont il arrache la viande avec ses canines, on dirait un géant affamé; c'est un nocturne digne de Salvator Rosa.

Au delà du ravin se trouve la masse sombre de la montagne chauve qui se termine à l'est par un précipice où gronde le Congo, lequel bondit en cataractes dans une gorge rocheuse. Ce n'est pas un bruit monotone, c'est un chant de basse vibrante, on dirait un large archet faisant chanter la montagne sonore; par moments, c'est le bruissement de la brise passant dans les arbres, puis c'est un crescendo furieux, où tonnent des coups sourds qui semblent sortir des entrailles de la terre: c'est une grosse roche qui se déplace et roule dans l'onde rageuse, où elle plonge de chute en chute avec un bruit de tonnerre. On écouterait toute la nuit en soufflant des bouffées de tabac aux étoiles.

P. B... fait chercher la bouteille de cognac et nous verse un bonnet de nuit. C'est samedi aujourd'hui, buvons aux « *Sweet-hearts and wives* ». Si nous n'en avons pas, à celles des autres, dis-je à H..., qui sourit tristement.

Bonsoir, messieurs! et nous rentrons dans nos tentes. Oh! le bon sommeil de brute d'un corps fatigué!



19 juillet.

Le camp est levé à six heures. Au-dessus de sa charge, chaque homme porte un quartier de viande ficelé dans des feuilles. Sakala est tout fier de promener les lourdes cornes et les queues des buffles.

Nous traversons le torrent de la Bundi. Une marche fati-

gante nous attend; pendant cinq heures, on arpente un étroit sentier de boue noirâtre, à travers un tunnel de hautes herbes drues et serrées. On en sort idiot, la figure grimaçante, couvert de sueur chaude. C'est une mer de roseaux durs, garnis de longues feuilles piquantes comme des pointes de lance, tranchantes comme des lames de rasoirs flexibles, et rebondissant comme des tiges d'acier. On a beau marcher les deux mains étendues en avant pour les écarter, elles ne vous en fouettent pas moins sans trêve ni repos le cou et la figure; les roseaux des plus secs vous entrent dans les yeux, le nez et les oreilles. On marche tête baissée, le dos voûté, les yeux mi-clos. On n'entend rien, on ne voit rien, on respire à peine, on se prend le pied dans une touffe, on manque de tomber, c'est un supplice à vous rendre fou. On s'arrête de temps en temps pour respirer et s'éponger, mais il faut se dépêcher pour ne pas avaler les miasmes du sol, formés de détritux végétaux en putréfaction. Et puis les serpents, les horribles serpents fourmillent; à chaque instant on croit en avoir un enroulé autour du mollet. L'incendie n'est qu'un remède temporaire; pendant trois, quatre jours, il y a deux pieds de haut de cendres noires, quelques squelettes de buissons blanchâtres qui fument en répandant une odeur de suie, par-ci par-là quelques pierres enduites d'un vernis brun. A peine les cendres sont-elles refroidies, du tapis de crêpe s'élancent les herbes nouvelles, plus vertes, plus serrées et plus vigoureuses. Au bout d'une semaine, le sentier a disparu, les herbes ont deux mètres de haut et malheur à vous, si vous vous engagez sans guide dans cet océan de verdure. J'ai fait cela dans la saison des pluies, ayant la boue jusqu'aux genoux et de l'eau noire comme de l'encre, jusque la ceinture. Les fontainiers sont plus propres en sortant des égouts. L'horrible Bundi! Neuf fois sur dix, on en sort avec la fièvre sur le dos. Il faudrait y faire une route de fascines comme en Russie.

Vers deux heures, nous arrivons au camp de Pama-Ngulan. C'est une prairie sablonneuse, avec de l'herbe courte et des arbres rabougris. Nous n'en pouvons plus. Je connais une petite baie exempte de crocodiles, entre les roches; j'y cours prendre un bain, mais je ne parviens pas à secouer mon *Kiekevleesch*. J'ai beau frotter, la réaction ne vient pas, et je me sens pris de torpeur. J'avale du thé brûlant en quantité, et me couche pour me faire transpirer. Mes tempes battent le pas de charge..., mais j'ai déjà vu le feu. Sacrée Bundi!

Pendant que mes idées galopent dans les régions fantastiques de la fièvre, mes compagnons ne parviennent pas à se faire servir le dîner; ils mangent comme des misérables au

sein de l'abondance et jettent le consommé en bouteilles qu'ils prennent pour de la bière gâtée.

20 juillet.

Je me suis assoupi, mais en voulant me lever, mes genoux tremblent et j'ai la bouche pâteuse. J'ai heureusement un excellent rafraîchissant : de l'apéritif saline. On me propose l'âne, mais je refuse, au grand étonnement de mes compagnons; je lace mes guêtres et en route. La marche est le meilleur remède; la première heure, on vacille comme un ivrogne, mais, peu à peu, les jambes prennent une allure inconsciente et on va un train de diable. Celui qui ne sait pas surmonter la faiblesse et l'abattement et qui se livre au repos, est vaincu dans sa paresse par la maladie. Un peu d'énergie vous sauve.

Nous suivons la route des wagons le long du fleuve, mais il y a un an que Valeke a passé là avec le *Stanley*; l'herbe et des arbres ont poussé, la pluie a raviné les remblais et je ne retrouve la route que grâce à mes souvenirs toujours exacts. Les noirs ont été mes maîtres. Tout ce qui est immuable leur sert de point de repère, les montagnes, les roches, l'espèce et la couleur du terrain, et ils tracent la direction en se retournant souvent et en tenant compte des montées et des descentes.

Je suis bien loin en avant avec Sakala et je le renvoie à la recherche de mes compagnons. A cinquante pas plus loin, je tombe sur une grande antilope; elle n'est pas à 100 mètres de moi, et en épaulant je vendrais bien sa belle peau gris de fer. Pan! Je tire mon *bowie knife*....., quand je remarque la bête debout qui me regarde comme pour dire : En voilà un qui fait du bruit!

Je recharge et retire... Elle fait quelques pas et fait mine de vouloir continuer son repas de fines herbes. Ai-je la berlue? La troisième fois, j'épaulé et je m'aperçois alors que mon guidon décrit des virgules et des points d'interrogation entre ses pieds et ses cornes, son museau et sa queue et même en dehors. Plus je fais des efforts pour immobiliser le guidon dans le cran de mire, plus il danse. C'est fini! je ne tire plus. Salut! bel Ellipsimus, va te promener!

On dirait qu'il me comprend, et c'est d'un air moqueur qu'il remue sa queue et s'éloigne au petit trot. Sakala arrive hors d'haleine.

« Où est-il, maître? »

Il croit que je ne manque jamais. Il a dans ses mains une grosse papaye mûre qu'il a été cueillir pour moi. Oh! le bon, le délicieux fruit! et le brave petit homme!

(A continuer.)

Cap^{ne} L. VAN DE VELDE.



Chasse à l'antilope.



MM. A. Delcommune et P. Le Marinel à la chasse à l'hippopotame sur le Sankuru.
(D'après une photographie de M. Demeuse.)

L'HIPPOPOTAME

L'HIPPOPOTAME (*Hippopotamus amphibius*) est, peut-on dire, l'animal le plus hideux de la classe des mammifères. Son corps est lourd et massif, porté par des jambes très courtes, et le ventre touche presque le sol quand l'animal marche; la tête est énorme, quadrangulaire, avec un museau d'une largeur considérable. Le système dentaire est caractéristique, surtout au point de vue des canines inférieures; celles-ci sont recourbées en demi-cercle et peuvent, chez le mâle, atteindre 80 centimètres de long; les canines supérieures sont toujours moins longues, elles sont également recourbées, mais ni les unes, ni les autres ne font saillie hors du museau. Chaque pied est formé de quatre sabots; le corps est à peu près nu, ce qui augmente la répulsion qu'il inspire.

Cet animal, que les Niam-Niam regardent comme un envoyé de l'enfer,

habite les fleuves, les rivières, les lacs et les étangs de toute l'Afrique centrale. L'eau est son élément et il ne saurait s'en passer, aussi ne vient-il que peu sur la terre ferme. On le voit rarement seul; il aime la société de ses semblables et se montre le plus souvent par petites troupes de 3 à 10 individus.

Dans certaines rivières de l'État du Congo, par exemple dans le bas Kassai, il se rencontre par troupes énormes. Wissmann dit en avoir vu plusieurs centaines réunis en un même point.

Chaque troupe se cantonne près de grands pâturages, et quand les vivres viennent à manquer elle s'en va ailleurs. Les hippopotames s'étendent parfois en plein jour sur la rive pour se livrer au sommeil; de temps en temps, l'un d'eux lève la tête, pousse un grognement, regarde autour de lui ou observe les oiseaux qui font la chasse aux sangsues qui adhèrent à sa peau. Vers le soir, ils s'animent davantage, nagent, plongent et s'agitent dans l'eau avec une facilité remarquable, et leurs grognements deviennent alors de vrais hurlements. Leur épaisse couche de graisse allège tellement leur poids qu'il devient à peu près égal à celui de l'eau déplacée, ce qui permet à ces pachydermes de nager à n'importe quelle profondeur; leur masse énorme déplace un poids d'eau de 1,200 à 1,500 kilogrammes.

Les hippopotames sortent rarement des eaux riches en plantes aquatiques, même la nuit; ils y trouvent à toute heure une nourriture abondante composée de lotus, de papyrus, de nénuphars et de cent autres plantes, plus succulentes les unes que les autres. Si l'eau est dégarnie de végétaux, ils se rendent le soir à terre; malheur alors aux champs qu'ils rencontrent, car ils détruisent sous leurs pieds plus qu'ils ne dévorent. Quand ils sont rassasiés, ils se roulent dans le champ à la manière des porcs, et le peu qui a échappé à la destruction est alors écrasé sous leur lourde masse.

L'hippopotame n'est pas seulement dangereux pour les cultures, mais encore pour l'homme et pour le bétail. Dans ses excursions, il se précipite aveuglément sur tous les êtres qui se trouvent sur son passage, et ses dents sont des armes terribles qui lui permettent de broyer un bœuf. Rüppell rapporte qu'un hippopotame tua, sous ses yeux, quatre bœufs de trait tranquillement arrêtés près d'une roue d'irrigation.

La femelle n'a qu'un petit; elle lui témoigne la plus grande tendresse, ne le quitte pas des yeux et veille à tous ses mouvements; quand il court un danger, la femelle attaque les hommes et fait chavirer les barques, qu'elle met en pièces.

Pour chasser ce terrible animal, il faut un bon fusil chargé à balle; les indigènes l'attaquent souvent à l'aide du harpon ou de la lance, non sans courir de sérieux dangers. La chair et le lard de l'hippopotame sont très estimés, les jeunes notamment sont un mets délicieux, même pour les Européens. La langue fumée est excellente et le lard est meilleur, dit-on, que celui du porc.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, à Libéria, existe un petit hippopotame (*Hippopotamus liberiensis*) dont la taille, à l'âge adulte, ne dépasse pas celle du sanglier. Cet animal est fort rare et peu de musées en possèdent un spécimen; le Musée royal de Bruxelles en a acquis un récemment.

A. D.



HECTOR CHARMANNE

Né à Yves Gomezée (province de Namur, le 4 janvier 1855. — Ingénieur sorti des écoles spéciales de l'université de Louvain.

Engagé au service de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie en qualité de chef de brigade pour les études du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool. — S'embarque pour le Congo le 8 juin 1887. — Dirige le service des études pendant la seconde campagne (1888). — Deuxième départ pour le Congo en qualité de directeur de la construction (janvier 1890).



Lorsque Stanley, après son magnifique voyage à travers l'Afrique, apprit au monde civilisé qu'une zone montagneuse de 300 kilomètres seulement sépare les vastes plateaux du haut Congo de l'Océan, la question du chemin de fer du Congo fut posée du coup. Depuis lors, elle n'a cessé d'être tellement liée à la question du Congo elle-même, que l'idée de la construction de ce railway se retrouve dans tout ce qui a été tenté au Congo depuis douze ans.

C'est elle notamment qui, en 1886, a provoqué à Bruxelles la formation d'un groupe considérable composé de personnalités connues, qui, ayant reconnu l'absolue vérité du mot de Stanley : « Sans chemin de fer, le Congo ne vaut pas un fiferlin », n'hésitèrent pas à s'organiser en vue de sa construction et à l'effet de faire soutenir en Belgique, par l'initiative privée, l'œuvre du Roi.

C'est alors que fut fondée par MM. Jules Urban, Adolphe De Roubaix et le capitaine Thys, la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie ». Elle eut pour premier président M. Gustave Sabatier, député. Son but principal et immédiat était l'étude du chemin de fer qui devait faciliter l'accès du haut bassin du fleuve et son exploitation commerciale et industrielle.

Ce sont ces mêmes hommes, aux idées si larges, si généreuses et si hardies, qu'un haut fonctionnaire du gouvernement congolais n'hésitait pas, l'autre jour, à dépeindre comme des accapareurs n'ayant qu'un but :

celui de monopoliser à leur profit exclusif les richesses du Congo. L'accusation est sans portée, car on n'imagine pas des spéculateurs cherchant à se créer un monopole et construisant en même temps un chemin de fer qui doit provoquer et activer la libre concurrence.

La construction du chemin de fer a été étudiée entre Matadi et le Stanley-Pool durant deux campagnes (1887-88) : la première fut dirigée par le major Cambier, la deuxième par l'ingénieur Charmanne.

C'est M. Charmanne encore qui, depuis 1890, se trouve à la tête de l'entreprise de construction. C'est à lui qu'est échue la tâche difficile d'aller installer les premiers campements à Matadi, sous les latitudes équatoriales, dans un endroit aride, désert, difficile; d'édifier les premiers bâtiments, d'organiser les services, de créer de toutes pièces une gare de formation et un port, de former les équipes de travailleurs, d'attaquer les premiers kilomètres, de les accrocher le long des flancs à pic au-dessus du Congo, de franchir la Mpozo au kilomètre 8, et d'atteindre le col de Palaballa au kilomètre 16.

Toutes les difficultés techniques de l'entreprise étaient contenues dans cette première section de la voie. Elles sont aujourd'hui surmontées, mais au prix de quel labeur et de quel dévouement ! Le pont de la Mpozo a été inauguré le 8 juillet dernier; les déblais et les remblais sont complètement achevés et la plate-forme de la voie préparée jusqu'au delà du kilomètre 17; les brigades d'attaque travaillent au kilomètre 22; à la fin de l'année courante, la locomotive atteindra le kilomètre 30. Au delà s'ouvre la région des plaines. L'achèvement de la ligne n'est plus qu'une affaire de temps. Pourra-t-on atteindre le Stanley-Pool en trois ans?... En faudra-t-il quatre?... Peu importe, la réussite de l'œuvre ne saurait plus être mise en doute. La question est définitivement résolue.

Ce ne sera pas un mince honneur que celui d'attacher son nom à ce grand travail de science et de civilisation. Depuis plusieurs années, M. Hector Charmanne s'y dévoue corps et âme. Ceux qui reviennent de là-bas après avoir visité les travaux proclament bien haut ce qu'il lui a fallu de talent, de tact, de travail et de peines pour réaliser ce qui a déjà été accompli.



Vue de Lado sur le Nil.

AU NORD DE L'UELLE

EMIN-PACHA vient de rentrer d'un voyage d'exploration dans la partie nord-est de l'Etat du Congo. Il a poussé jusqu'aux sources de l'Aruwimi et de l'Uellé, presque jusqu'aux confins de l'ancienne province égyptienne du Bahr-el-Ghazâl. Wadelai et Lado, ses anciens postes sur le Nil, étaient son objectif. Il n'a pu les atteindre et a pris la route du retour vers Bukoba, sur le lac Victoria.

Les peuplades de cette région actuellement au pouvoir des mahdistes présentent des traits intéressants sur lesquels Schweinfurth et Junker principalement ont fait la lumière.

✠

Comme son nom l'indique, la province du Bahr-el-Ghazâl comprend la plus grande partie du bassin hydrographique de cet important tributaire du Nil. C'est avec raison qu'Élisée Reclus l'appelle le « pays des Rivières »; avec ses grands affluents : le Rohl, le Roua, le Diour, le Bahr-el-Arab et sous-affluents innombrables, la rivière des Gazelles forme un vaste labyrinthe triangulaire extraordinairement riche en eaux. Le sol y est d'une rare fécondité; la flore riche en

Au moment de paraître, et lorsque la couverture du journal était déjà tirée, un accident étant survenu à l'un des clichés qui accompagnait notre article « *Chutes et Rapides* », nous avons dû remplacer ce dernier par un aperçu de la région située au nord de l'Uellé. L'article sur les *Chutes et Rapides* paraîtra dans un prochain numéro et sera illustré de deux gravures.

essences précieuses; les récoltes y sont abondantes; dans les forêts vierges vivent des troupes d'éléphants et dans les districts habités, de nombreux troupeaux de bétail. Il est peu de contrées de l'Afrique qui promettent de devenir plus riches quand la civilisation aura remplacé le trafic de l'homme par la culture du sol et l'exploitation de ses produits, et qu'une voie régulière et sûre aura rattaché à l'activité du monde civilisé les trois ou quatre millions d'indigènes qui y vivent.

Les différentes tribus qui habitent cette région sont les Nouërs, les Agar, les Denka, les Diours, les Bongos, les Morou, les Galo et les Chir. Les deux plus importantes d'entre elles sont celles des Bongos et des Denka.

✠

Les Bongos manquent complètement de gros bétail; ils ne possèdent, en fait d'animaux domestiques, que des chèvres, des chiens et des poules. Essentiellement agriculteurs, ils dépendent entièrement des produits du sol pour leur subsistance.

Ils travaillent avec une grande habileté le fer et le bois et, bien que leur outillage soit des plus simples, ils confectionnent divers articles qui soutiendraient la comparaison avec les ouvrages des ouvriers européens.

Au point de vue physique, les Bongos sont de taille moyenne. Hommes et femmes vont nus, ou peu s'en faut. Les hommes n'ont en général qu'un petit tablier de cuir

ou d'étoffe passée dans la ceinture; les femmes se bornent à employer une branche souple et garnie de feuilles; chez quelques-unes mêmes, un bouquet d'herbes constitue toute leur garde-robe. Les élégantes se chargent la poitrine de colliers. Dans les grandes circonstances — bal ou festin — la tête se décore de plumes; à part cela, toute la personne est découverte.



Au nord du territoire des Bongos, s'étend celui des Diours et plus au nord encore le pays des Denka.

Les Denka sont fort nombreux et leur territoire est si étendu que, selon toute probabilité, ils se perpétueront longtemps au milieu des groupes confus qui peuplent cette région. Sous le rapport physique, ils peuvent être classés parmi les nègres les plus forts et les plus grands. Le tatouage n'est usité chez eux que pour les hommes. Ceux-ci ne portent aucun vêtement, un appareil quelconque, si restreint qu'il soit, étant jugé indigne du sexe fort. Par contre, les femmes sont scrupuleusement vêtues d'une couple de tabliers en peau, tombant jusqu'à la cheville.

Les habitations des Denka ne forment pas de villages, dans le véritable sens du mot; ce sont des fermes composées d'un certain nombre de huttes, situées au milieu des cultures. En général, ces huttes sont grandes et solides et il n'est pas rare qu'elles aient de 10 à 12 mètres de diamètre. Partout le bétail est élevé avec des soins particuliers.

En résumé, les Denka ont dans leur race, dans leur manière de vivre et dans leurs usages, tous les éléments d'unité nationale; malheureusement, ils se font la guerre de tribu à tribu, servent parfois l'étranger et le secondent dans ses rapines.



L'ancienne province de l'Équateur s'étendait sur les deux rives du Nil, depuis sa sortie du lac Albert jusqu'au delà de Lado, et comprenait la partie septentrionale de l'Ounyoro, les territoires des Choûli, des Madi, des Bâri, des Latouka, des Makraka et des Morou.

Les voyageurs paraissent d'accord pour dépeindre cette région comme un pays pittoresque, fertile, peuplé, relativement salubre et de grand avenir. Elle produit du caoutchouc, des gommes diverses, de la cire, du beurre végétal, du coton, des peaux, des fruits, des grains et des légumes, sans parler de l'ivoire, qui s'y trouve toujours en abondance. Le Nil la traverse du sud au nord, recevant à droite l'Assoua et, à gauche, le Yeï. Depuis la sortie du lac Albert jusqu'à Doufilé, le fleuve présente un large chenal de cinq à douze mètres de profondeur, dans lequel les plus gros bâtiments pourraient naviguer en toute saison. Mais, à partir de Doufilé, commence, jusqu'à Lado, une suite de rapides qui entravent la navigation. Aux eaux basses, ces rapides sont infranchis-

sables; mais, pendant les crues, les embarcations parviennent souvent à y passer.



A l'ouest du Nil, la chaîne des montagnes Bleues se prolonge vers le nord à une certaine distance des rives limitant le bassin du Congo. Sur son versant occidental sont les sources de l'Uellé et du Bomu. Les tribus indigènes les plus importantes sont celles des Makraka et des Madi, à l'ouest du Nil; des Bâri et des Latouka, à l'est.

Les Makraka appartiennent à la puissante nation des Niam-Niam, dont les vastes territoires s'étendent au sud-ouest jusque dans le bassin du Congo. Ils entivent admirablement la terre, et leur prospérité matérielle leur a donné le premier rang parmi les tribus de la contrée. Ils sont courageux, et par leur réputation d'anthropophagie, inspirent la terreur aux peuplades voisines.

De même que les Makraka, les Madi, qui sont leurs voisins sur les bords mêmes du Nil, s'occupent surtout des soins de la culture. Ils ont d'excellents tabacs, des légumes et des fruits de différentes espèces, introduits par les Arabes et les Européens, et, autour de leurs nombreux villages, leurs champs de sorgho et de sésame s'étendent à perte de vue. Ils sont hospitaliers: les voyageurs y ont presque toujours été bien accueillis.

Les Latouka sont, d'après Samuel Baker, les plus beaux sauvages qu'il ait jamais vus. Ils ont tous une physionomie agréable; ont un caractère franc, gai et se montrent toujours disposés à rire.

Samuel Baker a visité Tarrangolli, qui est la capitale du pays. C'est une véritable ville qui, à cette époque, comptait environ 3,000 maisons. Non seulement des palissades en bois de fer entouraient la ville, mais chaque maison était défendue par un petit enclos fortifié. C'est le bétail qui forme la richesse du pays.

Les Bâri sont plus belliqueux. Leurs guerriers ont la réputation d'être les plus braves et même les plus féroces des riverains du Nil.

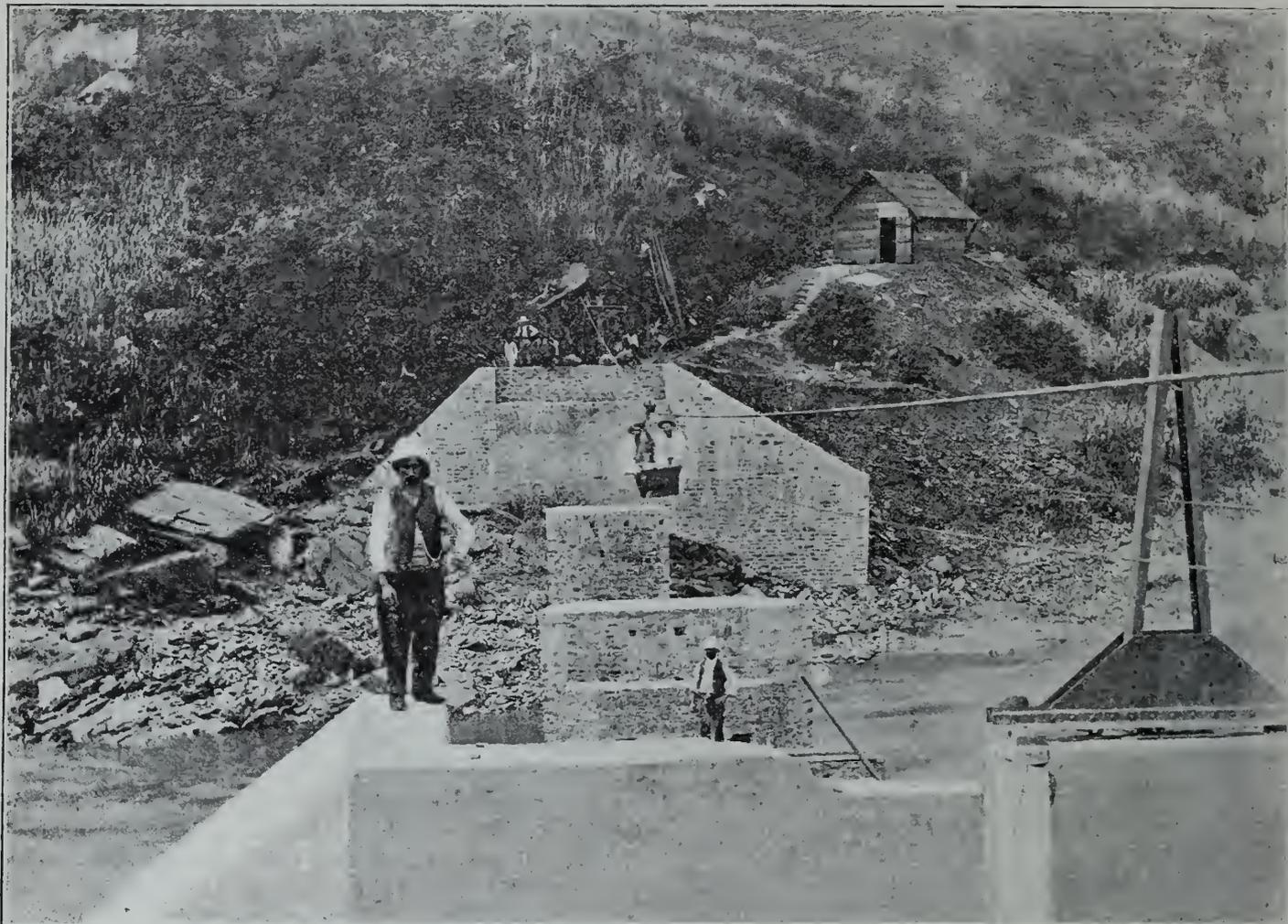
Comme les Denka du Bahr-el-Ghazâl, les Bâri sont un peuple pasteur. Comme eux aussi, ils vont nus, pensant que la dignité masculine ne permet pas de se couvrir. Leurs villages et l'intérieur de leurs cabanes sont des modèles de propreté.

Gondokoro, qui fut la première résidence des gouverneurs de l'ancienne province égyptienne sous Baker-Pacha, et Lado, qu'a bâti Gordon-Pacha, sont situés sur leur territoire.

Lado, avec ses édifices en briques et ses toitures de fer battu, avec ses quais et ses promenades, présentait, avant les derniers événements du Soudan, l'aspect d'une station de premier ordre. La gravure qui accompagne cet article représente la ville à l'époque où elle fut visitée par Junker, c'est-à-dire au commencement de l'année 1885.



Escabeau de Nduruma (sources du Bomu).



Construction du pont de fer de la Mpozo. (D'après une photographie de M. le capitaine A. Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE LA MPOZO

La Compagnie du chemin de fer vient de recevoir du capitaine Thys, directeur général, actuellement au Congo, un câbogramme lui annonçant l'achèvement du pont sur la Mpozo, situé à 8 kilomètres de Matadi. L'inauguration en a eu lieu le 9 juillet dernier. Nous nous empressons de faire part de cette bonne nouvelle à nos lecteurs.

Le pont en question — dont la gravure que nous publions reproduit la vue après l'achèvement des maçonneries — est situé à l'extrémité d'une section dont Matadi est l'origine et sur tout le parcours de laquelle le chemin de fer épouse la rive gauche du Congo, puis celle de la Mpozo, le premier affluent important de la région des chutes. Au delà de ce pont, le tracé s'engage en pléines terres, vers le massif de Palaballa.

La partie métallique du pont est formée d'une travée unique de 60 mètres d'ouverture. La poutre de droite supporte, au moyen de consoles, une passerelle de 1^m50 de largeur destinée au passage des caravanes.

Notre gravure montre, outre les deux culées d'extrémité devant servir d'appui à la superstructure métallique, trois piles maçonnes intermédiaires.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ces trois dernières constructions sont provisoires et n'ont été exécutées qu'en vue de l'établissement d'un pont de service devant assurer la continuité des communications entre les deux rives et permettre le montage du tablier dont les circonstances locales empêchaient le lançage.

Ces piles intermédiaires, battues au moment des crues par un courant d'une violence inouïe, devaient présenter une résistance considérable. C'est pour cette raison qu'elles ont dû être construites en maçonnerie jusqu'au-dessus du niveau des plus hautes eaux et surélevées par des charpentes en bois.

Nous devons ajouter que, soumises chaque saison à l'action destructive des eaux, leur existence ne peut être que limitée, ce qui n'a pas permis d'en faire usage pour l'établissement d'un pont définitif à plusieurs travées.

Notre gravure montre également un chemin de fer aérien dont les véhicules roulent suspendus à un câble d'acier. Il a été établi dès le commencement des travaux pour permettre les transports sur la rive droite.

MANYANGA



(D'après une photographie prise par M. Demeuse.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

VII. — DE VIVI A ISANGHILA (Suite).

Boula-Matari. — Fièvre d'Afrique. — Isanghila. — Palabres. — La race noire. — L'avenir.

Nous repartons; à cause des eaux basses, nous pouvons maintenant suivre la rive même du Congo. Frouit! un francolin; plus loin, deux magnifiques oies sauvages et des ibis dorés criards.... Je n'y fais même pas attention.

Nous arrivons au camp de Ngoma à 3 heures et, après m'être fait masser à l'eau chaude, je prends de la quinine et je me couche. Je donne les instructions au cuisinier et je m'endors profondément.

Je me réveille seulement au milieu de la nuit et je me lève pour boire. Plus de lumières dans les tentes. P. B... s'est couché tout habillé. H... dort sans couverture, celle-ci a roulé par terre; je le recouvre après avoir mis hors de portée son revolver: un homme impressionnable brusquement réveillé est dangereux. Je ne trouve pas une goutte d'eau et tous les

feux sont éteints. Les hommes dorment à côté de leurs ballots, roulés et emmaillotés dans leur pagne comme des cadavres. Ne les réveillons pas, attisons les cendres chaudes et rapprochons les bûches. Là, la flamme brille. Je prends un pot et, un brandon à la main pour effrayer les crocos, je descends chercher de l'eau au fleuve. Je reviens souffler le feu pour la chauffer, je m'époumonne jusqu'à en transpirer et me donner une courbature. Il faut du temps pour avoir du thé, mais quelle boisson quand on l'avale parfumée et qu'elle arrive toute chaude à l'estomac!

Il n'est pas une heure, la nuit est noire! Comme tout est tranquille! Où est perché ce hibou qui clappe du bec et lance son cri monotone et continu? Je suis sûr qu'il est tout près et me regarde de ses grands yeux jaunes... Une heure

et demie!... Le hibou s'est éloigné, ses pian-pian-pian ont des interruptions. Je le vois d'ici jeter la terreur dans l'âme des lézards et des écureuils endormis quand le vent de ses ailes muettes fait tressaillir les feuilles!... Comme le temps paraît long! Il n'est pas deux heures et mon feu n'a plus qu'une petite flamme dans les cendres grises bordées de rouge. Je vais me recoucher; ce thé m'a fait du bien...

21 juillet.

Le soleil est à 45° quand je m'éveille. Nous sommes à quatre lieues d'Isanghila, nous n'arriverons pas pour déjeuner. Je fricotte une énorme omelette au lard; avec du biscuit et du café sucré au lait condensé, cela constitue un repas appétissant. Hélas! mon estomac se refuse à tout, sauf à digérer soixante centigrammes de quinine.

La marche sera rude, et je me rappelle une montagne à grimper où un Suisse manquerait de souffle. Essayons toujours et, si cela ne va pas d'un coup, avec quelques repos et des reprises nous arriverons. La montagne de Matchino est devant nous. Elle est couverte de forêts et son flanc rapide tombe brusquement dans le Congo, dont les eaux furieuses roulent et se précipitent en écumant par-dessus des blocs de roche. Devant cet obstacle, Stanley ne s'est pas laissé décourager pour le transport de ses vapeurs. Dans le flanc de la montagne, il a creusé des trous de mine et la poudre lui a ouvert un chemin. Quand il a entendu les détonations, Dambi-Bongo, le vieux chef du village voisin, est venu l'interpeller :

« Pourquoi l'homme blanc fait-il tant de bruit avec la poudre, veut-il tuer la montagne? »

« Cette montagne me gêne, dit Stanley; je ne veux pas grimper par-dessus comme une fourmi, je veux la percer. »

Et poum! poum! les pétards éclatent et la roche part en mitraille devant un jet de feu. Dambi-Bongo détale comme un cerf, mais on le rattrape et Stanley, pour le rassurer, le conduit à la mine. Avec la mobilité de sensations des noirs, il regarde dédaigneusement la petite excavation produite au flanc du rocher.

« Ce n'est que cela? dit-il à Stanley ahuri, peuh! vous n'êtes qu'un casseur de pierres (*Boula-Matari*) ».

Stanley était baptisé et Boula-Matari est le titre auquel il tient le plus.

C'est une route large de douze mètres que ce chemin taillé à flanc de coteau. Valcke l'a beaucoup amélioré et c'est un vrai macadam dans la forêt, où l'on pourrait conduire et tourner en calèche.



Au pied de la route, près du fleuve, nous voyons beaucoup d'oiseaux aquatiques, des chevaliers (ainsi nommés parce qu'ils ont un éperon à l'aile), des ibis dorés, des oies, des martins-pêcheurs et des vautours au vol pesant. Dans les arbres de la forêt qui surplombent la route, de nombreux singes jouent à l'escarpolette sur les branches, qui, par leurs sauts d'acrobates, plient et rebondissent avec un grand bruit de feuilles froissées. Coquins de singes qui croquent des fruits que je voudrais bien atteindre; de vrais gamins qui se moquent de nous, tirent la grimace et nous tournent le dos en se grattant quelque part avec un air de mépris des plus comiques.

Voilà le ravin profond et, au delà, le grand mont chauve où le sentier grimpe en zigzags comme s'il voulait escalader le ciel. Ouf! préparons-nous. Mes compagnons blancs ne m'attendent pas, et les voilà à quatre pattes sur l'échelle

rocailleuse; ils montent, montent, montent! *Chi va piano va sano e lontano*. Il y a des proverbes qui consolent. Bien abattu, le ventre creux, je monte lestement, m'aidant du bâton ferré, le tenant à deux mains comme une faux. Les pierres roulent derrière moi, et je fais, comme à la procession d'Echternach, trois pas en avant, deux en arrière, suant et soufflant, l'eau ruisselant sur la poitrine, quoique j'aie la chemise ouverte, sans cravate.

J'arrive à la fin au sommet, exténué, rendu, mais pas abattu. Ah! le bon air de montagne, le petit vent frais! Je voudrais avoir la bouche fendue jusqu'aux oreilles pour pouvoir en avaler davantage. Mes compagnons sont déjà dans la vallée herbue; ces deux points blancs qui brillent là-bas dans le vert, ce sont leurs casques. Je m'assieds un instant pour ôter un caillou qui, Dieu sait comment, s'est logé dans mon soulier, sous la plante du pied. Mes hommes se rangent autour de moi :

« Si le maître est malade, nous le porterons », dit le vieil Amici. Brave cœur!

« Et mes charges, mes enfants, qu'en ferez-vous? »

— Nous vous porterons, et nous viendrons prendre les colis plus tard.

— Tiens, tiens, voilà le sang qui m'arrive chaud au cœur par ces bonnes paroles. En avant, mes amis, je suis gnéri, en avant! » *Allah! kwenda Sangalla* (les noirs ne disent pas Is-san-ghila), et ce cri, répété par tous, se répercute dans la montagne. Je dégringole la montagne, et dans le sentier de la plaine, j'ai un pas élastique et un creux qui me fait passer dans le nez une odeur de bonne soupe.

La Fontaine, je vous salue, et je relirai la fable du lièvre et de la tortue. Mes deux lièvres sont gités là, les reins cassés par leur galop... « Eh bien! vous m'attendiez? — Nous nous reposons... — Rien ne sert de courir... — Quel fiélu pays! dit l'un de mes compagnons; sommes-nous loin de la station? — Il est midi; encore une heure et nous serons à Isanghila. »

Un coup de sac, comme on dit au conserit, et en route. Cette fois-ci, je prends la tête de la caravane, et je suis obligé de m'arrêter de temps en temps pour attendre mes compagnons, dont le repos trop prolongé a ankylosé les mollets. Une dernière colline avec un cratère rocheux, voilà la cataracte, une barre écumeuse au bas de laquelle l'eau jaillit en fureur, grondant de rage et emportée en vagues furieuses.

Sangalla! San... ga... â... la... â... â... et de la station là-bas, sur la jolie colline qui domine les chutes, on nous a vus et entendus. Un morceau d'étoffe grimpe le long du mât de pavillon et le drapeau se déploie au vent.

Une large et belle avenue de bananiers nous conduit au petit plateau, défendu par un fossé sec et une enceinte revêtue de pierres blanches. Il y a de belles plantations de chaque côté de l'avenue, dont le sol ferrugineux rouge contraste gaiement avec la verdure. « My name is James Montgomery and this gentleman is Mister Clarkson », me dit le chef de station en présentant son second. — M. P. B..., M. H... et mon nom est Van de Velde. — Soyez les bienvenus; avez-vous déjeuné? Voilà vos chambres; dans une demi-heure vous serez servis. Regrets, mais rien à vous offrir que de l'eau pour vous rafraîchir. »



En un rien de temps, je suis installé, lavé des pieds à la tête, dans des habillements frais. Ça va bien, j'ai de l'appétit. Quel nez! sentir la bonne soupe de si loin! J'y fais

honneur et je prends un verre de vin, dont j'ai déballé une bouteille. Nous mangeons gros et nous buvons comme des trous. Je vais vous présenter de suite nos hôtes. Le chef James est Américain, *exploring railway surveyor*, c'est-à-dire un homme qui, en Amérique, va *westward ho!* pour chercher où faire passer une ligne reliant l'Atlantique au Pacifique. Il fait son métier à cheval, le revolver à la ceinture, se servant le moins possible d'un instrument quelconque. Son œil photographie le terrain, et quand il a fini la reconnaissance, il reprend le chemin parcouru, accompagné d'une armée de pionniers qui posent directement les rails où la locomotive roule dès le premier kilomètre. *Quick, quick*, il s'agit d'aller vite et de ne pas perdre son temps à discuter des plans, un concurrent en profiterait pour couper l'herbe sous le pied.

M. James, qui est parent du général Sanford, ancien ministre des U. S. A. à Bruxelles, a été envoyé spécialement ici pour étudier le chemin de fer. On en a fait un chef de station. On a immobilisé le mobile!

Pour la description d'Isanghila, il faut lire celle qu'en a faite Stanley : *A travers le continent mystérieux*. Rien ne peut mieux peindre l'admirable paysage dont on jouit de la plate-forme où est bâtie la station. Les bâtiments se composent de deux grandes maisons d'habitation faites en matériaux du pays : bois, tiges de papyrus et feuilles de palmier tressées pour le toit et les cloisons. Il y a de plus une cuisine et deux magasins en briques séchées au soleil.



Une palabre heureuse avait procuré à la station une grande extension de territoire et de nouveaux clients.

La palabre se tient à propos de tout et pour toute cause d'intérêt public. Elle se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit, un crime; bref, c'est une cour de justice, un parlement au petit pied. Cette assemblée prononce un jugement, et si elle se sépare sans se mettre d'accord, l'état de guerre est déclaré et on a recours à la force. Cela est cependant rare; les nègres ne sont pas encore assez civilisés, même à la côte, pour mettre au frontispice de leur code de coutumes la devise européenne : « *La force prime le droit.* » Les nègres font des palabres à chaque instant et d'autant plus volontiers que c'est un moyen pour eux de satisfaire une de leurs passions dominantes, le bavardage, la verbosité, et que cela leur procure toujours le *matabisco* (littéralement : tue-ver), rasade de tafia ou d'eau-de-vie, distribuée par le blanc après toute conclusion d'une affaire.

Le noir du bas Congo est pacifique de sa nature, gai, ricur et bon enfant, mais il est rusé, chicaneur et beau parleur. Il dépasse de beaucoup la réputation qu'on a faite au Normand en France. En Europe, à coup sûr, le nègre du Congo se ferait avocat, et, sous le rapport de l'éloquence, de la facilité d'élocution, de la logique et surtout de la force des poumons, il damerait le pion à la plupart de nos disciples de Cujas.

La palabre se tient toujours avec solennité et beaucoup de cérémonies; on s'y astreint à des règles qui varient selon les endroits, mais qui sont toujours scrupuleusement observées.

La règle fondamentale est de venir sans armes à la réunion. « On est tenté de frapper quand on discute un bâton à la main », disent les noirs. Une autre règle est de laisser la plus entière liberté de langage aux orateurs. « On ne tue pas avec

la bouche, on ne doit pas se fâcher pour une parole » est encore une de leurs expressions.

A la côte d'Afrique et sur les rivières où le blanc s'isole dans une petite factorerie pour faire la troque, le commerce d'échange avec les noirs, la première condition est de vivre en paix. N'étant pas toujours soutenu par des canonnières et des soldats bientôt suivis par les donaniers, ses pires ennemis, le négociant se soumet assez volontiers aux lois et coutumes des nègres, plus équitables qu'on ne le pense généralement. Pour s'établir, il a recours aux palabres et il en tire bientôt parti pour agrandir ses propriétés et étendre son commerce. Surgit-il un conflit, c'est par une palabre qu'il réussit à l'apaiser. C'est un procès qu'il entame, et comme la justice n'est pas aussi savamment organisée qu'en Europe, il sait d'avance qu'il ne perdra pas de temps et ne se ruinera pas en frais de procédure.

La palabre se fait toujours le matin et, pour être correct, tout le monde doit être à jeun. « On discute avec plus de sang-froid et les idées sont plus claires quand on n'a rien bu », disent les noirs. La réunion se tient ordinairement en plein air, sous l'ombre d'un baobab ou d'un groupe de palmiers. Un grand cercle est tracé sur le sol et divisé en autant de secteurs qu'il y a de chefs présents. Leur place est indiquée, hiérarchiquement, par une canne plantée dans le sol, sur la circonférence. Derrière chaque chef, assis sur sa peau de léopard, attribut de la souveraineté, s'accroupissent les hommes libres et les esclaves. Les deux partis se font face, laissant libre le cercle intérieur, réservé aux orateurs, qui y parlent debout.

Après qu'on s'est salué de part et d'autre et que les présentations ont été faites en déclinant les noms et les titres de chacun, un grand silence s'établit. On expose les faits et on entame les plaidoiries.

Il y a pour chaque parti un porte-paroles, de vrais avocats, choisis parmi les plus éloquents et les plus retors, et mis au préalable au courant de tous les détails de l'affaire. La « bouche du blanc » ou son interprète est ordinairement un indigène bien au fait de toutes les coutumes du pays.

Dans les factoreries, le linguïste est une espèce de factotum qui a l'oreille du maître; du bon choix de ce personnage dépend souvent la fortune de l'établissement commercial.

Les deux avocats plaident *Pro deo*; ils ne sont pas assez civilisés pour connaître les honoraires. Ils n'en plaident ni moins bien, ni moins longuement pour cela, et je n'en ai jamais rencontré de bègues. Ils sont insinuants, adroits, convaincus et ont, en parlant, des intonations et une mimique qui sont des chefs-d'œuvre d'expression. Chacun de ces orateurs tient dans sa main gauche une série de bâtonnets qui représentent tous les points du discours. A mesure qu'il produit un argument, il jette un bâtonnet devant les pieds de son adversaire. Il a plusieurs de ces marques pour les répliques.

Celui qui parle n'achève jamais la fin de sa phrase; le dernier mot doit en être deviné par toute l'assemblée, qui le crie à haute voix, scandant ainsi le discours. Chez nous, nos honorables se contentent tout au plus d'opiner du bonnet.

Au Congo, celui qui ne devine pas ou oublie de répéter le dernier mot est mis honteusement dehors. « Il n'écoute pas, il n'a donc pas le droit de s'occuper de l'affaire »; voilà ce qui me fut répondu la première fois que je demandai la raison d'une expulsion de ce genre.

(A continuer.)

Cap^{me} L. VAN DE VELDE.

LES COIFFURES



Les indigènes du Congo apportent au soin de leur chevelure une attention toute particulière. Les coiffures qu'ils ébauffent présentent une extrême variété.

Dans le bas Congo, ils portent les cheveux coupés demi-court. Les femmes comme les hommes les graissent avec de l'huile de palme et les parsèment de poudre rouge de *nkoula* ou *canwood*. Ils se rasent souvent le devant de la tête avec de petits couteaux, qu'ils affilent sur la paume de leurs mains.

Quand les femmes ont perdu un parent, elles ont une singulière coutume. Elles écrasent en poudre fine du charbon de bois qu'elles mélangent avec de l'huile, et enduisent de cet ingrédient des mèches de cheveux, tout autour du front et des oreilles jusqu'au milieu de la tête. Ainsi « habillée », la coiffure forme un amalgame de bâtonnets noirs et graisseux d'un aspect peu réjouissant.



C'est surtout dans le haut Congo que les indigènes des deux sexes ont pour la toilette de leur tête de véritables raffinements de soin et d'imagination. Les Bangala, au sujet de la coquetterie desquels nous avons parlé dans notre n° II (les tatouages), se rasent les cheveux sur le devant de la tête et derrière les oreilles, mais en laissent toujours subsister des touffes au sommet de l'occiput ou aux côtés. De plus, ils s'arrachent les cils et les sourcils. Ils passent quelquefois des journées entières à leur coiffure.

Les femmes tordent leurs cheveux en tresses plates et étroites qu'elles ramènent sur les côtés et relèvent par dessous. Elles les entremêlent d'épingles en fer ou en cuivre. La nuit, elles couchent la tête appuyée sur des billots creusés en forme concave, afin de ne pas déranger leur savant édifice capillaire. Parfois, ces oreillers peu commodes sont creux; la partie supérieure s'enlève et sert de couvercle à une boîte contenant les épingles et les objets de toilette.

Dans le moyen Ubangi, les indigènes se rasent. Chez ces cannibales forcenés, la règle est, du reste, presque générale; la tête, sauf une petite mèche de cheveux, est complètement

rasée chez les hommes comme chez les femmes. C'est le signe infailible auquel on reconnaît les anthropophages.



Dans l'Ubangi supérieur et le Bomu, jusque chez Bangasso exclusivement, les jeunes filles non mariées sont totalement nues et leur chevelure atteint leurs épaules; elles l'allongent encore artificiellement en tressant, dans les cheveux de la nuque, de longs fils noirs, faits en fibres teintes entremêlées de cheveux. De loin, cela ressemble à s'y méprendre à des cheveux naturels, et ce postiche traîne souvent jusqu'à terre. Il est très huileux, et, lorsqu'elles travaillent ou sont en marche, elles l'enroulent autour de leur bras. Cela forme, comme on pense, un paquet très volumineux. Elles ont ordinairement la lèvre supérieure trouée et introduisent dans l'ouverture un morceau de quartz, d'ivoire ou de fer. C'est une de ces jeunes filles que reproduit notre gravure.



Chevelure postiche des femmes de l'Ubangi.
(D'après un cliché communiqué par le capitaine Van Gèle.)

Les femmes mariées du haut Ubangi portent, comme les hommes, les cheveux longs et tressés en toutes sortes de dessins entremêlés de perles de couleur. Cette coiffure est vraiment superbe et provoque l'émerveillement des voyageurs. Les femmes en sont très fières. La coquetterie est l'apanage de leur sexe sous les tropiques comme en Europe! Elles mettent plusieurs jours à se parer de la sorte. Quand leurs cheveux ne sont pas assez longs, que la toilette de leur tête — qui leur demande plusieurs jours — n'est pas terminée ou quand elles ont peur que la coiffure soit dérangée, elles dissimulent leurs cheveux sous un filet de fibres fines tressées. Les hommes font de même. Des épingles en ivoire finement sculpté retiennent le savant édifice et donnent à l'ensemble un aspect très artistique.

Chez les Sakkaras, les femmes forment leur coiffure au moyen de tresses plates littéralement recouvertes de cauris ou de perles. Ces tresses partent de la nuque, sont ramenées sur le devant et forment une sorte de bonnet tantôt analogue à la coiffure des Zélandaises, tantôt ressemblant à nos mitres épiscopales. Les chefs ont une décoration capillaire du même genre. Le tout est abondamment arrosé d'huile de palme et de poudre rouge.



LE MAJOR

HERMANN VON WISSMANN

Né à Francfort-sur Oder (Prusse), le 4 septembre 1853. Major à la suite de l'armée prussienne.

Premier voyage : S'embarque avec le docteur Pogge pour l'Afrique, qu'il traverse de Saint Paul de Loanda (côte occidentale) à Zanzibar (janvier 1881-novembre 1882). — *Deuxième voyage* : Entre au service du Roi des Belges, président de l'Association internationale du Congo (1883). Va de Saint-Paul de Loanda à la Lulua. Fonde Luluabourg. Découvre le Kassai (juillet 1885). — *Troisième voyage* : Fait au service de l'Etat du Congo, une deuxième traversée de l'Afrique de Banana à Quelimane (janvier 1886 juillet 1887). — *Quatrième et cinquième voyages* : S'embarque pour Zanzibar en qualité de commissaire impérial allemand à la côte orientale (1889). Réprime la révolte arabe. Explore les diverses provinces de la nouvelle colonie. Dirige en ce moment, par le Nyassa, le transport d'un matériel naval destiné au Tanganika.



Edmond

PARMI les africanistes allemands, déjà si nombreux, et qui ont tant fait pour la science ainsi que pour le progrès de l'humanité, M. le major von Wissmann doit être placé au premier rang. Caractère énergique et persévérant, doué d'une audace prudente, l'éminent explorateur jouit, à juste titre, d'une réputation universelle. Dur pour lui-même, d'une bienveillante sévérité pour ses adjoints, il est plein de douceur et d'affection pour ses auxiliaires nègres. Ses livres fourmillent de traits de pitié et de sincère attachement pour les noirs et de colère contre leurs oppresseurs; il croit à leur régénération et à leur perfectibilité.

La mystérieuse attraction qu'exerce l'Afrique sur les hommes d'élite qui l'ont visitée une première fois possède, tout entier, l'ancien commissaire impérial pour l'Afrique orientale. Voici qu'il s'enfonce à nouveau, en ce moment même, dans ce pays mystérieux. Il s'en va, par le Zambèze, le Shire et le Nyassa, au nom de la Société anti-esclavagiste allemande, lancer sur le Tanganika un steamer de 250 tonnes. Il emmène avec lui un remorqueur, quatre baleinières en acier et quatre allèges. Son expédition comprend 28 blancs et 230 noirs. Il fallait un homme comme Wissmann pour mener à bien une tâche aussi rude dans les conditions actuelles de l'Afrique centrale.

Le major a dû longuement batailler pour faire adopter par ses compatriotes cette idée si simple et si juste de steamers jetés sur les

lacs et sur les hauts cours d'eau de l'Afrique équatoriale. Avec cette largeur d'esprit et cette prévoyance, qui forment un des côtés saillants de son caractère, il a compris que c'était faire œuvre de civilisation dans le sens le plus élevé du mot que de favoriser l'essor du commerce honnête et la fin de l'esclavagisme brutal par la création de moyens de transport perfectionnés sur les grandes voies du centre de l'Afrique. C'est ce qu'ont compris également — ce sera leur honneur — les sociétés commerciales belges. La *Société belge du Haut-Congo*, avec sa petite flottille de bateaux à vapeur sur le Congo et ses affluents, fait plus pour le progrès de la civilisation que des maxims et des chassepots entre les mains de troupes puissantes.

Wissmann est l'un des plus brillants explorateurs du Congo. C'est lui qui descendit, en juillet 1885, le Kassai et qui, le premier, démontra que la puissante rivière traversée dans la région de ses sources par Livingstone et Cameron était bien la même que celle qui débouchait à Kwamouth. Fondateur de Luluabourg, il parcourut toute cette partie centrale de l'Etat du Congo jusqu'au lac Tanganika. Il parvint à se tirer avec adresse et bonheur de la situation difficile que créait aux agents du souverain du Congo la révolte des Stanley-Falls, et ne dut pas tirer un seul coup de fusil sur les Arabes qu'il rencontra et qui le convoyèrent jusqu'à Ujiji.

C'est sous le pavillon à étoile d'or que l'officier allemand fit cette seconde traversée de l'Afrique; jamais il n'a oublié qu'il a été l'un des ouvriers de la première heure de l'œuvre du Congo. Par la parole et par la plume⁽¹⁾, il n'a cessé de la défendre et a grandement contribué à conquérir dans son pays de puissantes sympathies pour le nouvel Etat africain.

Nous souhaitons que dans sa nouvelle entreprise il soit aussi heureux que dans celles qui l'ont précédée. Pussions-nous apprendre bientôt que le *Wissmann* flotte sur le Tanganika et que son propriétaire nous revient pour voir se réaliser cette pensée qui termine son dernier livre :

« Je souhaite que des maisons commerciales se fassent dans cette région de la Lulua, afin d'y introduire le goût du travail auquel ces noirs se prêtent si bien et qui sera le signal de leur émancipation morale. Fasse le Ciel que je puisse encore être témoin de cet immense progrès d'un peuple auprès duquel et avec lequel j'ai travaillé six années de ma vie! Ce sera la meilleure récompense des travaux d'une époque de mon existence, riche de peines, de souffrances, d'efforts et de soucis, mais féconde aussi en résultats. »

(1) BIBLIOGRAPHIE : *Unter deutscher Flagge quer durch Afrika von West nach Ost*. Von 1888-1883 ausgeführt von Paul Pogge und Hermann von Wissmann. Berlin, Walther und Apolant, 1889. — *Im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassai, während der Jahre 1883, 1884 und 1885*. Von Hermann von Wissmann, Ludwig Wolf, Curt von François, Hans Müller. Leipzig, J.-A. Brockhaus, 1888. *Meine zweite Durchquerung Aequatorial-Afrikas vom Congo bis zum Zambesi, während der Jahre 1886 und 1887*. Von Hermann von Wissmann. Frankfurt a/O., Trowisch und Sohn, 1890.



D'après une photographie de M. Demeuse.

CHUTES ET RAPIDES



Si l'on en excepte le fleuve des Amazones, le développement des voies de navigation qui s'ouvrent à l'activité et à l'industrie des hommes dans le haut Congo n'a pas son pareil dans le monde entier.

Au delà des chutes et rapides du cours inférieur, c'est le Stanley-Pool qui forme le bassin d'entrée de ce magnifique réseau de voies navigables. Du Pool se projette, vers l'est, la branche maîtresse du Congo lui-même, sur les rives duquel viennent déboucher les imposants tributaires, alimentés par d'innombrables affluents qui, comparés aux cours d'eau d'Europe, sont déjà eux-mêmes des fleuves puissants.

La rapidité avec laquelle tout ce merveilleux ensemble fluvial a été reconnu est un fait unique dans les annales des découvertes africaines. A l'heure actuelle, plus de 15,000 kilomètres de rivières ont été parcourus par des steamers.

Parmi tant d'autres voyageurs, Stanley, Grenfell, Delcommune, Van Gèle, Wissmann, Wolf et Mizon sont ceux qui ont le plus contribué à la découverte.

Celle-ci se poursuit, car, en dépit de tant d'efforts couronnés de succès, l'œuvre de l'exploration fluviale demeure incomplète. Bien des rivières secondaires, dont les bouches seules sont connues ou dont le cours inférieur seul a été vu, restent à parcourir. C'est la tâche actuelle. Mais déjà l'on peut dire que le champ ouvert à l'activité de la navigation est incomparable.

La constatation de ce système fluvial offrant, au centre du continent, de si grandes facilités de communication par eau fut une véritable surprise. Partout ailleurs, en Afrique, celles-ci font défaut. Cet ensemble de lignes de parcours, qu'un petit chemin de fer de 375 kilomètres va

rattacher à l'Océan et à l'Europe, aidera puissamment à la fortune du Congo.



A l'heure présente, on ne peut encore se faire qu'une idée approximative de la valeur de chacune des rivières du bassin comme voie de pénétration et comme chemin commercial. Des reconnaissances superficielles et des observations préliminaires ont seules été faites jusqu'ici. Aucun cours d'eau n'a été remonté jusqu'à sa source; presque tous, à une distance plus ou moins grande de leur confluent, sont coupés par des seuils rocheux formant des rapides entravant plus ou moins la navigation, ou des chutes l'interrompant complètement.

Dans cet ensemble d'obstacles naturels, aucune cataracte comparable à celles de l'Amérique, du Zambèze ou du haut Nil n'a encore été constatée. Les plus fortes chutes, au Congo, ne dépassent guère 20 mètres, et encore celles de cette hauteur sont-elles fort rares. Citons les chutes de l'Inkissi et du Kwilu dans la région du chemin de fer, celle de la Lufira au Katanga.

Mais dans le fleuve même et dans chacun de ses affluents et sous-affluents, des chutes de quelques mètres de hauteur ont été rencontrées et sont venues arrêter la marche des steamers. Dans le Kassaï, c'est la chute Wissmann, celle de Luebo et celles de la Lulua, lesquelles interrompent la navigation à 700 ou 800 mètres de la bouche de la rivière. Dans l'Ubangi, les premières chutes qui interrompent la navigation des vapeurs sont situées plus en amont: ce sont les chutes Hanssens dans le Bomu, la chute de Mokwangu dans l'Uelle. Elles ont arrêté les steamers de Van Gèle.

Le fleuve principal est coupé, à 1,700 kilomètres du Pool,

par les Stanley-Falls. Le Rubi, l'Aruwimi, le Lomami sont également barrés par des seuils rocheux infranchissables.

Quant aux rapides, ils sont nombreux dans toutes les rivières et varient en importance. Le plus souvent, ils sont provoqués par des fonds de pierres obstruant le lit du cours d'eau. A la saison sèche, les eaux étant à l'étiage, il arrive que les bateaux sont arrêtés pendant un mois ou deux par l'insuffisance de profondeur des eaux. Toutefois, il n'y aurait, en plus d'une place, que quelques pierres à faire sauter pour rendre le passage toujours libre.

Ailleurs, les rapides sont provoqués par un étranglement du lit rocheux de la rivière. C'est alors la force du courant, aux eaux hautes, qui rend le passage difficile et dangereux.

Le Congo lui-même, à Nganshu; l'Ubangi à Zongo, à Banzville, à Cetema; la Mongala à Gongo; la Sanga, le Lukenye, le Kwango, révèlent de ces rapides qui, sans être un obstacle absolu à la navigation, la rendent néanmoins, dans l'état actuel des choses, difficile, voire impossible, mais seulement pendant deux ou trois mois.

Le présent numéro renferme trois vues de chutes ou rapides. La première est la cataracte du Lumbula, près de la factorerie de la Société du Haut-Congo, à Luebo; la seconde montre les premiers rapides de l'Aruwimi devant le camp de l'expédition Stanley, à Yambuya; la troisième est le rapide qui ferme, en aval, devant la station d'Isanghila, le bief navigable Manyanga-Isanghila.

Ces trois obstacles arrêtent la navigation. Mais, tandis que le premier constitue une véritable cataracte provoquée par l'existence d'un escalier de pierre, les seconds ne présentent que des tourbillons causés par la pente plus ou moins raide du fond rocheux de la rivière.



Le rapide de l'Aruwimi, à Yambuya. (D'après une photographie de M. Demeuse.)



La plate-forme de la voie au kil. 2.700. (D'après une photographie de M. Demeuse, prise en 1890.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LA PLATE-FORME DE LA VOIE AU KIL. 2.700

Nous reproduisons aujourd'hui une vue du site qui est le sujet de la gravure de notre avant-dernier numéro. Elle est prise, cette fois, postérieurement à l'exécution des travaux d'établissement de la plate-forme du chemin de fer. C'est, comme nous l'avons dit, un coin de la rive gauche du Congo situé un peu en amont du confluent de la Mpozo.

Sur les huit premiers kilomètres de son parcours, la ligne suit constamment à mi-côte les versants gauches des vallées du Congo et de son affluent la Mpozo. Sur toute cette étendue, l'aspect de la plate-forme est, par suite, sensiblement le même, et tel que le représente notre gravure.

La route se trouve généralement mi-partie en tranchée et mi-partie en remblai, de façon à épouser le terrain aussi complètement que possible. De nombreux ouvrages d'art, d'ouvertures diverses, ont été construits pour franchir les déchirures de terrain que présentent les flancs de ces vallées.

En d'assez nombreux points, par suite de l'élévation et de la grande raideur de la paroi rocheuse du massif qui se dresse parfois suivant la verticale, la voie ne pouvait être creusée en tranchée. On a dû avoir recours à des murs de soutènement au moyen desquels le corps de la route est accroché à la rive. A l'avant-plan de notre gravure se montre la crête d'un semblable mur arasé, au niveau de la plate-forme.

Pour parvenir à suivre de très près l'allure naturelle du terrain fortement sinueux, le tracé a dû être composé d'un grand nombre de courbes et contre-courbes raides, séparées par des alignements intermédiaires de peu de longueur. La voie est donc fort tortueuse sur sa direction générale, mais, en revanche, les déclivités de son profil longitudinal sont généralement beaucoup inférieures aux chiffres qu'il était permis d'adopter, de sorte que, dans cette partie de la ligne, les conditions d'exploitation seront relativement favorables.



Les neuf rois de Boma. (D'après une photographie de M. Shanu.)

LE BAS CONGO

Lettres inédites du capitaine Liévin Van de Velde.

VII. — DE VIVI A ISANGHILA (*Fin*).

Palabres. — Mariage. — Polygamie. — L'amour de la famille. — Produits naturels. — Le chemin de fer.

QUAND la discussion s'échauffe et qu'il se produit des interpellations, on suspend la séance et on engage le parti le plus excité à aller boire de l'eau. Le parti ainsi désigné se retire, va délibérer à l'écart et revient bientôt confus, mais calmé. Il arrive aussi que l'un des partis interrompt la discussion et va boire de l'eau, quand il se sent démonté par un argument imprévu de l'adversaire. Il se retire pour chercher une réplique. La discussion reprend alors et dure jusqu'au moment où on conclut au vote. Si l'accord est établi, le jugement est prononcé; le plus souvent, la peine infligée à celui dont on a reconnu les torts est une amende. Cette amende est encore discutée, — on commence toujours par demander le triple de

ce qu'on espère obtenir. Une fois fixée, elle est payée séance tenante. Si le condamné est insolvable, il devient l'esclave de son créancier; à son défaut, c'est son frère, sa sœur ou son enfant, car la famille est solidaire de ses membres.

Très souvent, le chef se porte garant pour son sujet, le maître pour l'esclave, et j'ai vu payer religieusement par les héritiers une amende encourue par un chef décédé. Le verdict de la palabre est scrupuleusement observé par les noirs. Le blanc rédige les engagements pris dans les palabres par un contrat écrit; il y glisse souvent une clause banale, surtout quand il s'agit de la location d'un terrain. Il profite de la non-observance de cette clause pour susciter une palabre et se faire

donner de nouveaux terrains comme indemnité. Les noirs ne vendent jamais leurs terres, mais les cèdent contre une rente mensuelle qui ne cesse que par le départ de l'occupant.

Il faut avouer que la justice primitive de ce que nous avons l'habitude d'appeler des sauvages a beaucoup de bon. Aussi, l'ai-je adoptée dans toutes mes relations avec les noirs, et je n'ai eu qu'à me féliciter de respecter leurs mœurs et leurs coutumes.

Comme chef du bas Congo en l'absence de Stanley, j'ai tenu des palabres solennelles à la suite desquelles les grands chefs de Vivi, de Kionzo, de Asanda et de Palaballa ont cédé leurs droits de souveraineté à l'Association, par des traités en règle. Ce sont ces traités qui ont servi de base à la reconnaissance de l'Etat du Congo par les diverses puissances de l'Europe. Dans mon expédition au Kwilu, c'est à la suite de palabres que j'ai pu obtenir des travailleurs et des piroguiers, que j'ai pu remonter le fleuve jusqu'aux chutes, et traverser la forêt vierge pour aller dégager l'expédition en détresse d'Elliott. Ce sont des palabres heureuses qui m'ont permis de créer les stations de Rudolfstadt et de Baudouinville avant l'arrivée des Français à la côte. C'est par des palabres que je me flatte d'avoir évité toute querelle avec les indigènes, d'avoir gagné leur confiance, et d'avoir établi une paix solide et durable avec eux, sans jamais devoir recourir à la violence.



Les noirs d'Isanghila sont intelligents et aptes au travail. Je crois pouvoir affirmer, par les études que j'ai faites sur les lieux, que la race noire n'est pas une race inférieure, destinée à disparaître devant les fléaux de la civilisation, comme les malheureuses populations du nouveau monde et de l'Australie. Les nègres affranchis des Etats-Unis le prouvent surabondamment; ils se multiplient et prospèrent dans la grande république d'une façon qui donne à réfléchir à leurs libérateurs.



A ce propos, je veux dire encore un mot au sujet de l'organisation de la famille chez les noirs du bas Congo, qu'on a bien mal compris sous ce rapport.

Il existe chez eux un grand respect du lien familial, et la femme ou l'homme adultère sont, l'un et l'autre, punis des fautes commises contre la foi conjugale.

Les jeunes filles se marient dès qu'elles arrivent à l'âge de la puberté, ordinairement vers douze ans; les jeunes hommes, dès qu'ils sont assez riches pour s'acheter une compagne. Ordinairement, le mariage se fait par consentement mutuel. Ce sont donc des mariages d'inclination. Les chefs, dans le but d'avantager leurs enfants et de se créer des relations d'amitié avec les tribus voisines, fiancent leurs enfants très jeunes. Les jeunes gens se font la cour. Quand l'amoureux se présente officiellement, la jeune fille s'enfuit à travers champs en criant comme si elle avait vu un loup. Elle ne court pas bien loin quand son loup lui plaît. Le futur achète la jeune fille au père. Il est obligé de fournir la dot, le trousseau de sa femme et de lui procurer une maison avec tous les ustensiles de cuisine et de labour. De plus, il doit pourvoir aux frais de la fête, où sont invités les parents des deux familles. Le jour des noces, il y a un repas dont le porc forme le plat essentiel et qui est accompagné de chants et de danses.

La polygamie existe, mais seulement parmi les chefs et les hommes libres. Dans ce pays, où la femme, même la femme du chef, est une servante se livrant aux plus rudes labeurs, chaque épouse nouvelle est une aide pour les travaux, et son arrivée n'est pas vue d'un mauvais œil par les autres. Un grand nombre de femmes est considéré comme une marque de puissance et de richesse.

C'est la première femme qui gouverne la maison. Toutes les autres sont considérées comme ses servantes. La chasteté des mœurs et le travail des femmes de ce pays sont un grand correctif aux désordres qu'entraîne la polygamie dans les contrées où les femmes sont renfermées et oisives.

Je n'ai jamais vu un mari maltraiter sa femme, et n'ai jamais assisté à des scènes de ménage. Les parents adorent leurs enfants; les mamans ne les abandonnent que vers l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Avant cette époque, les enfants ne quittent pas leur mère un seul instant. Les enfants ne sont jamais maltraités ni frappés, pas plus que les animaux domestiques, ce qui prouve bien la douceur des mœurs. Chaque femme possède un chien. Il fait partie de la famille et est chargé de la garde des moutards que la mère dépose à terre quand elle travaille aux champs. Quand le nouveau-né s'oublie, le *mbua-mbua* est appelé et fait la toilette du petit.

Les femmes sont très fières de leurs enfants. Chaque fois que je me promenais dans les environs de la station, les mamans travaillant aux champs accouraient pour me montrer leurs bébés; elles étaient très heureuses quand je faisais risette au négriillon et que je le trouvais joli.

S'il est touchant de voir l'affection et les soins dont les parents entourent les enfants, rien n'est admirable comme de voir le respect que les jeunes gens ont pour la vieillesse. L'âge est chez eux un grand titre à la considération. En passant dans le village de son père, Kinkelé, un de mes petits domestiques qui ne me quittait jamais d'une semelle, s'enfuyait en courant pour aller présenter ses respects et manger un peu de manioc avec taté (père) et mamé (mère), et quand le père venait à la station pour y vendre des poules, il ne manquait jamais de venir voir son moéna (fils) chéri. Les chefs, comprenant les avantages de l'éducation qu'ils reçoivent chez les blancs, viennent nous demander de prendre leurs fils à notre service. C'est ainsi que le chef Mambuco, de Vivi, m'a confié son fils et m'a prié de l'emmener en Europe pour lui faire apprendre la langue des blancs, la lecture et l'écriture. Il reçoit son éducation dans ma famille, a un très grand respect pour mon vieux père et ne manque jamais d'aller le saluer en rentrant et en sortant. C'est pour lui le grand chef à barbe blanche, le *makronte* (le plus sage vieillard). A ses yeux, je ne suis plus qu'un *mfumu* (chef) de second ordre.



Le soir, nous dinions à la table de M. James, et nous cautions de l'avenir industriel et commercial de la région équatoriale, qui offre un champ si fertile à l'initiative des Européens.

La région du bas Congo est excessivement riche en produits de toute nature. Les seuls produits actuellement exploités sont : l'huile de palme, les noix de palme, les arachides, le caoutchouc et l'ivoire, que les factoreries hollandaises, anglaises, françaises, allemandes et portugaises, établies sur la côte et le long des rivières dans la région alluviale, échangent contre les productions de l'industrie européenne.

Dans ces articles d'échange, les alcools, la poudre, les fusils et les cotonnades légères tiennent la plus large place.

Il existe, dans cette région, une quantité innombrable de matières naturelles qui ne sont pas encore exploitées par les commerçants; je cite : les fibres textiles qui croissent partout à l'état sauvage, les matières oléagineuses, les matières tinctoriales, les écorces à tannin, produites par quantité d'arbres, les épices et les denrées coloniales, les drogues, qui existent en grandes quantités, les gommés et les résines, qui abondent, les bois de construction et d'ébénisterie.

⋈

Aujourd'hui, la superficie de la contrée utilisée n'est pas la soixantième partie de celle beaucoup plus riche qu'il sera possible d'exploiter quand le chemin de fer sera construit. Le commerce actuel emploie déjà une flotte de 45 grands steamers et de 80 voiliers. Il en faudra dix fois autant quand l'intérieur sera ouvert. Quand on songe à créer une marine en Belgique et à développer la carrière nautique par l'établissement d'écoles de mousses, d'une section maritime à l'école militaire et la construction d'avisos, il faut applaudir aux promoteurs de cette œuvre. Ce sont des sages qui prévoient l'avenir et travaillent à la grandeur de notre chère patrie. *Trade follows the flag*, sans marins nous n'aurons jamais de commerce, et le seul remède efficace à la crise terrible que traverse notre industrie nationale est l'ouverture de débouchés nouveaux. Le Congo peut nous les donner.

A partir de Léopoldville, dix mille kilomètres de rivières navigables permettent l'exploitation des immenses richesses

du centre de l'Afrique. Sur toute la surface du globe, il n'y a pas un réseau de voies commerciales plus favorables que le Congo et ses affluents. Comme l'a dit Pascal, ce sont des chemins qui marchent. Ce qui a empêché la civilisation et le commerce de pénétrer au cœur de l'Afrique, ce n'est pas l'insalubrité du climat, ce ne sont pas les mœurs de ses habitants, ce sont les cataractes. Jusqu'ici, il n'y a d'autres voies de communication que le fleuve et les rivières maritimes.

Il n'existe au Congo aucun animal de trait ou de bât, de façon que pour contourner les cataractes, tous les produits et toutes les marchandises doivent être transportés au moyen de porteurs. Il en résulte que les factoreries de négoce ne sont établies que sur les bords du fleuve et des rivières dans la région alluviale, là où elles peuvent communiquer directement avec la mer. Un chemin de fer pour relier Vivi à Léopoldville s'impose.

La construction de cette ligne n'offre pas de grandes difficultés. Il ne se passera pas longtemps avant que le premier train fasse son entrée triomphale à Léopoldville. Ce jour-là, l'Europe sera en relation directe avec un pays d'une étendue de 2,500,000 kilomètres carrés, habité par quarante millions d'hommes, avides d'échanger leurs richesses stériles contre les objets manufacturés. Ce pays se trouve à nos portes, à moins de quinze jours de vapeur. Mieux que toute autre nation, la Belgique est en état d'en faire bénéficier son commerce et son industrie.

Capⁿ. LIÉVIN VAN DE VELDE.

FIN



Les rapides d'Isanghila. (D'après une photographie de M. Demeuse.)

LE MANIOC

Le manioc, arbrisseau de la famille des Euphorbiacées, est une plante d'origine américaine, introduite en Afrique par les négriers, il y a près de deux siècles. Le *Manihot utilissima* est la variété usitée. Plante essentiellement tropicale, elle est cultivée dans toute l'Afrique centrale sur une aire d'une largeur de trente degrés, distribués également de chaque côté de l'Équateur.

La racine de manioc joue, au Congo, un rôle important, quelquefois fondamental dans l'alimentation des indigènes. Elle est d'un usage à peu près général dans tout l'État indépendant. Il en existe deux variétés, l'une douce et inoffensive, l'autre amère et vénéneuse, au point de produire des accidents dangereux à cause l'acide cyanhydrique contenu dans l'enveloppe de la racine. La nocuité de la deuxième est causée par un suc laiteux, qui est un des plus violents poisons qu'on connaisse. Ce suc est volatil, de sorte qu'il est facile d'en débarrasser la fécula. Les nègres y sont très habiles. On verra plus loin le procédé fort simple qu'ils emploient pour faire de cette racine vénéneuse un produit cinq fois plus nutritif que le froment.

On distingue facilement ces deux variétés par leurs tiges. La variété douce a des tiges vertes, la variété amère en a de rouges. Après avoir mangé de celle-ci, les nègres souffrent de vertiges et d'une sorte d'ivresse. Les Zoulous la recherchent précisément à cause de cette intoxication qu'ils proclament exquisite. D'après Schweinfurth, elle est plus commune chez les Niam-Niam que la variété douce. Livingstone signale également sa présence dans le haut Shiré. Stanley, quand il retrouva son arrière-garde à Banalya, pendant les mémorables aventures contées dans les *Ténèbres de l'Afrique*, perdit beaucoup de monde à la suite de l'ingestion répétée du manioc vénéneux non débarrassé de son écorce.



Les indigènes du Congo préparent leur manioc soit sous forme de farine ou cassave, soit sous forme de pains, appelés chiquouanque.

Voici comment ils procèdent pour l'appât de cette précieuse et nutritive racine :

Celle-ci est trempée dans l'eau pendant trois jours. Elle devient alors molle, ce qui permet d'enlever sa pelure, qui est vénéneuse, propriété qu'on attribue à l'acide prussique. Les hommes du major Barthelot, à Yambuya, dépérèrent et moururent pour avoir négligé cette précaution.

On réduit ensuite la racine en farine ou cassave, au moyen d'un pilon de pierre dans des auges ou dans des récipients en bois; cette farine est alors pétrie, puis on la met en pains qu'on fait bouillir après les avoir entourés de feuilles de bananiers attachées par des lianes. Ce pain, appelé chiquouanque, se conserve trois ou quatre jours.

Ce sont les femmes qui sont chargées de cette besogne, qui est fort pénible, ce qui explique que les indigènes ne préparent en général que la quantité de manioc qui leur est absolument nécessaire pour leur usage personnel.



Pour planter le manioc, on brûle ou l'on défriche des parties de forêt, cette plante stérilisante ayant besoin de terres vierges et noires, riches en humus. Quelquefois on coupe aussi les herbes qu'on laisse se consumer sur place. Les terres à herbes ne sont cependant que des pis-aller pour cette culture. On relève ensuite la terre en petits tertres à peu près de mètre en mètre.



Au commencement de la saison des pluies on fixe, dans chacun d'eux, trois boutures de manioc, soit dix mille plants par hectare.

Au bout d'un an et demi, ces trois morceaux de tiges donnent cinq ou six racines de 20 à 40 centimètres de longueur et de la grosseur du poignet. Si on les laisse deux ans en terre, elles triplent de diamètre et deviennent grosses comme nos plus fortes betteraves à sucre. Elles ont alors jusque 40 centimètres de longueur et un diamètre de 10 à 15 centimètres. Il en est qui pèsent 8 kilogrammes pièce. Selon le père Merlon, un seul plan, sur les rives du Kassai, donne de 15 à 25 kilogrammes de tubercules. M. Cholet estime qu'un hectare de manioc peut nourrir quarante à cinquante noirs pendant un an.

Cette culture épuise rapidement le sol, si complètement même qu'il devient presque aride. Il faut, en effet, au manioc une terre défrichée, sur laquelle un humus séculaire s'est déposé. Chaque année, de nouvelles parties de forêt sont essartées afin de permettre de nouvelles plantations. Dans l'ancien champ, les herbes poussent et on les incendie annuellement, ce qui empêche la reconstitution de la forêt primitive. C'est à ce déboisement et à cet incendie systématique qu'est dû, selon Edouard Dupont, le déboisement continu du bas Congo et l'aridité du sol où les jeunes pousses ne parviennent jamais, à cause du feu, à croître et à former une nouvelle forêt.

C'est avec le manioc qu'on fabrique le tapioca, d'un usage si fréquent et si général chez nous. On l'obtient en écrasant la racine et en noyant la fécula ainsi obtenue. On la sèche ensuite en la faisant passer sur des plaques chaudes. Elle se granule alors et se transforme en grumeaux irréguliers de couleur blanche ou tirant sur le roux.

Au Brésil, l'exportation de la farine de manioc et du tapioca forme une des branches les plus importantes du commerce. On peut donc prédire que, lorsque le chemin de fer des caractes sera construit, cette culture sera excessivement rémunératrice au Congo.



JULES VANDEN BOGAERDE

Né à Liège, le 12 avril 1857. Ingénieur aux chemins de fer de l'État belge.

S'embarque pour le Congo, au service de l'État indépendant, en novembre 1888. -- Nommé commissaire de district du Stanley-Pool. -- Décédé à Léopoldville, le 11 novembre 1890.

ENCORE un qui a payé de sa vie son dévouement à une grande et féconde idée. Jules vanden Bogaerde s'était, comme tant d'autres, senti attiré, dès le début, vers cette œuvre du Congo dans laquelle il entrevoyait pour la patrie belge un avenir prospère. Dès que l'occasion lui en eut été offerte, il s'engagea au service de l'État indépendant, et il fit preuve, dans les fonctions qui lui furent confiées, d'un esprit large, entreprenant et travailleur. Il appartenait à cette carrière du génie civil qui, après celle de l'armée, a donné le plus d'auxiliaires à l'entreprise du Congo et a produit des hommes comme Gondry, Charmanne, Gilmont, Nève, Glaesener, Vauthier, Bergier, Goffin, Paulissen, brillante phalange d'hommes

de science et de cœur, qui s'en sont allés là-bas, sur les rives du grand fleuve, préparer à notre pays un avenir magnifique.

Commissaire de l'important district du Stanley-Pool, dont le chef-lieu est Léopoldville, Jules vanden Bogaerde rendit d'importants services dans ce poste de confiance. Il s'occupa du montage de deux nouveaux steamers, de la construction de quais de débarquement, de l'organisation administrative des territoires confiés à sa vigilance.

D'une activité dévorante, il mettait lui-même « la main à la pâte », donnait l'exemple du travail et était aimé de tous, Européens et indigènes. C'est ce labeur incessant qui l'a tué.

Par ses soins, Léopoldville, une des plus belles stations de l'Afrique centrale, fut encore améliorée. Les plantations commencées par le lieutenant Liebrechts, qui a tant fait pour la prospérité de cette intéressante localité, furent, grâce à lui, encore étendues. Les plantations et les constructions de Léopoldville sont, avec celles de Bangala, les modèles

sur lesquels, partout ailleurs dans le centre africain, on s'efforce de se conformer pour la création de nouveaux centres d'activité politique et commerciale. Bâtie sur une terrasse coupée dans les flancs du mont Léopold, la station est entourée de cultures considérables où l'on élève avec succès, outre les légumes d'Europe, l'ananas, le caféier, le riz, le tabac. Actuellement, on compte à certains moments au delà de cent blancs réunis en même temps dans la localité.

Cette ville naissante est, du reste, placée dans une situation tout à fait privilégiée. Assise sur la rive gauche du Stanley-Pool, elle est, avec Kinshassa, le point d'attache des steamers, qui, de là, s'élancent sur un magnifique réseau de 15,000 kilomètres de voies navigables. Lorsque le chemin de fer aura été construit, l'importance de ce point, à la fois tête de ligne ferrée et port de commerce initial, augmentera dans des proportions considérables, et on peut dès maintenant prédire que Léopoldville, qui s'étendra sans peu vraisemblablement vers l'est, deviendra à bref délai une cité active et commerçante.

Ce sera alors un devoir que de rappeler et d'honorer le souvenir de ces hommes, de ces compatriotes, qui, travailleurs de la première heure, ont présidé à la naissance et à l'organisation de la future métropole commerciale du Congo. Les noms de Braconnier, Valeke, G. Le Marinel, Liebrecht et vanden Boogaerde seront inscrits en tête du livre d'or de la cité nouvelle.

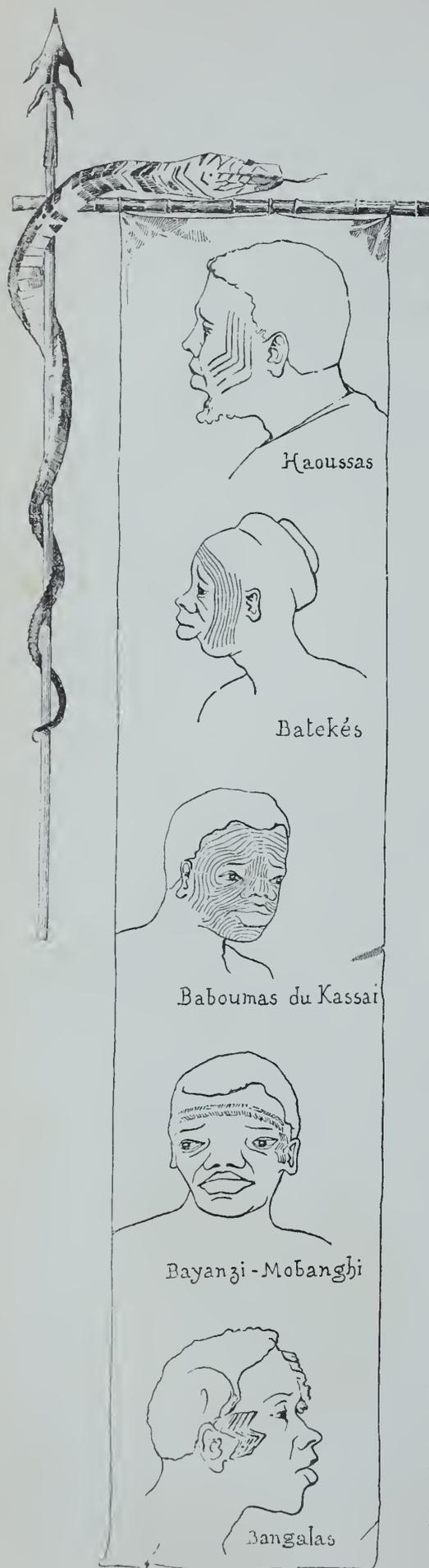
Vanden Bogaerde, trop tôt ravi à l'affection de tous, méritait d'être cité parmi les héros modestes mais vaillants qui ont fécondé de leur labeur et de leur sang ce coin du continent noir dont ils rêvaient de faire une seconde Belgique.



E. Dupré



LES TATOUAGES



La pratique du tatouage est très répandue au Congo et varie à l'infini. Tel individu se contente d'un signe ou d'un emblème dessiné seulement sur le front ou sur la poitrine; d'autres ont tout le corps tailladé et leurs tatouages s'étendent même parfois sous la plante des pieds. Entre ces deux extrêmes se place toute la gamme intermédiaire. Aussi, de prime abord, est-il malaisé de faire une classification; il faut un séjour relativement long au milieu des noirs pour lire sur leur face leur lieu d'origine, par qui ils ont été achetés, revendus, rachetés...

La pratique du tatouage a dû naître de deux facteurs principaux : 1° le désir de se créer une identité permettant aux hommes d'une même tribu de se reconnaître durant les attaques, les guerres, les expéditions; 2° le désir de plaire, d'être remarqué, la coquetterie.

D'où deux classes bien nettes : les tatouages de race, les plus simples; les tatouages décoratifs, variant indéfiniment.

Les tatouages de race se font généralement sur la figure, plus rarement sur la poitrine, parfois sur la figure et sur la poitrine. Ils consistent en lignes, en pois, en loupes, en excroissances diverses, présentant des dispositions traditionnelles. Les féticheurs sont généralement chargés de leur exécution; on tatoue les enfants vers l'âge de cinq à six ans et l'on entretient le tatouage jusqu'à l'âge mûr.

L'usage de jus végétaux pour l'accentuation des traits du dessin est restreint.

Voici les types les plus nets et les mieux connus actuellement dans l'État indépendant :

Haoussa : Trois à six lignes parallèles et équidistantes descendant des tempes et suivant la courbe des joues.

Bas et moyen Congo : Pas de tatouage de race.

Batekè : Chez les Batekè commence l'usage des tatouages accentués et nombreux. Leur figure est striée symétriquement des deux côtés de la face par des coupures longitudinales de haut en bas, très rapprochées.

Babouma du Kassai : Se couvrent la figure d'une multitude de lignes minces très rapprochées, analogues à des rides; ce tatouage enlève tout caractère à la figure; toutes les faces sont vieillottes.

Bayanzi-Mobangi : Grandes feuilles de palmier aux tempes; horizontalement en travers du front, une ligne double des mêmes feuilles. Ce tatouage vient de l'Ubangi, d'où sont descendus les commerçants qui occupent actuellement, sous le nom de Bayanzi, les centres d'Irébu, de Ngombe, de Lukoléla, de Yumbi, de Bolobo et de Tehumbiri.

Wachanzi : Nom impropre, corruption de Bayanzi, appliqué aux tribus de l'Équateur et des rives du Ruki, de l'Ikélemba et de la Lulongo. Les Wachanzi ont aux tempes la même feuille de palmier que les Bayanzi; verticalement sur le front, une ligne d'entailles parallèles partant du sommet du nez; c'est, en tout petit, le tatouage bangala.

Bangala : Un des types les plus purs et les mieux connus. Feuilles de palmier aux tempes, et, sur le front, une ligne verticale d'incisions entretenues depuis la plus tendre jeunesse, et dont les lèvres, constamment développées, se recouvrent en une série de crêtes ou d'écaillures charnues. Les friands de coquetterie glissent entre ces crêtes des plumes colorées. Le tatouage bangala, hideux au premier moment, cesse bientôt d'être choquant. Dès que l'œil s'y est fait, ce tatouage acquiert beaucoup de cachet, car il laisse toute son expression à la physionomie, n'enlève rien à la fraîcheur de la jeunesse, et accentue au contraire l'air martial des guerriers.

Mongos et Lolos : Populations extrêmement denses se rencontrant dans les bassins du Ruki, de l'Ikélemba, de la Maringa et du Lopori. Au milieu du front, une ampoule elliptique; sur le sommet du nez, entre les yeux, une excroissance charnue simple ou double; aux tempes, une série d'ellipses concentriques formant

ampoule. Souvent, surtout chez les hommes libres, le tatouage s'étend le long du nez en une série de petites crêtes. Ce tatouage est d'une hideur absolue.

Les femmes Mongos ont le menton hideusement écrasé et déformé, présentant des excroissances répugnantes.

Les femmes Lolos, très recherchées des Wachanzi, ont l'ampoule aux oreilles, le front intact, mais le menton découpé par une série d'ares de cercle parallèles, auxquels l'œil se fait rapidement.

Bussira : Tatouages de la figure très compliqués; sur le haut du nez, trois lignes parallèles de trois petites excroissances, comme on en forme en ponçant de la pâte de tarte; d'une tempe à l'autre, une double ligne d'incisions étroites traversant les joues et le nez.

Sur le nez et le front des femmes s'épanouit un véritable éventail.

Ngombés : Deux sortes de tatouages de race :

1° Sur le front, une ligne verticale d'incisions en gros pois bien détachés l'un de l'autre; en arcs de cercle au-dessus des sourcils, les mêmes pois qui se reproduisent encore en lignes partant des tempes et descendant à travers les joues et le menton. Tatouage très caractéristique d'une population forte, intelligente, entreprenante et aimant le blanc;

2° La figure couverte de lignes nombreuses de points très rapprochés; tatouage d'une population dense et guerrière vivant dans les forêts du nord du Congo et ayant émigré vers les bassins du Lopori, de la Maringa et de l'Ikélemba, qu'elle occupe avec les Mongos, les Lolos et les Lofembé.

Uelle : Dessins divers formés par des lignes d'excroissances très petites, mais très nettement détachées; tatouages analogues à celui des Ngombés de la forêt.

Il est très fréquent de rencontrer les tatouages de race se superposant jusqu'au nombre de trois; le plus ancien indique la naissance; le moins ancien, la tribu actuelle; l'intermédiaire indique la tribu qui acheta et revendit l'individu. Ce fait se présente constamment à l'Equateur, par exemple, où les Wachanzi achètent des Mongos déjà tatoués, les adoptent en leur donnant le tatouage wachanzi, et les échangent plus tard chez les Mobanghi, où ils reçoivent la ligne horizontale du front. Un coup d'œil suffit pour refaire l'histoire de ces tatoués.

Tatouages décoratifs. — Le noir, comme le blanc, comme le jaune et comme le rouge, aime à se faire remarquer des femmes et aussi de ses compagnons de combat.

Ceux qui n'ont guère le sens artistique développé se contentent de cicatrices, parfois très profondes, couturant le dos, la poitrine, les bras, les épaules. Ces cicatrices sont informes, presque toujours répugnantes; elles forment des bourrelets de chair ou des tuméfactions rappelant de larges brûlures; aucune recherche de dessin; parfois seulement une croix irrégulière. Ces cicatrices se rencontrent partout, mais surtout dans le bas et le moyen Congo, où l'on trouve également sur le flanc des hommes un ou deux lézards pointillés fort bien faits.

Plus haut, le tatouage devient réellement décoratif, surtout pour les femmes dont le ventre, la croupe et les cuisses disparaissent entièrement sous les dessins faits de lignes de pois alternant avec des lignes de feuilles de palmier.

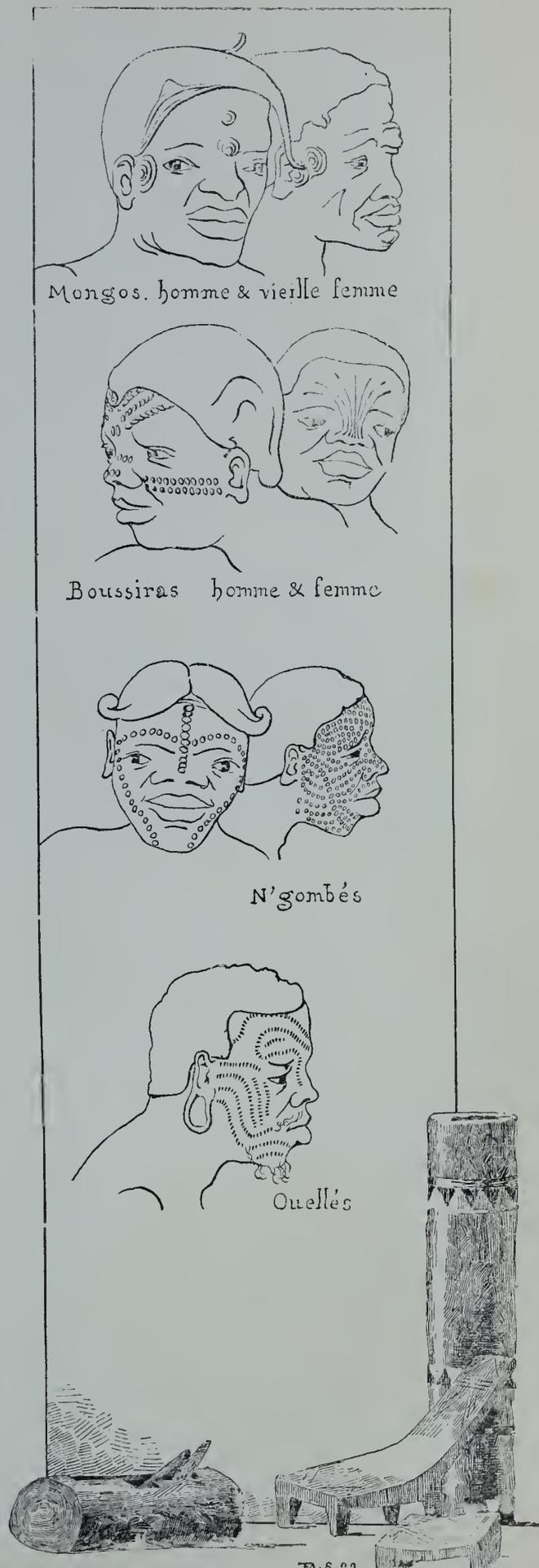
Ces lignes répondent parfois à des époques mémorables : nubilité, mariage, premier enfant, fin de l'allaitement, etc. Ce sont les femmes qui procèdent elles-mêmes à ces inscriptions cutanées de leur biographie.

Les hommes se dessinent sur les épaules, en travers des bras ou sur la poitrine, quelques lignes de feuilles de palmier. On peut considérer comme tatouage de race les deux lignes que les Wachanzi se traient le long du sternum et du creux de l'estomac.

La race mongo est caractéristique : les femmes ont le corps tout entier couvert d'ampoules de 1 à 2 centimètres de diamètre disposées en lignes parallèles; les hommes affectionnent les rosaces, les roues, les losanges, etc.

Les Bussira ne laissent aucune partie de leur corps indemne d'incisions.

Lieut. CH. LEMAIRE.



Pl. 600

D'après des dessins de M. le lieutenant Masui.



La voie le long de la rive gauche de la Mpozo. (D'après une photographie du capitaine A. Weyns)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LA MPOZO

C'EST au kilomètre 4 que la voie atteint le confluent de la Mpozo. Elle remonte ensuite la rive gauche de cette rivière pendant quatre nouveaux kilomètres pour la franchir sur un pont de 60 mètres de longueur, au kilomètre 8.

Notre gravure reproduit une photographie prise au kilomètre 6.50 et montre un des tournants brusques de la voie, très mouvementée en cette section. A droite, au dernier plan du dessin, s'élèvent les flancs de la rive droite de la rivière.

Les rives de la Mpozo, mamelonnées et herbeuses à son confluent dans le Congo, ne tardent pas à se dresser à pic et à présenter en amont l'aspect le plus sauvage et le plus pittoresque. Les escarpements sont revêtus d'un inextricable fouillis d'une végétation luxuriante composée surtout de lianes, de bambous, d'herbacées géantes que dominent, de place en place, quelques faux cotonniers, des palmiers et d'autres essences.

Les travaux préliminaires pour les études et l'implantation de l'axe de la voie, ceux de la construction de la plate-forme ont été d'une difficulté sans égale. A maintes reprises on a dû

descendre les mineurs à l'aide de câbles pour leur permettre d'atteindre la cote de la plate-forme, et c'est ainsi suspendus au-dessus du gouffre, au fond duquel, à une profondeur de 40 mètres, roulaient les eaux impétueuses de la rivière, qu'ils battaient les premiers trous de mine des déblais à exécuter.

La voie franchit dans cette section, entre les kilomètres 5 1/2 et 7 1/2, trois ponts : un de 20 mètres au-dessus du ravin des Eaux-Bonnes, où est tombé, le 30 mai dernier, l'ingénieur Glaesener, le regretté chef de service de ces merveilleux travaux; un de 15 mètres au-dessus du ravin de la Fièvre; un de 10 mètres au-dessus du ravin de la Désespérance.

Véritable œuvre de géant, qui couvre d'honneur ceux qui y ont collaboré, et remplit d'étonnement, de crainte et d'admiration ceux à qui il est déjà donné de la contempler. Aujourd'hui, la locomotive circule à l'aise à travers ce chaos de roches et de végétation que certains s'étaient trop hâtés de déclarer impénétrable.



Vue de Pile Tota, près de Mauda sur l'Uelle.

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES

DU DOCTEUR W. JUNKER

DANS LES BASSINS DE L'UELLE ET DU BOMU

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur (1).

INTRODUCTION

IL nous a semblé intéressant, au moment où l'on s'occupe beaucoup de l'Uelle, de publier la traduction inédite de divers passages du livre de Junker, l'illustre voyageur qui a exploré avec tant de science et en montrant tant d'esprit d'observation la région arrosée par le Bomu, l'Uelle et leurs affluents. Le résultat de ses explorations est consigné dans trois volumes, contenant près de 2,000 pages, véritable monument élevé à la science par le regretté savant. C'est grâce à l'obligeance de l'éditeur de ce beau livre, M. Édouard Hölzel, de Vienne, qu'il nous est permis de mettre sous les yeux de nos lecteurs la première traduction française faite jusqu'ici de certaines parties de cette œuvre magistrale.

De 1874 à 1878, Junker visita successivement la Tunisie, la haute et basse Egypte, la Nubie, le Sobat, le Bahr-el-Ghazal et l'Yeï. Après un court séjour en Europe, il repartait

en 1878 pour Suez, Suakim, Berber et Khartoum, où il arrivait au commencement de janvier 1880.

Accompagné d'un préparateur naturaliste, M. Frédéric Bohndorff, il s'engagea alors dans le centre du continent, passant par les zéribas de Mechra-er-Rek, Diur-Gattas, Uaru, Dem Suleiman, Dem Bekir, et alla établir la base de ses opérations à la résidence de Ndoruma, puissant chef A-Sande (Niam-Niam) au nord de l'Uelle. Plus tard, il établit un autre centre d'explorations chez Semio, autre grand prince A-Sande. De ces deux points, il rayonna dans l'immense bassin du Bomu et de l'Uelle. Il se rendit chez Bakangaï et chez Kama, les plus importants potentats nègres de cette région; chez les Bandjia, les Bassange, les Mombuttus; il explora les sources du Bomu, les rives de l'Uelle, du Bomokandi et poussa, au sud, jusqu'au Népoko.

Le 23 janvier 1884, il était à Lado, chez Emin-Pacha, bloqué au nord par les mahdistes. Il dut séjourner deux ans

(1) Traduit de l'allemand par M. Alph. de Haulleville.

chez le gouverneur de l'Équatoria. Le 2 janvier 1886, il quitta celui-ci pour arriver à Zanzibar dans les premiers jours du mois de décembre de la même année. Il venait de passer sept années consécutives au cœur de l'Afrique et adressa de Msalala à l'Europe un éloquent appel pour la délivrance d'Emin, appel qui fut entendu par Stanley.

Il est mort le 13 février de cette année à Saint-Pétersbourg, à l'âge de 42 ans, après avoir, heureusement pour la science, pu achever son grand ouvrage, dont nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs les principaux chapitres concernant l'État indépendant du Congo.

A.-J. W.

I. — CHEZ NDORUMA

Chez Kommunda. — Curieux enchevêtrement des affluents du Nil et du Congo. — La station de Lacrima.

Le 22 mai 1880, après avoir traversé la crête de partage des eaux du Congo et du Nil, nous franchîmes la limite des États de Ndoruma en entrant dans une province à la tête de laquelle était placé Kommunda, un des principaux vassaux de ce prince. Nous avions, auparavant, rencontré, dans la région de Jissa, un grand nombre de misérables huttes dont les habitants appartiennent à la tribu fort dispersée des A-Barmbo. Au sud de l'Uelle, nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance avec le gros de cette tribu.

Les petits cours d'eau que nous traversâmes au sud du mont Ghasa jusqu'à Kommunda se réunissent à l'ouest de notre route et se jettent dans la rivière Boku. Dans cette région, on rencontre à chaque instant de magnifiques bois en galerie, à la végétation luxuriante, sillonnés par des ruisselets aux eaux murmurantes, profondément encaissés et dans lesquels on entre par une pente très rapide pour remonter de l'autre côté par un sentier non moins escarpé. Nous avons à peine atteint les deux premières huttes dans le pays de Kommunda, que les porteurs qui nous avaient été procurés par Jissa déposèrent leur charge et s'en allèrent aussitôt.

✠

Bien que la résidence de Kommunda fût encore très éloignée, ce chef, ayant appris notre arrivée, vint nous trouver dès l'après-midi et nous promit de nous envoyer immédiatement des hommes qui porteraient nos charges à son village, dans le voisinage duquel il avait fait construire des huttes pour nous abriter. Il nous apprit que Ndoruma se proposait de venir en personne nous chercher à ce dernier endroit pour nous conduire dans sa capitale. Depuis que j'avais quitté le sud du pays d'Abd-es-Sit pour pénétrer chez les vrais A-Sande, ma position vis-à-vis des indigènes et des porteurs était complètement changée. Dans les régions soumises à l'influence de l'Égypte, les fonctionnaires ainsi que les indigènes s'étaient toujours montrés bienveillants à mon égard par crainte de représailles de la part du gouvernement du Bahr-el-Ghasal. L'influence de celui-ci sur les pays méridionaux n'était, au contraire, que fort limitée et elle était purement nominale chez les A-Sande. Je pus bientôt me convaincre qu'à l'avenir, dans les pays que je parcourrais, je serais isolé et que le succès de mon voyage dépendrait uniquement des détenteurs indigènes du pouvoir.

Tous mes efforts devaient donc tendre à rester en bons termes avec ceux-ci, car c'était le seul moyen de m'assurer leur concours pour la réalisation de mes plans.

Je comptais beaucoup sur l'ascendant personnel de l'Européen, qui agit conformément à la justice et à la loi, et dans ces pays, qui jusqu'ici avaient été témoins du despotisme et du

gouvernement arbitraire des Arabes, je dus m'efforcer de gagner la sympathie des indigènes en leur montrant la grande différence qu'il y avait entre ma manière de faire et la rapacité des Arabes. Au début comme dans la suite, j'eus fréquemment à lutter contre des préjugés qui existaient à notre égard chez les indigènes et je dus agir avec beaucoup de tact et de prudence pour pouvoir continuer ma marche et pour être à même de m'acquitter du devoir que j'avais de veiller aux intérêts du gouvernement égyptien chez cette population très peu endurante et fière de son indépendance.

✠

Après avoir perdu de nouveau deux jours près du village de la frontière, je pus enfin me mettre en route pour chez Kommunda avec le restant de mes marchandises, portées par les hommes de ce chef. Un grand nombre de chefs vassaux et de simples indigènes étaient venus chez moi avec le grand chef, cédant à l'envie de me voir, mais aussi pour s'assurer s'il était vrai que je ne venais pas dans leur pays avec des intentions hostiles. Quant à moi, je fis constamment de mon mieux pour donner à ces gens l'assurance de mes intentions paisibles et pour tranquilliser tout le monde au sujet de ma présence dans la contrée.

Un effet particulièrement favorable fut produit par mon refus énergique de me laisser accompagner plus loin par les soldats arabes de Dem Bekir.

Après notre arrivée aux huttes de la frontière, des plaintes furent faites contre les actes arbitraires des Basinger, je renvoyai ceux-ci jusqu'au dernier homme avec les gens de Jissa. J'avais longuement expliqué à Kommunda et à son entourage que je ne voulais pas incommoder les habitants en menant avec moi une nombreuse suite, qu'il ne fallait pas que les soldats du gouvernement mangeassent le pain des A-Sande, que, confiant en eux, je venais dans leur pays sans escorte militaire et que je considérais la protection des A-Sandé comme suffisante et comme ayant plus de valeur qu'un grand nombre de soldats. J'avais la parole de Ndoruma et j'avais la conviction que les hospitaliers A-Sande ne mettraient pas d'entraves à l'exécution de mes projets et que les porteurs transporteraient mes charges avec bienveillance et sans crainte.

Par de longs et fatigants discours, que le nègre aime tant d'entendre dans les palabres, par des exhortations et des explications amicales, je m'efforçais, en ne m'épargnant aucune peine, de gagner la sympathie et le concours des indigènes. La plupart du temps mes paroles produisaient une impression salutaire et avaient une suite heureuse, mais il arriva plus d'une fois aussi qu'elles ne firent aucun effet

durable. Les événements qui suivirent ne vinrent que trop tôt renforcer ma conviction que ces nègres ne sont jamais bienveillants et qu'on ne peut les utiliser qu'après s'être fait craindre d'eux. Afin d'atteindre le but de mon voyage, je dus plus tard renoncer à la patience et à la persuasion et procéder avec sévérité et énergie pour avoir raison de la mauvaise volonté des noirs.

A quelque distance de la demeure de Kommunda, nous vîmes sur une large place dégarnie d'herbe plusieurs huttes nouvellement construites qui nous étaient probablement destinées. Je m'y installai avec mes marchandises aussi confortablement que possible et, selon toutes probabilités, pour plusieurs jours.

Pendant que je m'ennuyais de ne pouvoir immédiatement poursuivre ma marche en avant, les curieux sujets de Kommunda et de Ndoruma entouraient mon camp et trouvaient un visible plaisir à examiner ma personne et les choses étranges que j'avais avec moi. Pour la première fois, j'acquis la certitude, maintes fois confirmée plus tard, que l'autorité dont disposent vis-à-vis de leurs sujets les chefs actuels des A-Sande est restreinte.

Bien qu'ils agissent à la façon des despotes, ces chefs voient souvent leurs inférieurs se soustraire à leurs ordres.

Ndoruma, qui arriva sur ces entrefaites, parut furieux de voir que les porteurs qui avaient été commandés n'arrivaient pas. Je le décidai enfin à se charger en personne du recrutement des hommes, il s'engagea à être de retour chez moi le lendemain. Une partie des charges au moins avait pu être envoyée en avant sous la conduite de Farag Allah, mon domestique. Une seconde colonne de porteurs m'étant arrivée peu après le départ de Ndoruma, je me mis en marche sans plus tarder et sans attendre le retour de ce dernier, laissant Bohndorff en arrière avec le restant de la caravane. Ndoruma ayant été informé de mon départ, se mit aussitôt en route pour sa résidence principale.



Les routes sont rares entre les grands et nombreux villages qui se trouvent dans ce pays.

Ce manque de voies de communication entre les principaux villages ne peut pas être considéré comme l'indice de la rareté de la population dans un pays nègre. Les indigènes, profitant des leçons de l'expérience, s'établissent de préférence à une certaine distance des chemins les plus fréquentés, et ce dans le but de se soustraire aux réquisitions et aux vols des produits de la récolte opérés par les passants.

Au sud du village de Kommunda, le paysage est légèrement ondulé, le terrain s'élève insensiblement à partir de la petite rivière Bada et de là le regard plonge au loin dans une vaste dépression; c'est dans cette dernière que prend naissance le Bomu, qui coule vers le nord-ouest et ne tarde pas à tourner brusquement et franchement vers l'ouest; il reçoit en route de nombreux affluents. Le Bomu est le tributaire le plus important de l'Uelle-Makua.

Le chemin qui mène chez Ndoruma traverse un système hydrographique remarquable. Tandis que tous les cours d'eau que l'on franchit à partir de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo, dont j'ai déjà parlé, se jettent vers l'ouest dans le Bomu, et que toutes les rivières du sud de chez Ndoruma affluent dans un tributaire de l'Uelle-Makua, on

rencontre sur la route une étroite langue de terre s'enfonçant entre tous ces tributaires et qui appartient au bassin du Nil. C'est là que coule la rivière Bikki, un affluent du Such (Djur), qui est lui-même un tributaire du Bahr-el-Ghassal, et se trouve au nord de la capitale de Ndoruma.

Plus loin, à une distance de plusieurs journées, se trouve la petite rivière Lubbo, la première qui, au lieu de couler vers l'ouest, se dirige vers l'est. Le cours supérieur de l'Uerre, lequel passe par la capitale de Ndoruma, par contre, appartient au bassin de l'Uelle-Makua.

Le dernier jour de notre marche, nous rencontrâmes un plus grand nombre de huttes et de champs cultivés que plus au nord. Au delà de la Bikki, nous passâmes devant une grande agglomération appartenant au chef Lindia. La route traverse ensuite un pays légèrement ondulé, qui s'élève sensiblement et présente un plateau se dirigeant vers le sud. Celui-ci sépare le dernier affluent de la Bikki de quelques petits ruisseaux qui se déversent dans l'Uerre. L'après-midi, nous descendîmes enfin vers cette dernière rivière, après avoir traversé une grande forêt ténébreuse, peuplée d'arbres gigantesques entourés d'innombrables végétaux tropicaux. C'étaient encore une fois des bois en galerie. Dans la savane, sur l'autre rive, nous aperçûmes la capitale de Ndoruma et, sur la rive, se trouvaient un certain nombre de huttes nouvellement bâties, qui devaient nous servir de premier abri.

Mon serviteur Farag Allah y était déjà arrivé quelques jours auparavant avec les premiers porteurs. Je cédai la seconde hutte aux femmes et je pris possession de la troisième. On se mit immédiatement à l'œuvre pour construire un large dahr-el-tor, de sorte que Bohndorff, à son arrivée, le lendemain, eût de quoi s'abriter avec le reste des charges. Ndoruma avait été prévenu de notre approche, il me recut avec une nombreuse escorte de chefs vassaux et de menu peuple dans le voisinage des huttes qu'il avait fait construire pour nous.

Nous étions enfin chez Ndoruma, où je retrouvai Farag Allah. Bohndorff nous y rejoignit bientôt.



J'avais conçu l'idée de construire une solide station, — la station de Lacrima, — dans laquelle on logerait ma suite et qui servirait en même temps de hangar pour les marchandises pendant la saison des pluies. Pendant mon voyage vers la résidence de Ndoruma, j'avais pu me convaincre de la difficulté de voyager avec de nombreuses charges dans ces pays où les nègres ne sont encore nullement habitués à faire, moyennant rétribution, un service régulier de transport à dos d'homme. C'est pourquoi je pris la résolution de parcourir et d'explorer cette région avec le moins de charges possible pendant les années qui suivraient.

De même que je fis maintenant chez Ndoruma, je me proposai de construire plus tard des stations dans différents endroits, afin d'être à même de loger mes hommes, d'abriter mes nombreuses charges et d'avoir des bases d'opérations. Tandis que j'explorerais le pays avec une petite escorte, Bohndorff pourrait s'occuper de réunir des collections zoologiques.

(A continuer.)

D^r W. JUNKER.

LES SINGES CYNOCÉPHALES



CE genre n'est représenté qu'en Afrique, et comprend des singes dont la tête, à museau allongé, a quelque analogie avec celle du chien. Ce sont les plus grands quadrumanes après les orangs-outangs, et ils comptent parmi les plus dangereux à cause de leur grande force musculaire et du développement extraordinaire de leurs canines, qui sont des armes redoutables.

Les cynocéphales sont tous rusés, perfides, colères, impudents, astucieux et lascifs; leur lubricité dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Par contre, ils se témoignent mutuellement une affection extraordinaire et leur amour pour leurs jeunes les poussent au plus grand dévouement.

Ces animaux sont surtout terrestres, vivent en grandes troupes sur les rochers et la plupart ne grimpent que peu sur les arbres; dans une bande de cent cinquante individus, il n'y a ordinairement que douze à quinze mâles adultes, une trentaine de femelles en état de reproduire, et le reste se compose de jeunes d'âges différents. Leur nourriture consiste en racines tuberculeuses, végétaux succulents divers, fruits, insectes, mollusques, œufs, oiseaux et petits mammifères; ils soulèvent souvent de grosses pierres pour prendre les larves et les insectes qui se tiennent dessous, et si la tâche est trop lourde, plusieurs singes réunissent leurs forces pour la retourner. D'après le docteur Fischer, ils guettent aussi les antilopes naines et s'élancent même sur de plus grandes, comme les *Tragulus sylvaticus*, par exemple. Les cynocéphales exercent de grands ravages dans les champs de maïs, de sorgho, de manioc et autres.

L'espèce qu'on rencontre au Congo est le babouin (*Cynocephalus babuin*). Les voyageurs qui ont exploré la partie occidentale du bassin du Congo ne signalent pas sa présence dans cette région. Ceux de nos compatriotes qui ont exploré la partie orientale du bassin, entre le lac Tanganika et Tabora, l'ont rencontré en troupes nombreuses. Son pelage est d'un jaune olivâtre, sa queue longue et assez touffue, sa face brun verdâtre et ses paupières couleur chair pâle. Ces singes vivent dans les bois en troupes nombreuses et se rendent de là dans les champs, d'où il est difficile de les chasser. Les femmes

ne leur inspirent aucune crainte, ils les attaquent même et leur enlèvent les provisions qu'elles portent. Ils évitent les chasseurs armés de fusils dont ils connaissent les effets. Une femelle est-elle tuée, le jeune ne quitte pas le corps inerte de sa mère, à moins que d'autres ne viennent l'enlever de force; les vieux aident également les blessés à se sauver.

À l'approche d'un ennemi, les cynocéphales font entendre des cris, des hurlements et des grognements terribles, ils grincent des dents, jettent des regards étincelants de rage sur les assaillants, et s'appêtent à fondre sur eux tous ensemble; les chiens et même la panthère ne sortent pas toujours vainqueurs d'un combat avec de pareils singes; ces derniers lancent souvent de grosses pierres à la tête de leurs ennemis, ce qui les rend très dangereux pour l'homme.

Dans une chasse en Abyssinie, des chiens vigoureux et bien dressés furent lancés contre une troupe de cynocéphales; ceux-ci se sauvèrent en partie, mais les mâles adultes restèrent en arrière, poussèrent des cris horribles en grinçant des dents et en frappant le sol de leurs mains. Ils regardèrent leurs adversaires avec des yeux tellement étincelants de fureur, que les pauvres chiens, d'ordinaire si courageux, reculèrent avec effroi; excités par leur maître, ils reprirent bientôt l'offensive, mais les singes avaient eu le temps d'escalader un rocher infranchissable pour des chiens. Quand ceux-ci revinrent à la charge, il n'y avait plus que quelques retardataires au fond de la vallée, parmi lesquels un jeune qui sauta rapidement sur un pan de rocher où les chiens le tinrent en arrêt. Ses cris lamentables attirèrent l'attention d'un vieux mâle de la bande: il s'avança vers les chiens sans se presser, leur jeta des regards qui suffirent pour les tenir en respect, monta lentement sur le bloc de rocher, caressa le petit singe et s'éloigna avec son jeune protégé sans que les chiens ahuris osèrent l'attaquer.

Pris jeune, le babouin s'apprivoise facilement, s'habitue à l'homme et devient très familier; mais la femelle est toujours plus douce que le mâle et doit être élevée de préférence.

A. D.



Un groupe de babouins.

JEAN-BAPTISTE GLAESENER

Né à Châtillon (province de Luxembourg), le 1^{er} septembre 1859. — Ingénieur honoraire des ponts et chaussées.

S'embarque pour le Congo le 7 juin 1890, en qualité d'ingénieur chef de service de la Compagnie du chemin de fer. — Dirige les travaux de construction de la première section de la ligne et le montage du pont de la Mpozo. — Décédé au camp des Eaux-Bonnes, le 30 mai 1892.



LE 30 mai dernier, un lugubre cortège quittait le Camp des Eaux-Bonnes, installé le long du versant abrupte de la rive gauche de la Mpozo, et par la voie ferrée se dirigeait lentement vers Matadi. Des mineurs et des terrassiers italiens portaient une bière que suivaient d'autres Européens, ainsi que des ouvriers noirs.

Au petit cimetière de Matadi, le personnel complet de la Compagnie du chemin de fer du Congo, les fonctionnaires de l'État et les agents des Compagnies commerciales étant réunis, devant la tombe ouverte, M. l'ingénieur Charmanne prononça les paroles suivantes :

« Au nom de la Compagnie et de la Direction du chemin de fer du Congo, je viens exprimer ici la profonde douleur et les grands regrets que nous cause la mort de M. l'ingénieur Glaesener.

« Vous connaissez tous la haute intelligence et la trop grande activité de notre cher ami ; sa bonté, sa bienveillance, sa modestie resteront proverbiales. Je serais en dessous de ma tâche si je voulais en quelques mots rendre hommage à tous ses mérites.

« Glaesener était l'homme des grands obstacles : il est mort sur la brèche, au moment où il mettait la dernière main à nos seuls grands travaux, en nous faisant ainsi surmonter nos dernières difficultés. S'il y a quelque gloire à mener à bien des travaux comme les nôtres, il en emporte la grosse part avec lui.

« Adieu, Glaesener ! Adieu, cher ami. Nous vous conserverons et nos regrets et une profonde reconnaissance. »

La mort du vaillant ingénieur fut pour tous en Afrique, pour ses collègues comme pour les ouvriers sous ses ordres, dont il était adoré, un véritable coup de foudre. Ce fut pendant plusieurs jours un abattement général et un grand découragement.

Le vendredi 27 mai, au matin, Glaesener s'était rendu au ravin de la chute avec le directeur Charmanne pour visiter les travaux. Il était rentré à midi, un peu fatigué, au chantier du pont de la Mpozo, où il avait déjeuné avec le D^r Carré. Après le repas, il avait regagné le Camp des Eaux-Bonnes, où il était installé depuis plusieurs mois.

Le lendemain matin, dans sa visite, le docteur constata que Glaesener était atteint de la fièvre bilieuse hématurique. Il s'installa aussitôt à son chevet, ne le quitta plus, le soigna comme un frère. Rien n'y fit, ni soins, ni dévouement : dans la nuit du lundi, à 3 heures du matin, Glaesener expirait.

« Tout le monde est d'accord — nous écrivait, en nous annonçant la fatale nouvelle, M. l'ingénieur Charmanne — qu'il n'est personne, ici ni ailleurs au Congo, réunissant plus d'estime et de sympathies que Glaesener. Les travaux l'ont tué. Il y a six semaines, un petit accident, sans importance, est arrivé à l'une des culées du pont des Eaux-Bonnes. Depuis cet accident, qui l'affecta outre mesure, car il avait la direction de cet ouvrage d'art dans son service, il était malheureux. Il rêvait la nuit de cette affaire, s'exagérait son importance. C'est une véritable victime du devoir. »

Au moment de sa mort, il activait l'achèvement du pont de la Mpozo. Bien que son terme d'engagement fût échu, il se refusait à abandonner son œuvre pour venir prendre quelques mois de repos au pays natal, parmi les siens qui l'attendaient. Hélas ! un mois plus tard, l'ouvrage d'art était franchi par la locomotive, tandis que le pauvre Glaesener reposait pour toujours à Matadi. Son nom restera attaché à ce magnifique travail.



Le premier bureau de poste, à Boma, en 1885 (D'après une photographie de M. Weber.)

LE SERVICE DES POSTES

La proclamation de la constitution de l'État du Congo eut lieu à Banana le 1^{er} juillet 1885. Les premières bases administratives du nouvel État furent établies avec une étonnante rapidité. Tandis que l'on s'occupait, en Afrique, d'appropriier des locaux pour l'installation des divers services, l'on procédait, à Bruxelles, au recrutement du personnel nécessaire et, sans retard, par chaque bateau, de nouveaux agents étaient acheminés vers la colonie naissante.

L'une des branches de l'administration qui, par son incontestable utilité, s'imposait dès la première heure, était le service des postes. Jusqu'alors, les courriers au départ du Congo étaient confiés directement aux navires qui venaient faire escale à Banana, et les courriers à l'arrivée étaient remis au premier habitant du port qui accostait le vapeur. Aussi, était-il intéressant d'assister au petit sport qui s'organisait dans la crique de Banana chaque fois qu'un steamer se montrait à l'estuaire.

Son apparition était signalée par des noirs, placés en sentinelles dans les factoreries; dès qu'un peu de fumée noircissait l'horizon, la vigie annonçait la nouvelle à tous les habitants de la presqu'île. Quiconque disposait d'une embarcation s'empressait de la mettre à l'eau, on procédait rapidement à la toilette des canots et les rameurs allaient revêtir leurs plus beaux atours. Car, à côté du désir d'arriver « beau

premier », il y avait aussi chez les commerçants cette petite vanité de posséder l'embarcation la mieux équipée.

Souvent le navire était encore dans la haute mer que déjà on se portait à sa rencontre. On voyait alors le blanc encourager ses rameurs de la voix et du geste, et stimuler leur ardeur par la promesse d'un séduisant « *matabiche* ».

Le premier arrivé recevait du « *purser* » ou commissaire le sac postal; celui-ci était prestement vidé sur le pont du navire et l'on commençait aussitôt la distribution du courrier. Au fur et à mesure de leur arrivée, les autres blancs prenaient place autour du distributeur improvisé et attendaient avec une « fiévreuse » impatience les nouvelles tant espérées d'Europe.

Quelle désillusion lorsqu'on n'avait quitté sa factorerie que pour recevoir un simple journal ou une communication sans importance! Et quelle piteuse mine faisait le premier arrivé lorsqu'il s'apercevait que tout le mal qu'il s'était donné pour devancer les autres ne lui avait valu que l'avantage d'opérer la distribution!



Le gouvernement central comprit l'urgence qu'il y avait de procéder à l'organisation d'un service postal moins primitif, et dès le mois de mai 1885, il obtint du gouvernement

belge, pour deux de ses agents, l'autorisation de s'initier à tous les détails du métier dans les bureaux des postes belges.

Le 16 septembre 1885, une administration des postes sur le territoire de l'État indépendant du Congo fut décrétée, et le lendemain 17, le gouvernement central du même État notifiait son adhésion à la convention postale universelle.

Le 18, un arrêté de l'administrateur général du département des affaires étrangères créait un bureau des postes dans chacune des localités de Banana, de Boma et de Vivi, et fixait la date du 1^{er} janvier 1886 pour l'ouverture de ces bureaux. De plus, par un arrêté de la même date, l'administrateur général du département des affaires étrangères réglait le fonctionnement du service des postes, et M. Janssen, alors vice-administrateur général au Congo, et depuis gouverneur général, arrêtait toutes les mesures d'exécution utiles et nécessaires.

A partir de ce moment, les vapeurs de l'État firent de fréquents voyages sur le fleuve pour la remise des correspondances aux factoreries et aux stations. De même, les bateaux des particuliers naviguant sur le fleuve dans le bas Congo furent dorénavant tenus de se prêter gratuitement au transport des paquets postaux.

Les steamers de l'État transportant les courriers portaient au haut du mât un drapeau blanc avec l'inscription « Postes », et leurs capitaines avaient l'obligation d'accepter les correspondances affranchies qui leur étaient remises en cours de route.

Le vice-administrateur général au Congo prit également des dispositions pour assurer le service postal entre le bas et le haut Congo, bien que le service régulier de la poste s'arrêtât, à cette époque, à Vivi.

Les cabanes en bambou qui furent affectées dans le début au service des postes n'étaient que provisoires. A la place de ces cabanes d'antan, l'on peut voir aujourd'hui des constructions parfaitement aménagées et très confortables.

La gravure que nous donnons en tête de cet article représente l'habitation où fut établi le premier bureau des postes de Boma, et qui servit en même temps de logement au percepteur. En 1887, le bureau fut installé dans des locaux plus spacieux et, depuis le mois de juin 1889, il a été transféré dans un bâtiment nouveau, en bois, facilement démontable, fourni par la maison Lassinat, de Braine-le-Comte.



Ce furent trois de nos compatriotes, MM. De Keyzer, Massart et Weber, qui eurent à s'acquitter de la délicate tâche d'organiser le service postal au Congo et d'en assurer le fonctionnement.

Le personnel de l'administration postale au Congo se composait d'un contrôleur, des percepteurs des postes et des percepteurs suppléants. Actuellement, ce personnel est composé d'un contrôleur, d'un contrôleur suppléant, de cinq percepteurs et d'autant de percepteurs suppléants.

Le 18 mai 1886, la perception de Vivi fut supprimée, par suite du transfert du siège de l'administration locale à Boma.

C'est le 22 mars 1887 que l'on créa le service de transport des colis postaux du Congo vers la Belgique et vice versa. Depuis cette époque, d'après une convention passée avec l'administration des chemins de fer de l'État belge, des colis postaux peuvent être échangés, en transit par la Belgique, entre l'État indépendant du Congo et les divers États euro-

péens. Le transport des colis postaux destinés aux localités du haut Congo situées au delà de Matadi et Vivi fut réglé par des dispositions datées du 5 juillet 1887.

Le développement des affaires commerciales dans le haut Congo et l'importance acquise par les diverses stations de l'État dans cette région nécessitèrent bientôt la création d'une sous-perception des postes au Stanley-Pool; celle-ci fut ouverte le 1^{er} mai 1889.

L'organisation postale se perfectionnant de plus en plus, une autre sous-perception des postes fut encore ouverte à Nzobe, le 1^{er} août 1889, dans la région du Tshiloango; la construction qui y fut élevée est identique à celle affectée présentement au service des postes à Boma. Enfin, le 1^{er} mars 1890, une perception des postes fut créée à Matadi, qui, depuis que des travaux y ont été commencés pour l'établissement de la voie ferrée, est devenu la plus importante localité du Congo belge.

Jusqu'au 1^{er} mai 1891, le bureau des postes de Banana avait seul servi d'office d'échange pour les correspondances originaires ou à destination de l'étranger, c'est-à-dire pour le service international; mais les navires de mer ayant peu à peu négligé ce port pour remonter le fleuve jusque Boma et Matadi, la perception de Boma fut également érigée en office d'échange à partir de la date précitée.



La transmission des correspondances au Congo s'opère aujourd'hui dans des conditions de sécurité et de rapidité des plus satisfaisantes. Dans le bas Congo, il existe quatre bureaux, et des services spéciaux sont organisés sur la route des caravanes, dans la région des chutes. Dans le haut Congo, des envois postaux sont remis à bord de chaque bateau en partance du Stanley-Pool. Les distributions se font ainsi sur toutes les voies navigables.

Depuis un an, comme on sait, un service direct de navigation est organisé à des dates déterminées entre Anvers et le Congo; les courriers postaux entre le Congo et la Belgique et vice versa se font donc maintenant avec toute la régularité désirable.

Pour donner une idée de l'extension progressive acquise par le service des postes au Congo, nous indiquons ci-dessous le total, par année, des objets postaux reçus et expédiés en service international :

1886	33,140
1887	50,814
1888	51,264
1889	53,428
1890	74,988

Le fonctionnement du service postal au Congo, complété par la création du service des mandats postaux, n'aura pour ainsi dire plus rien à envier aux administrations postales européennes, et nous pouvons annoncer que ce nouveau service fonctionnera très prochainement. Cette innovation mettra fin aux difficultés qu'éprouvent les commerçants et agents d'administration désireux de faire des envois de valeurs en Europe. Aussi cette création, qui constitue un nouveau progrès réalisé par l'État du Congo, sera-t-elle accueillie avec grande satisfaction.





Le pont de fer de la Mpozo. (D'après une photographie de M. le capitaine A. Weyns.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE FER DE 60 MÈTRES SUR LA MPOZO

Nous avons donné, à la réception de la dépêche de Matadi annonçant l'achèvement et l'inauguration du pont sur la Mpozo, une vue de cet important ouvrage d'art prise au moment où les maçonneries étaient terminées et prêtes à recevoir le tablier métallique. Nous complétons aujourd'hui cette première description d'ensemble en mettant sous les yeux de nos lecteurs une gravure qui représente le pont terminé. Sur la rive gauche de la Mpozo figure un train qui vient de traverser le torrent pour s'engager dans le massif montagneux de Palaballa.

La superstructure métallique du pont est formée, comme nous l'avons dit, d'un tablier en acier d'une seule portée de 60 mètres, construit par les usines de la société « La Métallurgique », à La Sambre (Charleroi).

La photographie ne permet pas de se faire une idée exacte de l'importance réelle de l'ouvrage, qui est vu en raccourci par suite d'un effet de perspective résultant de la position

choisie par l'opérateur. Toutefois, il est aisé de se rendre compte de la hauteur des poutres, et par suite de juger de leur longueur, en prenant pour terme de comparaison soit la taille des hommes ou les dimensions d'objets connus qui sont représentés sur la gravure.

Nous ne reviendrons pas sur les renseignements qui ont été donnés dans de précédents numéros au sujet des dispositions adoptées pour le montage du tablier métallique. On peut voir encore sur notre gravure le pont de service tel qu'il a été établi entre les rives de la Mpozo sur trois piles provisoires; ses maçonneries n'avaient d'autre but que de résister au choc des eaux dans le cas où des crues se seraient produites pendant les travaux. Toute cette charpente en bois qui, sur le dessin, enlève au pont l'aspect de légèreté qu'il présente en réalité, est enlevée à l'heure qu'il est. Quant aux piles, elles ne tarderont pas à disparaître sous l'action des eaux, à l'époque des grandes pluies.



Sur l'Uelle. — Flottille mangballe équipée en guerre. (Voir p. 167.)

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES

DU DOCTEUR W. JUNKER

DANS LES BASSINS DE L'UELLE ET DU BOMU

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur.

II. — SUR LE HAUT UELLE

Les léopards. — L'esclavage domestique. — Un pont portatif sur l'Uelle. — Flottille de guerre. — Guerre d'un jour.

AVANT de commencer mon exploration de la région de l'Uelle, il importait que je misse mes marchandises et le gros de ma troupe à l'abri de la pluie pendant la saison humide qui était proche. Je devais aussi me préoccuper d'installer au plus tôt la station centrale que j'avais décidé d'établir à Lacrima.

Je construisis tout d'abord une solide palissade, précaution indispensable à cause des léopards qui, dans ce pays, sont extrêmement audacieux, attaquent continuellement l'homme et n'hésitent pas à entrer dans les huttes, pour y enlever des femmes, des enfants et même des nègres adultes. Il était urgent de nous mettre à l'abri de ces terribles mangeurs d'hommes, et je commençai immédiatement l'édification d'un mur protecteur, ce qui me prit plusieurs jours.

Chose étonnante, dans ce pays où les léopards montrent tant d'audace, la population est d'une indolence telle qu'elle

ne prend aucune précaution pour se protéger contre les fauves. Elle ignore absolument l'art de palissader ses habitations. Seules, les peuplades nègres qui élèvent du bétail savent édifier des emmureillements convenables. Les Niam-Niams, eux, se contentent d'assujettir leurs portes au moyen de perches arc-boutées à l'intérieur et, lorsqu'ils cherchent à capturer les bêtes féroces, ils se préoccupent avant tout de s'en rendre maîtres sans en abîmer la fourrure. Le léopard a l'habitude de toujours revenir à l'endroit où il a réussi une première fois à faire une proie. Sachant cela, les Niam-Niams construisent une petite hutte dont le toit est formé par un gros tronc d'arbre; à l'intérieur, en guise d'appât, on place soit le bras, soit la jambe du malheureux qui a été, la veille, victime du fauve; quand la bête s'approche, pénètre dans la paillette et s'élance sur l'appât, le tronc s'abat brusquement et écrase le voleur. On ne rencontre presque jamais chez les

A-Sande une peau de léopard abîmée par une blessure faite à la lance; elle serait considérée comme n'ayant pas de valeur. On capture presque toujours les carnassiers au moyen de pièges comme celui dont je viens de donner la description.

Je consacrai plusieurs semaines à la construction de ma station et j'usai pour cela des nombreux bras mis à ma disposition par Ndoruma. J'avais renoncé à bâtir suivant la méthode indigène, ne pouvant me contenter de ce genre d'habitation.

En général, les gens de cette région bâtissent de petites huttes légères; chez les Niam-Niams, elles sont très propres et artistement ornées.



Mon séjour chez Ndoruma me fut de la plus grande utilité; elle me fournit l'occasion d'étudier à fond le caractère du nègre et son degré d'aptitude au travail libre. Ndoruma, même en employant la contrainte, ne parvenait pas à en obtenir aucun service. Déjà j'en revenais de mes idées de jadis sur l'émancipation des esclaves, sur la liberté dorée de la race nègre, sur l'obligation de traiter les noirs avec douceur, bonté et ménagement, toutes choses avec lesquelles on ne réussit que chez des gens qui ont le sentiment de l'honneur.

J'étais à une dure école, mais elle me fut utile, car j'acquis une expérience que j'appréciai hautement dans la suite. Je me rendis de plus en plus maître de cette impatience qui devient le propre de tous les voyageurs en Afrique et qui compromet si souvent les suites d'une expédition. Il faut conduire les noirs avec une patiente ténacité et leur faire voir que le blanc est leur maître. L'opinion philanthropique que nourrit l'Européen au sujet du noir est motivée par sa bonté de cœur, son esprit de solidarité et d'affection pour son frère d'Afrique; elle est fortifiée d'ailleurs par la conduite inhumaine qu'à l'origine les mahométans ont tenue envers les nègres. Mais cette opinion doit être modifiée à la suite d'un examen sérieux et raisonné du véritable caractère des indigènes.

Loin de moi de chercher à excuser la brutalité des conquérants qui oppriment le noir uniquement pour satisfaire leurs instincts égoïstes et leur besoin de pillage et de vol; loin de moi de préconiser le règne de la force.

Les Nubiens commettent beaucoup d'iniquités à l'égard du nègre. Celui-ci, cependant, possède parfaitement la notion de la justice, notamment en ce qui concerne l'idée du tien et du mien. Mais ses sentiments d'équité ne vont pas jusqu'à repousser l'esclavage domestique. Ils s'accoutument par faitement de ce dernier, car chacun est habitué à se trouver dans un état de dépendance analogue vis-à-vis de son chef. Aussi je suis d'avis que seuls la corvée et le travail obligatoire réglés et surveillés par le gouvernement permettront pendant la génération qui nous suivra, d'amener les natifs à un état de civilisation plus élevé.



La région située autour de la résidence de Ndoruma, limitée par le 4^e et le 5^e degré de latitude nord, et le 27^e et le 28^e degré de Greenwich, s'élève à environ 740 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle constitue une des plus importantes crêtes de partage du système hydrographique de cette partie de l'Afrique. C'est sur ce plateau qu'ont leur source la plupart des affluents septentrionaux de l'Uelle ainsi que les rivières qui se dirigent vers le nord pour se déverser dans le Such, qui appartient, lui, au bassin du Nil.

Je me mis en route deux mois après mon arrivée chez Ndoruma, me dirigeant vers l'Uelle. A une demi-heure de la station, un marais large et boueux nous barrait la route. Pour traverser ces mares, à la surface desquelles on voit de distance en distance des amas de racines entrelacées, je me munissais d'une planche longue de 4 mètres. En plaçant celle-ci entre deux îlots, je formais une passerelle rudimentaire mais pratique, qui me fut des plus utiles.



Des marais je passais dans un pays herbeux. La marche y était d'autant plus facile que les A-Sande ont l'habitude de renverser les herbes le long des sentiers les plus fréquentés ou conduisant au mbanga d'un chef. Ils procèdent à cet effet de deux façons: tantôt ils se contentent de rabattre l'herbe au moyen de gros bâtons, tantôt ils s'y prennent d'une manière tout autre: ils se munissent d'une partie de tronc d'arbre à laquelle ils attachent, à une certaine distance l'une de l'autre, les deux extrémités d'une corde. En tenant celle-ci des deux mains, ils avancent en soulevant légèrement le tronc et en le poussant du pied; ensuite ils s'appuient dessus de tout le poids de leur corps et couchent ainsi les herbes les plus résistantes. Sur les chemins où un pareil travail n'a pas été fait, le voyageur est obligé d'étendre constamment les bras pour écarter devant lui cette végétation gênante et qui atteint parfois de 2 à 3 mètres. De plus, ces herbes, tout comme le blé chez nous, dégouttent, le matin, d'une rosée abondante, et on ne parvient pas à les traverser sans être bientôt mouillé jusqu'aux os. Les nègres ont une peur bleue de cette humidité, et bien que les premières heures de la journée conviennent le mieux à la marche, on a la plus grande peine à décider les porteurs à se mettre en route avant 8 ou 9 heures du matin.



Le 20 août, je me dirigeai vers le pays du grand chef Semio afin de me mettre en route avec lui. Au sud de la résidence du chef Bani, on traverse un plateau très étendu, d'où la vue peut, chose rare dans ces régions, embrasser une immense étendue. La marche y était relativement facile, l'herbe ne trouvant pas, dans le sol schisteux et ferrugineux, la force nécessaire pour s'élever à une grande hauteur.

Chaque jour, nous passions à gué nombre de rivières et de ruisseaux fortement encaissés. Ces traversées, même celles des plus minimes cours d'eau, étaient toujours difficiles et de longue durée à cause de la nature des rives, qui étaient extrêmement marécageuses. Le pays qu'arrose le Crupi, lequel sépare le pays de Ndoruma du district de Palembang, est inhabité et très sauvage. Les huttes qu'on rencontrait étaient délaissées.

Le Hako, que nous passâmes ensuite, est la troisième rivière importante qui se déverse directement dans l'Uerre.

Le Bruole, dernier grand affluent que je rencontrai avant d'atteindre enfin, pour la première fois, le mystérieux Uelle, était gonflé à tel point, par les grandes pluies, qu'il était bien près de déborder. Il a un fort courant et la largeur de son lit est d'environ 75 pas. Au sud de cette rivière, dont je vis le cours supérieur deux mois plus tard en retournant chez Ndoruma, vivent les Mangballe.

Notre marche au sud du Bruole, jusqu'au jour où nous atteignîmes la rive droite de l'Uelle, devint de plus en plus pénible. Outre les difficultés que nous avions à nous frayer un passage au travers d'épais taillis et par-dessus deux rivières,

nous devions encore franchir d'immenses plaines herbeuses couvertes de 1 à 2 pieds d'eau, mais qui, heureusement, n'étaient pas marécageuses. Nous établîmes notre camp le plus près possible de l'Uelle, non loin de l'embouchure du Bruole, dans l'angle formé par les deux rivières.

✽

Transporté de joie d'avoir enfin atteint le but tant désiré, et impatient de contempler pour la première fois la rivière dont le cours et l'embouchure constituaient une énigme qui préoccupait depuis si longtemps les géographes, je courus en toute hâte vers la rive. Le majestueux cours d'eau, large d'environ 300 pas, coule vers l'ouest. Il est bordé d'une rangée d'arbres aux cimes élevées, alternant sur les rives à pic avec des pelouses aux herbes sèches.

Hélas! je dus bientôt renoncer à la satisfaction que j'éprouvais à admirer dans la solitude ce magnifique fleuve, car à peine les A-Barmbo, qui habitent l'autre rive, eurent-ils aperçu les gens de Semio qui m'accompagnaient, qu'ils poussèrent leurs cris de guerre.

A ceux-ci répondit le hurlement des Mangballe qui, à notre insu, nous avaient suivis et qui, maintenant, accouraient de toutes parts en rangs serrés, prêts au combat. Ce n'est pas tout : tandis que je me trouvais encore à la rive, j'entendis tout à coup d'autres cris de guerre qui semblaient venir du fleuve vers l'ouest. Les piroguiers mangballe s'étaient, eux aussi, préparés. Ils avaient descendu le Bruole jusqu'à l'Uelle, et maintenant on entendait le bruit de leurs rames battant les flots de l'Uelle. Je ne tardai pas à voir leur flottille.

Le coup d'œil était vraiment imposant. Tout contre notre rive passaient, rapides comme des flèches, leurs 15 canots de guerre. Ceux-ci, suivant la grandeur, avaient de 20 à 40 pagayeurs qui, avec leurs rames en forme de pelle, battaient l'eau avec une rapidité vraiment étonnante. Sans cesser un seul instant de pousser des vociférations et des cris assourdissants, ces habiles navigateurs firent virer, en un clin d'œil, leurs barques et redescendirent le fleuve avec une vitesse extrême, donnant ainsi une preuve incontestable de leur force et de leur adresse. Ils se bornèrent heureusement à cette brillante et belliqueuse démonstration, mais les hommes de Semio tiraillèrent contre les A-Barmbo, qui répondirent à leur feu. Ce jour-là, l'attaque ne fut pas sérieuse.

Quatre jours après, nous étions toujours sur la rive droite de l'Uelle et Semio hésitait encore à ordonner un combat contre

ses ennemis toujours en armes de l'autre côté de l'eau. Jusqu'ici, les deux partis s'étaient bornés à se lancer, le jour durant, une avalanche de ces injures qui sortent si facilement de la bouche du nègre. La nuit, lorsque la tranquillité n'est pas troublée par les cris de guerre et le bruit sourd du tambour, il est amusant d'écouter l'échange copieux de provocations et de railleries qui se fait entre des camps ennemis. Parfois, au milieu du silence, l'insulteur reste un moment sans réponse de la partie adverse, et il peut ainsi, sans être troublé, et sans qu'un mot ne se perde pour l'adversaire, épuiser tout son vocabulaire d'insultes et de moqueries. C'est en se lançant les uns aux autres des traits sonores et inoffensifs qui ne sont pas toujours dépourvus de sel, que les nègres aiment à passer la soirée et même une partie de la nuit autour des feux du camp. Ces cris moqueurs s'échangent de groupe à groupe et sont toujours salués de vacarme et de bruyants éclats de joie. C'est pour ainsi dire en ces circonstances seulement que j'ai entendu les nègres rire de tout cœur.

Semio finit par se décider à tenter une attaque. Un certain nombre de ses Basinger, embarqués sur des canots des Mangballe et protégés par les boucliers dressés des rameurs, s'avancèrent vers la rive occupée par leurs adversaires pour essayer sur eux l'effet des coups de fusil. Comme il fallait s'y attendre, une grêle de flèches leur fut décochée et, en revanche, un grand nombre d'A-Barmbo furent, cette fois encore, tués. Ce fait d'armes mit fin à l'attaque, pour le plus grand bien des gens de Semio.

Le 19 septembre, nous reprîmes la route que nous avions suivie pour venir à l'Uelle. De nouveau, les vallées et les fourrés submergés furent passés à gué; l'ancienne route fut ensuite abandonnée et nous atteignîmes une seconde fois l'Uelle, après une demi-heure de marche dans une direction sud-ouest. Semio donna l'ordre d'y établir le camp.

L'Akka, ruisseau qui coule sur la rive gauche de l'Uelle, constitue la limite entre le pays de Mambanga et celui des A-Barmbo. Dans la contrée où nous campions, il y avait cependant aussi des Mangballe, bien que leur pays soit soumis à Mambanga. Ce chef, informé de notre déplacement, avait quitté sa résidence située plus loin dans l'intérieur, sur la rive gauche de l'Uelle; il était venu s'établir en personne au lieu de passage du fleuve. En signe d'amitié, il envoya à Semio une défense d'éléphant et me fit dire qu'il passerait la nuit sur la rive dans l'espoir de me recevoir dans son pays le lendemain.

(A continuer.)

D^r W. JUNKER.



Traversée d'un marais. (Voir p. 166.)

UNE FORGE A L'EQUATEUR

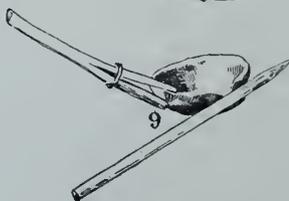
DESSINS DE M. LE LIEUTENANT MASUI

IL est intéressant de décrire les établissements métallurgiques rudimentaires établis chez les noirs du Congo. Nous prendrons comme type une forge à la station de l'Equateur.

Voici d'abord un hangar de 5 mètres sur 2^m50. Autour du foyer sont groupés quelques ouvriers et beaucoup de curieux, bavards et fâcheux.

Un trou en terre avec un feu de charbon de bois, activé par le jeu d'un soufflet dont le vent est amené sous le combustible au moyen d'une tuyauterie en terre réfractaire de 12 centimètres de diamètre extérieur, dont le canal a 4 centimètres de large (8). Le tuyau présente un large collet dans lequel s'engage l'extrémité d'un soufflet en bois, comparable à un violoncelle dont la caisse serait occupée par quatre marmites en bois, tendues de peaux de chèvre et de feuilles souples. Au milieu de chaque marmite, un bâton de 1^m50 servant à soulever et à abaisser la peau de chèvre. Deux gamins servent de souffleurs.

L'enclume est en fer (1); des masses en fer tiennent lieu de marteaux (2 et 3). Un marteau spécial, en forme d'herminette (5), sert au travail du cuivre. Les noirs se fabriquent également un eiseau à froid (6) et une puisette à eau qu'ils creusent dans un gros noyau évidé (4). Les creusets sont en terre réfractaire et



affectent la forme de grosses soucoupes profondes, à deux oreilles (9). On les retire du feu au moyen d'une pince faite d'un bout de bambou fendu, le long duquel glisse un anneau de liane.

Des formes en bois cannelé servent à imprimer dans un lit de sable étalé sur un fond de pirogue, des moules dans lesquels on coule des colliers et des anneaux de poignet et de cheville (7).

En terre, les noirs installent une ou deux marmites contenant de l'eau. Au-dessus du tout, de nombreux « *monganga* », fétiches indispensables à tout bon nègre, pendent niaisement afin de favoriser la perfection du travail.

Les matières à fondre sont le cuivre des *mitakos* venant d'Europe, du fer trouvé chez le blanc (bandes de caisses et de ballots, vieilles machettes, vieux canons de fusil, etc.) et aussi du minerai venant de l'intérieur, du lac Matumba, d'Upoto, etc. Les Ngombés sont les principaux fournisseurs de fer natif.

Avec le métal fondu, on fait des bracelets, des colliers, des jambières, des couteaux, des lances, des clous, des hoes, toutes choses indispensables aux indigènes.

Lieut' Ch. L.

Equateur, le 6 juin 1892.



LE CAPITAINE GEORGES LE MARINEL

Né à Davenport (États-Unis), le 29 juin 1860. — Capitaine au régiment du génie.

Premier départ pour le Congo, au service de l'Association internationale, le 7 août 1881. — Attaché à l'expédition du transport du steamer *le Stanley*. — Membre de la commission de délimitation de la frontière congo-française dans le bassin du Kwilu. — Chef de la station de Léopoldville. — Rentré en Belgique en juillet 1887.

Deuxième départ en janvier 1890, en qualité de second de l'expédition Van Gèle chargée de poursuivre l'exploration de l'Ubangi supérieur. — Chef des expéditions de l'Ubangi en 1891.



UN nom qui marquera doublement dans l'histoire de la fondation du Congo belge et qui est porté par deux frères d'égal mérite, appartenant tous deux à l'armée belge : le capitaine Paul Le Marinel, du régiment des carabiniers, ancien chef de la station de Luluabourg et du camp de Lusambo, explorateur du Katanga, et le capitaine Georges Le Marinel, du régiment du génie, ancien chef de la station de Léopoldville, explorateur de l'Ubangi et qui vient de quitter cette rivière pour rentrer en Europe.

Il y arrive au moment même où la publication de deux circulaires administratives portant sa signature provoque, en Belgique et en Hollande, de la part du commerce privé, la plus énergique des protestations contre la nouvelle politique économique de l'État indépendant du Congo.

L'une de ces circulaires, qui traite de *recéleurs* les commerçants européens qui, sur la foi des garanties proclamées par les Puissances, à Berlin, et sur celles des promesses faites par l'État du Congo, à Bruxelles, se sont aventurés au cœur de l'Afrique pour y trafiquer avec les indigènes, constitue un véritable défi.

Lorsque d'ici à quelques années, et le calme s'étant fait dans les esprits, l'écrivain impartial écrira l'histoire de la conquête du Congo par les Belges, il saura établir exactement les responsabilités, et ceux qui auront

mis un fonctionnaire d'élite dans la dure nécessité de choisir entre l'impossible abandon de son poste et l'obéissance passive à des ordres supérieurs contraires à la sagesse et à l'équité, recevront le jugement qu'ils méritent. Une telle politique ne saurait se prolonger sans provoquer les plus graves désordres : elle conduit fatalement à la révolte ou à la démoralisation.

Nous tenons à tirer immédiatement hors du débat la personnalité sympathique de l'officier explorateur dont nous publions aujourd'hui la physionomie réfléchie. Il nous importe peu que ce soit son nom ou celui d'un autre qui se trouve au-dessous des fameuses circulaires d'Yakoma, qui frappent le commerce privé dans l'Ubangi. Nous savons, en effet, qu'un décret secret, daté de Bruxelles le 29 septembre 1891, a ordonné au chef des expéditions du haut Ubangi de prendre d'urgence les mesures nécessaires pour « conserver à la disposition de l'État les fruits domaniaux ». Mais nous savons, d'autre part, que le capitaine Georges Le Marinel est l'un de ceux qui, en Afrique, honore le plus le nom belge par sa droiture, son courage et son humanité.

Pendant son premier séjour au Congo, il a été le principal adjoint du capitaine Valcke dans la lourde entreprise du transport du premier des grands steamers qui naviguent actuellement sur les eaux du haut fleuve. Pendant son deuxième voyage — qui est sur le point de prendre fin — il a été le second du capitaine Van Gèle, avec lequel il a exploré l'Ubangi et ses branches supérieures. C'est à lui que nous devons la carte définitive de cette région, dressée d'après une série de points dont il a déterminé les coordonnées géographiques. Carte et observations ont été publiées par le *Mouvement géographique* dans son numéro du 8 mars 1891.

L'inspecteur d'État Van Gèle parti pour l'Europe, c'est Georges Le Marinel qui le remplaça dans la direction des opérations sur l'Ubangi. De même que Van Gèle, il continua à favoriser, autant qu'il était en son pouvoir, l'installation des agents de la Société du Haut-Congo à Yakoma et à Bangasso. Lorsqu'en septembre 1891 il signa, en qualité de témoin, à l'achat d'un terrain destiné à l'établissement du commerce libre sur la rivière Bomu, il ne pouvait se douter que cinq mois plus tard la discipline allait le forcer à prendre, en violation de l'Acte général de Berlin, des mesures d'excessive rigueur contre ces mêmes commerçants, ses amis et ses compatriotes. Il trouva l'ordre à son passage à Bangala : il obéit.

LA NATION DES BANGALA

Les Bangala sont un des peuples les plus intéressants de l'Etat indépendant du Congo.

Lors de sa première descente du fleuve, le 14 septembre 1877, Stanley eut à soutenir un combat acharné avec leurs flottilles, et c'est avec admiration qu'il parle de « Bangala le Terrible », dont les habitants lui donnèrent tant de fil à retordre et le combattirent avec tant de bravoure et de mépris du danger.

Revenu plus tard dans leurs parages, au nom du Comité d'études du Haut-Congo, Stanley essaya, en janvier 1884, mais en vain, de nouer avec eux des relations amicales. C'est au capitaine Hanssens que revint cet honneur. Le 9 mai 1884, il réussit à s'entendre avec Mata-Buïke, grand chef des Bangala d'Iboko, et fonda chez lui la station de Bangala que le capitaine Coquilhat fut chargé d'aménager et d'organiser. Malgré des difficultés inouïes, secondé seulement par 25 soldats noirs au milieu d'une population de 30.000 Bangala, Coquilhat parvint à se tirer à son honneur de la difficile tâche qui lui était confiée.

Le premier, il réussit à enrôler des Bangala pour une station de l'Etat, les *Stanley Falls*.

Son successeur, le lieutenant Vankerekhoven, réussit, en décembre 1885, à engager 25 jeunes gens en qualité de soldats et de travailleurs pour le bas Congo.

Depuis ce moment, les bras se sont offerts en masse aux Européens, et ces noirs d'élite ont servi d'excellents auxiliaires aux blancs. On les rencontre partout maintenant, dans l'Etat indépendant, comme ouvriers, comme soldats ou comme marins à bord des steamers. Ils se trouvent aux Stanley-Falls, sur l'Uelle, à Luzambo, dans le bas Congo, et partout ils rendent de grands services.

Grands, beaux, forts, bien faits, les Bangala ont une superbe carrure. Ils se défigurent, malheureusement, en s'arrachant les cils et les sourcils, en se limant les dents et en se tatouant le front et les tempes.

Ils sont anthropophages et, comme presque tous les peu-

ples mangeurs d'hommes de l'Afrique centrale, ils possèdent un certain développement intellectuel. Junker et Schweinfurth ont fait la même remarque pour les cannibales du haut Uelle.

z

L'anthropophagie chez les Bangala, bien que fréquente, n'est cependant pas une habitude quotidienne, elle ne s'exerce que dans certaines circonstances solennelles. On mange peu de la femme : elle a une valeur commerciale trop grande, mais les prisonniers et les esclaves sont mangés les jours de fête : une vingtaine de fois par an.

Voici la description d'une scène d'anthropophagie, racontée par Coquilhat. Elle donnera une idée de la façon de « préparer » la viande humaine chez les Bangala. Monojongo, chef de Monguele, avait acheté à Bolombo un natif de l'Irebu, lequel avait été surpris en flagrant délit de conversation, non autorisée par le mari, avec une femme de l'endroit. Il lui fit d'abord casser les bras et les jambes à coups de masse. C'était le prélude, l'homme ne devant être mangé que le lendemain. Il fit ensuite tremper toute la nuit sa victime, encore vivante, dans le fleuve, la tête seule émergeant de l'eau. Le but était de rendre l'épiderme noir plus facile à enlever. Au



Une famille bangala. (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

point du jour, on décapita le malheureux, puis on l'écorcha. La tête fut bouillie dans un pot séparé. Quant au corps, on le dépeça et on le mit dans la marmite avec des quartiers de chèvre, de l'huile de palme et du sel, puis on se réunit en un grand banquet où fut servie cette horrible cuisine, arrosée de grandes jarres de bière.

La chair humaine, pour les Bangala, c'est un aliment noble, par opposition aux animaux qui ne fournissent qu'une nourriture vile. L'homme est une viande (*nyama*) qui parle. « C'est exquis, avec du sel ; cela a un goût particulier », disaient les Bangala à Coquilhat... Au fur et à mesure que l'expansion européenne augmente, cet épouvantable pratique

diminue, et elle disparaît tout à fait dans les environs des stations, où maintenant les cannibales « enfants du fleuve », viennent en foule offrir leurs bras. Un Bangala qui a servi dans l'armée ou dans une factorerie se considère comme un « anobli » ; il ne retombe pas dans les « errements » de sa jeunesse et de ses frères de race qu'il considère comme des « sauvages ».



Nous avons dit que les Bangala possèdent une certaine culture intellectuelle. Ils sont très intelligents, et tout comme les « civilisés » se laissent très souvent emporter par leurs passions jusqu'à l'enthousiasme ou jusqu'au désespoir. Les cas de suicide ne sont pas rares parmi eux. MM. Grenfell et Cambier ont vu des femmes et des enfants de cette nation jouer, à l'enterrement d'un chef, de véritables drames de danse et de chant, représentant la mort et la résurrection.

Leurs danses sont curieuses. Les jours où l'orgie chôme, si la soirée est belle et si la lune est dans son plein, la jeunesse se rassemble. Les danses ont lieu au tambour, avec accompagnement de chansons. Les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant ; en même temps, des deux extrémités du cercle se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent rapidement se placer l'un en face de l'autre en prenant des attitudes souvent peu modestes et se retirent ensuite aussitôt dans le rang. Chacun des partenaires recommence ce manège à son tour.

Les chansons des Bangala sont toujours des improvisations ; les événements du moment et les particularités de la vie des blancs leur fournissent d'amples thèmes à développement

Ces peuples ont une mémoire merveilleuse, l'instinct d'observation, la compréhension rapide des choses et l'assimilation aisée des langues étrangères. Ils possèdent une médecine élémentaire, et montrent une habileté très grande dans le pansage des blessures. Ils ont tout un assortiment de produits végétaux dont plusieurs sont vénéneux et d'autres servent de contre-poison, et ils gardent soigneusement le secret de la composition de leurs médicaments formés de simples.

L'idée de la mort se confond chez eux avec la crainte qu'elle inspire. Quand l'un d'eux meurt de maladie, le décès est attribué à l'*Ikundu*, au mauvais sort jeté ; seule, la mort à la guerre est considérée comme naturelle.

Ils sont capables de grand attachement et sont très dévoués pour les blancs qui les traitent bien, et Coquilhat a vu de véritables idylles, des couples amoureux et des femmes aimant secrètement des hommes pauvres.

L'enfant a pour son père la crainte et le respect qu'inspire l'autorité ; mais il aime réellement sa mère ; celle-ci s'intéresse à lui, même quand il est parvenu à l'âge adulte.

Les Bangala épousent, c'est-à-dire achètent surtout des femmes, filles d'hommes libres. Ils les traitent et les nourrissent bien. La dot à payer au père est de quatre à six esclaves.

Les femmes font, chez les Bangala comme chez presque toutes les peuplades nègres, les travaux les plus rudes ; les hommes sont forgerons, constructeurs de pirogues, mariniers. Mais rarement les premières sont maltraitées ou malmenées.

Tous les auteurs semblent d'accord pour dire que la nation des Bangala est, de tous les riverains du Congo, celle qui donne les plus réelles espérances. Doués d'un merveilleux esprit d'assimilation, ils se plient à toutes les besognes, et sont, dès à présent, les meilleurs auxiliaires des européens dans leur travail d'expansion dans les immenses territoires de l'État.



Il est intéressant de lire ce qu'écrivait Coquilhat le 14 juillet 1885, à propos du premier engagement de Bangala. C'était un premier pas ; il fut suivi de beaucoup d'autres, si bien qu'actuellement les Bangala sont les adjuvants nécessaires des Européens dans tout l'État du Congo :

« Je viens de réussir dans un projet préparé de longue main : celui d'enrôler des Bangala pour le service des autres nations. Les étapes nécessaires parcourues pour y parvenir ont été notées dans mon journal : première coopération éphémère des natifs à la confection de mon toit, ensuite engagement à la semaine, puis au mois, escortes dans mes petits voyages, formation de la jeune garde.

« La difficulté résidait dans le caractère exclusif et tout personnel que les jeunes gens ont en moi. Il a fallu me porter garant pour M. Deane (le blanc au service duquel devaient être les nouveaux enrôlés), affirmer son aménité et sa fermeté. Le succès est acquis. Neuf des jeunes gardes sont embarqués pour les Falls au terme de deux mois. Leur traitement sera de quarante-cinq *mitakos* (11 fr. 50 c.) par mois, plus la ration et l'habillement. Afin de stimuler le goût de la population, les volontaires ont été immédiatement vêtus et armés et, pendant deux jours, fiers comme Artaban, ils se sont promenés à travers les groupes de leurs concitoyens en admiration.

« Les Bangala ont ce grand avantage d'avoir beaucoup d'amour-propre. En ménageant et en excitant ce sentiment dans une voie utile, nous pourrions en tirer de grands résultats.

« Neuf engagés, c'est peu comme chiffre actuel, mais c'est tout pour l'avenir. Une fois que les Bangala sauront leurs fils satisfaits dans notre service lointain, ils nous fourniront des centaines de volontaires.

« Et, petit à petit, l'État du Congo pourra s'affranchir des puissances étrangères dont le bon vouloir est indispensable pour le recrutement des Zanzibarites et des Haoussa. Il aura sa force propre et qui lui coûtera beaucoup moins cher... J'ose appeler ce résultat le couronnement de mon œuvre de patience dans l'assimilation des anthropophages. »

Coquilhat a été bon prophète. Depuis cette année, l'État du Congo a décidé de ne plus recruter guère sa force armée que dans son territoire. Les Bangala forment la base de ce recrutement nouveau.





LE CHEMIN DE FER

DU

CONGO

UN PASSAGE DIFFICILE

Dans de précédents numéros, nous avons essayé, par des gravures accompagnées de descriptions succinctes, de donner une idée de la région au travers de laquelle le chemin de fer a été construit sur huit premiers kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à la traversée de la Mpozo.

Mais toute échelle de mesures faisant défaut, l'impression produite par la vue de ces flancs rocheux dévalant rapidement soit vers le lit du Congo, soit vers celui de la Mpozo, a dû forcément être bien inférieure à la

La locomotive au kilom. 2.700. (D'après une photographie du capitaine A. Weyns.)

réalité. Aussi croyons-nous intéressant de fournir aujourd'hui à nos lecteurs une base d'appréciation qui leur permettra de mettre les choses au point.

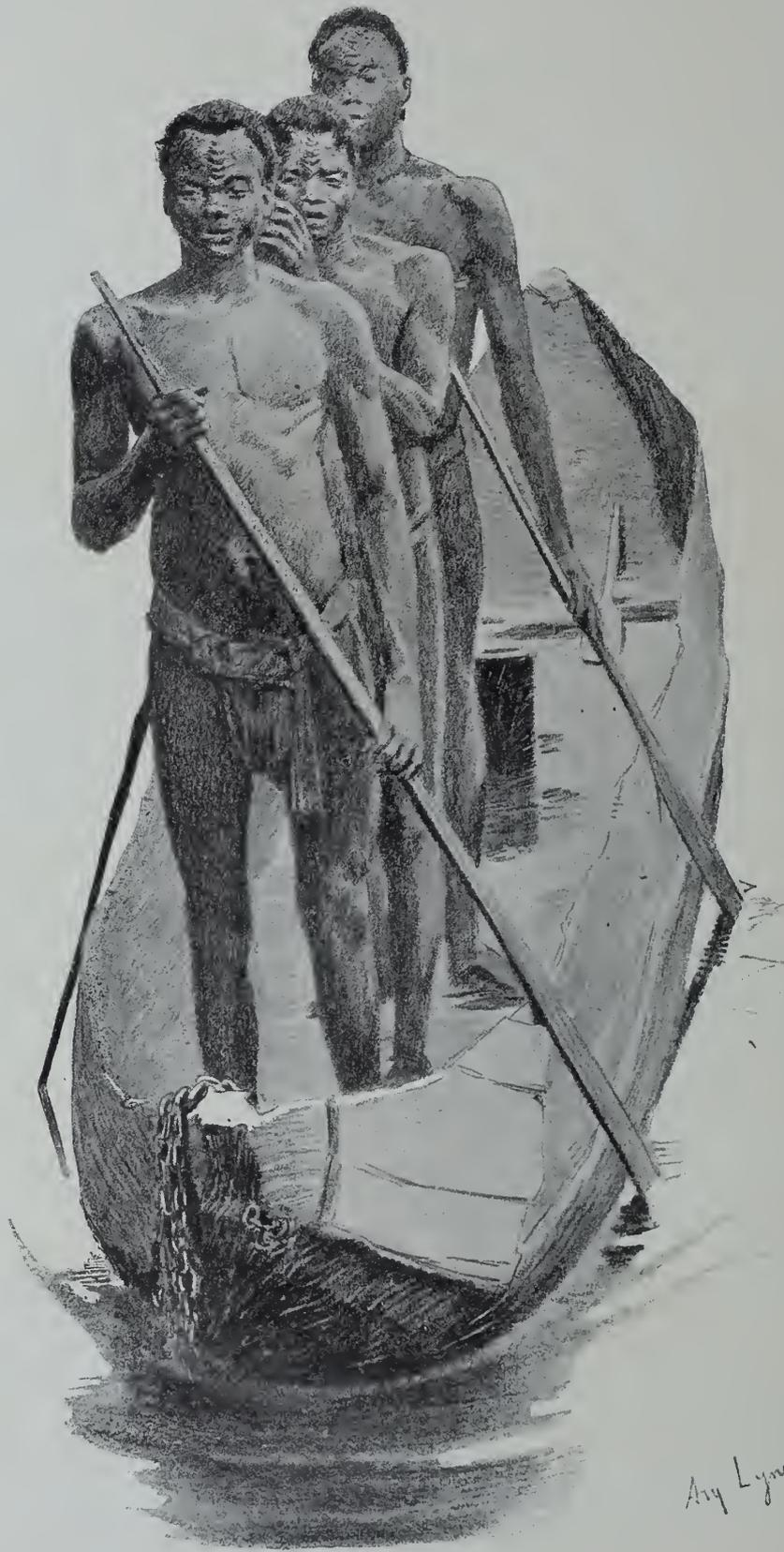
Nous reproduisons donc la même vue que nous avons déjà donnée dans notre numéro du 28 août (page 148), mais cette fois la voie est installée définitivement; et, grâce à la présence d'un train qui peut servir de terme de comparaison, on se fera une idée assez conforme à la réalité des importants travaux de terrassement qu'il a fallu exécuter.

La roche a dû être coupée en deux à une très grande hauteur sur le flanc de la montagne, tandis qu'une banquette, ménagée dans le terrain, présente une barrière qui assure à la circulation des trains une grande sécurité sur cette corniche, entièrement suspendue au-dessus du fleuve.

A l'endroit qui nous occupe, le tracé, très sinueux dans toute la région, est particulièrement dangereux. Il présente, en effet, un tournant brusque au moment d'abandonner la vallée du Congo pour pénétrer dans celle de la Mpozo.

La gigantesque mosaïque que forment les blocs superposés de la paroi de gauche de la tranchée fait saisir mieux que toute description, la nature du terrain dans lequel les fouilles ont dû être faites. C'est seulement en présence d'un semblable travail que l'on comprend toutes les difficultés qu'on a dû vaincre et le temps qu'il a fallu pour exécuter cette première partie du chemin de fer, avec des ouvriers non initiés à ce genre de travaux et à qui cette œuvre difficile et périlleuse devait servir de débuts.

Heureusement, les travaux sont, à l'heure qu'il est, complètement achevés dans cette région extraordinairement tourmentée et il n'y a à redouter pour l'avenir ni éboulements ni glissements de terrain, ni aucun autre accident de cette nature.



BANGALA



Vue prise sur la rive septentrionale du Bomokandi, affluent de l'Uelle. (Voir page 174.)

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES

DU DOCTEUR W. JUNKER

DANS LES BASSINS DE L'UELLE ET DU BOMU

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur.

III. — CHEZ BAKANGAI

La Mbanga. — L'intelligence des nègres. — Le haut Bomokandi. — Bakangai. — Un grand prince.

QUELQUES observations sur la race nègre seront utiles encore pour apprécier la méthode d'exploration que j'avais adoptée. Les Niam-Niams tiennent des sortes de parlement. Ainsi, chez Ndoruma, tous les jours, un certain nombre de ses sujets accouraient à la Mbanga — on appelle ainsi l'endroit où le chef rassemble ses subordonnés. A la Mbanga, on discutait la solution des questions brûlantes touchant au droit public des Niam-Niams, on prenait les grandes résolutions concernant la politique nègre. Les plaintes importantes de ses sujets y étaient soumises au jugement du chef suprême. Tantôt il s'agissait d'une femme fugitive ou enlevée, tantôt d'une récolte de maïs volée, ou d'autres questions aussi palpitantes de droit public ou privé. Quand Ndoruma me faisait une visite, tous les membres de l'assemblée publique l'accompagnaient, mais jamais il n'y avait de femmes parmi eux. Celles-ci, chez les Niam-Niams, même celles des gens

notables, n'ont pas, comme chez les Mangbattu (1), une situation d'un certain relief en regard de celle des hommes. Quand, plus tard, des femmes un peu plus hardies venaient me voir, isolément ou en groupes, elles n'étaient jamais accompagnées par des hommes, et elles observaient toujours une attitude timide, compassée et craintive.

J'avais envoyé à Ndoruma, dès mon arrivée, de petites parures et des perles, dont toutes les femmes noires se montrent si friandes. J'exhibai ensuite des jouets, non pour réjouir la nombreuse progéniture des hommes de Ndoruma, mais pour procurer des joies enfantines aux papas. Le nègre adulte, eût-il même derrière lui de nombreux printemps, se

(1) Le Dr Junker appelle du nom de Mangbattu les populations si intéressantes appelées Mombutu par le Dr Schweinfurth. Cette orthographe se rapproche le plus, selon lui, de la prononciation euphonique du nom de cette nation par les indigènes.

trouve intellectuellement et matériellement dans une période d'enfance.

Comme de juste, ses impressions sont bornées, et il ne comprend pas une foule de choses qui sont familières à nos enfants. Chez les enfants nègres, cet état d'esprit défectueux est encore accentué. Jamais je n'ai vu ceux-ci rendus joyeux par le don d'un joujou européen. Les jouets que je possédais en grand nombre me servaient surtout à improviser, à l'intention des adultes, une démonstration pratique de la civilisation des pays d'Occident. Tout ce que je montrais, tout ce que je distribuais, j'en expliquais l'origine et l'utilité. C'était une occasion pour d'interminables étonnements et des cris incessants d'*Akoooh*, qui est le terme par lequel les A-Sande (1) expriment leur surprise. Cela prouvait tout au moins que si leur intelligence ne saisissait pas toujours mes explications, elle percevait cependant une sensation d'émerveillement.

L'éducation et l'écolage, qui produisent dans nos pays tant de diversité, au point de vue intellectuel, parmi les différentes classes, font défaut chez les nègres, mais, chose remarquable, les gens qui, chez eux, occupent un rang ou une position officielle, sont aussi les plus intelligents. Cela provient de ce que les princes et les chefs, obligés de commander, de faire la loi, de résoudre les différends, doivent réfléchir et exercer leur intelligence, ce qui provoque chez eux un plus grand développement de celle-ci que chez le commun des hommes du peuple. La cause en est aussi dans l'habitude de se réunir à la Mbanga, où les orateurs parlent longuement, procédant par images et comparaisons saisissantes, de façon à se faire facilement comprendre des auditeurs.

Les esclaves assistent aussi à ces réunions, mais ils ne peuvent y délibérer. Ils ne prennent la parole qu'en qualité de plaignants ou de défenseurs.



Tout différend est réglé aux assemblées qui se tiennent dans le lieu spécial des réunions, situé dans le voisinage immédiat de la maison du prince ou dans la Mbanga d'un des chefs vassaux. Jamais les administrés ne se réunissent en des assemblées isolées où ils agitent eux-mêmes leurs affaires. La Mbanga sert également aux réunions amicales qui précèdent ou suivent les assemblées, et où les notables, les hommes de race, qui ne sont astreints à aucun travail et n'ont pas de corvées à fournir ont, encore une fois, une situation privilégiée : n'ayant rien à faire, ils peuvent prendre part à toutes ces réunions qui durent souvent des journées entières. Ainsi ils ont une nouvelle occasion de perfectionner leur intelligence grâce aux incessants échanges d'idées auxquels on se livre dans ces meetings, tandis que les hommes de la classe moins élevée sont absorbés le jour entier par la dure lutte pour l'existence.

Les femmes, dans les pays où on leur accorde une certaine liberté, se ressentent, elles aussi, de l'influence qu'exercent ces réunions sur le perfectionnement intellectuel de ceux qui y prennent part. Les Mangbattu en sont un exemple. J'ai trouvé que parmi leurs femmes la faculté de penser et d'émettre des jugements était plus prompte, plus affinée. Bien plus, l'expression de la pensée revêtait chez elles une forme plus spirituelle que chez les autres dames noires. La femme Niam-

Niam, au contraire, tenue dans une situation plus rabaisée, moins libre, dans une crainte perpétuelle, est par là même empêchée de sortir de son état permanent de timidité et de stupidité. On ne peut nier cependant que la race noire, en général, a des capacités intellectuelles qui la rendent apte à se perfectionner par l'exemple et l'éducation qui lui sont donnés par des hommes civilisés.

La question, tant de fois répétée : « Le noir est-il perfectible, est-il accessible à des idées civilisées? », ne mérite aucune réponse. Autre chose est des moyens à employer pour, dans l'intérêt de son bien-être, l'amener à adopter la civilisation.

En ce qui me concerne, il serait peut-être prématuré d'approfondir en ce moment cette question. Plus le lecteur, au cours de cet ouvrage, se familiarisera avec les habitudes et le caractère du peuple nègre, plus il sera à même de se former une opinion personnelle à ce sujet, et plus aussi tous les points obscurs lui paraîtront simples et clairs.



Bakangaï, dont le territoire est compris entre le Bomokandi et son affluent la Mokongo, ne cessait de m'envoyer messenger sur messenger, qui, chaque fois qu'ils m'avaient vu, retournaient sur leurs pas informer le chef de mon approche.

Le 27 décembre 1881, j'atteignis enfin le Bomokandi. Sur la rive, on ne voyait aucun canot, et ne pouvant opérer le passage, nous dûmes camper la nuit sur la rive septentrionale, en partie submergée, alors que la rive sud émergeait de plus de deux mètres au-dessus de la laisse des hautes eaux.

La rivière avait une largeur de 67 mètres et coulait entre deux forêts épaisses, ce qui est intéressant à noter quand on considère que l'Uelle-Makwa n'a que des rives peu boisées. Majestueuse et calme, elle présentait, au milieu du splendide paysage au travers duquel elle coulait, un spectacle imposant. Le Bomokandi prend, non loin de mon point de passage, une direction nord-ouest et se jette dans l'Uelle aux environs de Kamsa. La route que nous suivions, qui aboutissait à la rivière, était large et bien tenue.

Bien que le mois de décembre n'appartienne pas à la saison pluvieuse, l'expérience des derniers jours m'a appris que sous cette latitude, même au mois de décembre, il se manifeste souvent des pluies prolongées. C'est ce que j'eus encore l'occasion de constater les 9, 13, 26 et 27 décembre de cette même année 1881.



C'est au moment de fêter le nouvel an de 1882 que j'arrivais chez Bakangaï.

Ce prince était une des figures les plus intéressantes que j'aie rencontrées au cœur de l'Afrique. C'était un homme de petite stature, corpulent, ayant un double menton, un cou épais. Il paraissait avoir environ quarante ans. L'expression de sa figure était bienveillante, mais ses yeux, très vifs, très inquisiteurs, étaient singulièrement impérieux. Une petite barbe noire et laineuse encadrait sa figure ovale. Il avait une coiffure à la mode mangbattu : cheveux relevés très haut, ramenés et liés en arrière. En signe de son origine royale, il portait un couvre-chef découpé dans la fourrure d'un léopard et qui ressemblait assez bien, comme forme, à la mitre d'un évêque. Son front était ceint d'un chiffon d'étoffe bleue. Dépourvu de tout autre ornement, le puissant chef avait les reins simplement entourés d'une peau d'antilope; le torse était nu.

Sa manière d'être et son intelligence supérieure me prédis-

(1) Autre dénomination des Niam-Niams. Voir, dans notre fascicule IV, une notice sur cette nation.

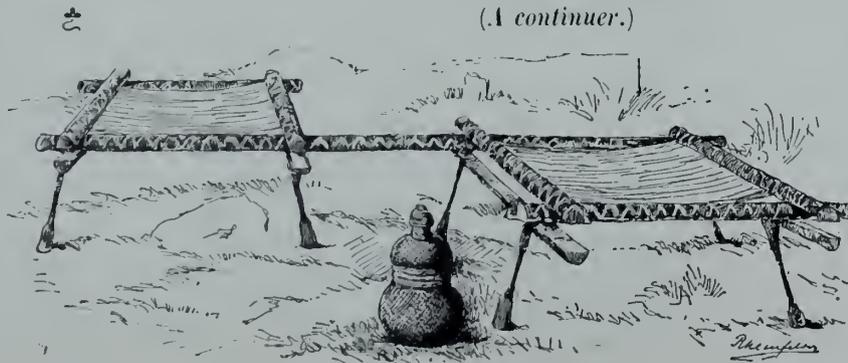
posèrent aussitôt en sa faveur : il avait un esprit vif, saisissait vite et bien les explications qu'on lui donnait et prenait intérêt à tout. Afin de contenter son avidité à tout savoir, j'exhibais un à un tous les objets d'un usage journalier, et, pour finir, mon nouvel ami noir eut la faveur d'une audition de l'harmonica à manivelle. Le soir, il m'envoya des poules, des grains, un chimpanzé, et le lendemain une charge de sésame, trois paniers de maïs, de la farine et de la bouillie pour mes gens. Je lui faisais aussi de nombreux présents, des choses communes, que je ne lui remettais qu'une à une, ainsi que j'en avais pris l'habitude avec les nègres.

Les plus menus cadeaux le transportaient de joie et la moindre chose qu'il voyait chez moi provoquait chez lui des étonnements enfantins. Les objets en clinquant, la quincaillerie, les couteaux brillants, dans lesquels il pouvait se mirer, le frappaient d'émerveillement, comme aussi les photographies et les images, qu'il demandait souvent à revoir. Il se rappelait fort bien la signification de celles-ci et était tout heureux d'en donner tout seul l'explication à son entourage.

Il observait, en quoi il différait du commun de ses congénères, une véritable retenue, et ne se risquait jamais à présenter des demandes impudentes. Aussi je n'hésitais pas à ouvrir aussi souvent qu'il le voulait toutes mes caisses, afin de lui en laisser admirer le contenu. Un jour qu'il exprimait le désir de posséder un gobelet, je lui offris une boîte de conserves vide, encore recouverte de la firme et des médailles du fabricant. C'était un cadeau que je faisais communément aux noirs. Il m'en exprima en termes chaleureux sa haute satisfaction.

Le mécanisme du fusil et du revolver furent expliqués au chef, qui démontra et remonta lui-même un revolver. Il aurait voulu posséder un fusil, mais, comme je lui déclarais que c'était impossible, il n'insista pas. Je contentai son désir d'avoir quelques images qu'il choisit lui-même, telles qu'un coq, une pintade, etc. Je les découpai avec des ciseaux hors de la page du livre et lui fis cadeau des ciseaux.

A peine fut-il en possession de cet objet séduisant, qu'il sentit s'éveiller en lui l'instinct de la destruction et il se mit, avec une joie d'enfant, à tailler des traces dans les *rokkos* (les peaux ceignant les reins) des jeunes gens placés à ses côtés. Bien plus, il se mit à tailler les cheveux des enfants et cela si bien que bientôt la plupart de ceux placés dans l'entourage du chef eurent une tête chauve, ce qui le mit en une folle gaieté. La caisse aux ustensiles de cuisine fut également consciencieusement explorée et je lui expliquai l'usage de chacun des objets qu'il voyait. A son tour, il répétait tout joyeux mes explications à ses sujets. Mais les victuailles que je lui offrais il se refusait à les avaler, de peur d'être empoisonné. Sa suite dut se sacrifier et ingurgiter, avec des grimaces comiques, des choses aussi épouvantables que des sardines, du café extra-fort, etc.



Double escabeau des Mangbattu.

Sur ces entrefaites, nous étions entrés dans l'année 1882.

Je visitai en détail le village de Bakangaï, qui fut pour moi un véritable sujet d'étonnement. Je ne m'attendais pas à trouver des bâtiments aussi considérables et aussi bien proportionnés. Tout disait la puissance et la richesse du chef, et ce que j'observais dépassait tout ce que j'avais vu jusqu'alors chez les autres potentats nègres. Manifestement, on reconnaissait là l'empreinte non altérée de l'influence de la puissante et antique dynastie A-Sande qui, plus au nord, était tombée en décadence.

Les bâtiments occupés par le prince étaient bâtis sur une vaste place d'une étendue de 1,000 pas de l'est à l'ouest, et d'une largeur de 5,000 pas, bien qu'un peu étranglée vers l'ouest.

Autour de la place étaient placées sur deux rangs 200 huttes, servant de logement aux femmes esclaves. La partie orientale en était gazonnée. C'est là que Bakangaï se tenait d'ordinaire, sous un arbre ; devant lui, à une distance respectueuse variant de 60 à 75 pas, se trouvaient des troncs d'arbres renversés destinés à servir de siège aux vassaux du grand chef. — Quelques seigneurs d'importance apportent quelquefois eux-mêmes le curieux escabeau double des Mangbattu, ce qui les distingue du « commun ».

A côté de ce terre-plein, on voyait un hangar couvert, destiné à protéger contre la pluie et le soleil l'assemblée de la tribu. Il était très artistement orné, soutenu par de nombreux piliers rangés symétriquement. Dans l'un des coins, on avait ménagé un réduit où le chef se retirait quand cela lui plaisait. Le tout était entouré d'un mur en pierre d'un mètre et demi de hauteur.

L'art avait concouru à l'ornementation de cet imposant bâtiment. Un artiste A-Sande, doué d'imagination, avait peint sur les murs toutes sortes de sujets, copiés d'après nature, assez grossièrement dessinés, mais facilement reconnaissables. Le meilleur dessin était un *pinga*, couteau de jet des A-Sande ; on distinguait aussi des représentations naïves de tortues, d'oiseaux et de serpents. Le bâtiment était surtout remarquable pour sa grandeur, mais il ne soutenait, au point de vue de la construction, aucune comparaison avec les artistiques monuments vus chez d'autres Mangbattu.

✠

La source de la Mbelima ou Nandu, rivière de 30 à 40 pas de large, doit être vers le sud-est du territoire de Bakangaï. Elle coule vers le nord-ouest, au travers du pays des A-Babua, et, dans la suite de mes explorations, je découvris son confluent dans l'Uelle-Makwa. Le Bomokandi décrit, au nord du territoire du chef Akangaï, voisin de Bakangaï, une courbe vers le sud, se rapprochant ainsi du mont Mandjenia. Il a pour affluents puissants dans cette région la Mokongo et le Pokko.

(A continuer.)

D^r W. JUNKER.

LE BORASSUS

LE ron lier (*Borassus flabelliformis*), dont notre gravure représente un sujet non adulte, est un beau palmier aux feuilles en éventail, aux fruits énormes et dont la caractéristique est le renflement que présente le tronc à sa partie élevée. Ce palmier est le plus répandu des membres de cette grande famille; on le rencontre en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie. Son habitat en Afrique est immense et s'étend du 15° degré de latitude nord au 20° degré de latitude sud. Chose curieuse, au Congo et dans l'Angola, il s'arrête à 500 kilomètres de l'Océan.

Cet arbre semble aimer les eaux stagnantes ou n'ayant que peu d'écoulement. Sur les terrains plats et au bord de l'eau, il forme des massifs, et même des bois, mais il se plaît surtout dans les vallées. Au Congo, bien qu'on le rencontre partout, il est surtout commun entre Kinshassa et le Kassai, sur le Kwango chez les Bachilanges et dans le Manyema. Sauf sur le Pool dans le Lunda et autour de Nyangwe, il semble que ce végétal ne soit pas apprécié par les indigènes comme il le mérite.

Au Stanley-Pool, l'île Bamu, située au milieu du fleuve, était jadis couverte de milliers de roudiers. Les indigènes friands de *malafu* (vin de palme) firent à ces majestueux arbres des entailles nombreuses pour en recueillir la sève, si bien que ces derniers, épuisés, perdirent leur frondaison. L'île présente maintenant un aspect étrange, presque fantastique, avec ces longs troncs à intumescence de palmiers morts.



Si les naturels du Congo semblent peu priser l'utilité du *Borassus*, il n'en est pas de même dans d'autres parties du monde où l'on en fait le plus grand cas, et où il est fort recherché et rend les plus grands services. On y transforme les larges feuilles de cet arbre en paniers, en chapeaux, en éventails, en seaux. On en fait aussi des matelas, des toitures, et même des clôtures. Avec la fibre, on confectionne des cordages et même des étoffes grossières.

En Asie, on utilise ses feuilles en guise de papier à écrire; on se sert pour cela d'un stylet ou d'une aiguille. La feuille du *Borassus* est séparée en lamelles, auxquelles, dans l'Inde, on donne le nom d'*Olles*. Celles-ci sont allongées, battues et séparées en fragments de 20 centimètres de longueur. On écrit sur ce papier végétal en y traçant des caractères à l'aide du stylet. Pour rendre ceux-ci plus lisibles, on passe

souvent sur la feuille écrite, une couleur noire composée d'huile et de suie ou de poussière de braise; parfois même le suc d'une feuille de bananiers est utilisé dans le même but.



Le vin de *Borassus*, que les Bachilanges appellent *malafu* à *Makadi*, est doux et agréable. Le liquide est d'abord très pâle, semblable à de l'eau d'orge troublée, le goût est presque fade, tant il est doux et sucré. Quelques heures après qu'il a été tiré de l'arbre, la fermentation s'opère, le breuvage pétille, une mousse légère vient se former contre les parois du verre, et, dans cet état, le vin de palme égaye sans enivrer. Suivant les auteurs compétents, il peut rivaliser avec le meilleur vin de Champagne.

Quelques heures après, ce vin de Champagne devient une bière blanche, épaisse comme du lait, au goût légèrement acidulé, qui grise comme de l'eau-de-vie. Quand les indigènes le boivent à ce moment, ils gagnent une ivresse agitée qui les pousse souvent aux derniers excès. De nombreuses guerres, d'horribles massacres ont souvent débüté par une orgie de *malafu*.



La sève, outre le vin qu'on en tire, est fort recherchée aussi pour en extraire du sucre et, singulier contraste, aussi du vinaigre. A Ceylan, l'industrie du sucre de *Borassus* est très prospère et donne de l'occupation à de nombreux ouvriers; le *toddy*, cette eau-de-vie des Indiens, est extrait de ce palmier.

Dans les Indes anglaises, le bois de cet utile végétal est très estimé, surtout pour la construction. Un arbre adulte a une hauteur d'environ 26 mètres et une largeur de tronc à sa base de 1^m50 de circonférence. Il est bon alors pour être débité. Il est nécessaire, cependant, qu'il ait au moins cent ans pour pouvoir être utile au commerce. Le bois en est alors dur, noir et lourd, et exceptionnellement solide pour la bâtisse. On l'utilise beaucoup pour les constructions de quais, de pilotis, son bois, extraordinairement résistant, étant difficilement entamé par les tarets.

Cet intéressant palmier, répandu à profusion dans l'État du Congo, est appelé, lorsqu'on pourra étendre l'exploitation des ressources de cette région, à rendre de grands services. On peut prédire qu'il sera l'objet d'applications très utiles.



LE DOCTEUR ALEXANDRE BOURGUIGNON

Né à Ixelles (Bruxelles), le 21 juin 1862. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Engagé au service de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie en qualité de médecin adjoint à l'expédition d'études du chemin de fer. — S'embarque pour le Congo le 6 mai 1888.

Deuxième départ en qualité de médecin en chef de la Compagnie du chemin de fer le 11 octobre 1889. — Rentré en congé le 4 février 1892.

Troisième départ le 5 juin 1892.



Lorsque la construction du chemin de fer eut été décidée et que les administrateurs de cette entreprise considérable eurent à organiser cette œuvre, l'un des points qui, à bon droit, tint le premier rang dans leurs préoccupations fut la création d'un service de santé. Réunir un nombre considérable d'hommes sur un même point, veiller à leur sécurité, à leur hygiène, au maintien de l'ordre et de la discipline parmi eux, n'est pas déjà chose si facile en nos pays d'Europe. Au Congo, cette situation se compliquait encore de mille autres obstacles.

Matadi manquait d'espace, on le savait. On n'ignorait pas que la montagne y plongeait à pic dans le fleuve géant d'Afrique et qu'à peine, sur un très court trajet, on y disposait d'une plage profonde seulement de cent mètres. Le sol, semé de ravins et de montées abruptes, était formé de roches compactes. Quelques arbustes rabougris poussaient de ci de là dans ce terrain ingrat et sauvage. On n'y disposait pas de ces ombrages si nécessaires sous un soleil de feu. Il fallait tout créer, tout prévoir. L'eau même dont les travailleurs auraient besoin y était parcimonieusement distribuée. Les torrents et les ravins descendant des montagnes sont à sec une moitié de l'année, et l'eau du Congo n'est pas potable en cet endroit : elle engendre la dysenterie, ce fléau des tropiques qui, là plus que partout ailleurs, était tout particulièrement à craindre. L'exemple du Panama prouvait qu'une épidémie venant à éclater dans une agglomération d'hommes,

forcément peu confortablement logés au début, donnerait lieu à une mortalité désastreuse. La petite vérole, qui décime, en Afrique, des populations entières, était plus redoutable encore que tous les autres fléaux.

Dans l'impossibilité de faire travailler des blancs sous un climat aussi différent du leur, il fallait recruter un peu partout, dans les colonies étrangères, des travailleurs plus aguerris. On allait donc voir réunis là des ouvriers de toute nationalité, des noirs anglais, français, portugais, allemands, des Italiens, des Grecs, des Turcs, des Égyptiens, des Chinois, une vraie tour de Babel de travailleurs. Ajoutons à tout cela les effets déprimants du climat, augmentés encore par le manque de confort et un travail fatigant et énorme, et nous aurons donné une idée de l'importance primordiale de la question de l'organisation du service de santé.

Ce problème si grave, si complexe, fut cependant résolu. Des habitations commodes et saines furent érigées, le ravitaillement et l'alimentation de tous ces ouvriers furent assurés, les camps de travailleurs furent établis dans de bonnes conditions de salubrité et d'hygiène. Les épidémies furent évitées. Si quelques victimes ont succombé, l'hydre naissante fut promptement étouffée et, actuellement, l'œuvre de la construction marche dans des conditions de santé presque inespérées.

Ce résultat est dû à l'excellente organisation du service médical. Le docteur Bourguignon, qui fit déjà partie de l'expédition des études du chemin de fer, est l'un des auteurs, et non le moins digne d'éloges, de cette situation favorable. Il est, du reste, efficacement secondé par ses cinq adjoints, dont quatre sont en ce moment là-bas, à côté des travailleurs, qu'ils préservent, dans la mesure du possible, de tout accident. Ce sont MM. les docteurs Carré, de Greny, Villa et Alexandre. Le dévouement de ces praticiens est de tous les instants. Ils sont toujours sur la brèche, donnant sans distinction leurs soins les plus attentifs aussi bien aux ingénieurs qu'aux ouvriers, aux blancs comme aux noirs, organisant des hôpitaux, luttant sans répit contre les maladies et les dangers de toute sorte qui assiègent l'homme dans cette région.

Remplir son devoir dans les grandes occasions, dans celles où il y a de la réputation à gagner ou des lauriers à cueillir, est chose assez facile, en tout cas agréable. Mais faire son devoir avec dévouement, avec abnégation, sans tapage, simplement, avec l'unique préoccupation du devoir à accomplir et du soulagement à apporter aux maux de ses semblables, c'est faire œuvre d'humanité grande et forte. C'est ce que M. le docteur Bourguignon et ses adjoints font chaque jour.

Lorsque le succès final aura couronné l'entreprise du chemin de fer des cataractes, ces hommes savants et courageux pourront dire avec fierté que leur part dans le triomphe, pour être relativement modeste, aura été considérable.



Une caravane de transport sur la route de Matadi. (D'après une photographie de M. A. Van Mons.)

DE L'INITIATION DES NÈGRES AUX TRAVAUX DES EUROPÉENS

II. — L'ENROLEMENT DES PORTEURS

DANS notre fascicule III, nous avons raconté la rapide initiation des populations de la région des chutes au service des transports. Nous voulons aujourd'hui expliquer comment s'opèrent les enrôlements pour cet important travail. Il y a dans la région des cataractes tout un personnel blanc chargé du recrutement des porteurs. L'État, les compagnies commerciales, les missions ont chacun leurs représentants, directeurs, recruteurs, agents de réception. Tout ce monde, chargé d'assurer le ravitaillement des stations du haut Congo, est sans cesse en mouvement; malgré tous ces efforts, il y a toujours à Matadi un stock de charges en souffrance, lequel atteint souvent le chiffre de plus de cent tonnes de marchandises. Les bras manquent pour leur transport, et celui-ci est un des plus grands soucis des entreprises congolaises.

En effet, sans un bon service de transport dans la région des chutes, il n'est pas de trafic, pas de commerce, pas de vie même, possibles pour l'Européen dans le haut Congo. Avoir des porteurs en nombre suffisant est le problème le plus difficile que les agents politiques et commerciaux aient à résoudre

au Congo. Aussi chacun a-t-il des correspondants qui parcourent sans cesse la région des cataractes, palabrant avec les indigènes, discutant avec les chefs les conditions de contrats pour l'enrôlement de transporteurs.

C'est Lukungu qui est le grand centre de recrutement sur la rive sud du Congo. Là, on engage les *capitas* ou chefs de caravane, auxquels on distribue les rations de leurs hommes et une paire de mouchoirs par tête. Quelques jours, parfois quelques semaines après, le *capita* revient retirer sa *mukande*, c'est-à-dire une pièce d'identité pour l'agent des transports de Matadi. Muni de cette pièce, il se rend dans cette dernière localité pour prendre livraison des charges. Jamais, jusqu'ici, la moindre charge n'a disparu. Les indigènes conduits par leurs *capitas* délivrent fidèlement soit à Matadi, soit à Léopoldville, les colis qui leur ont été confiés. Ce n'est pas là un mince éloge de l'honnêteté de ces noirs tant calomniés.

La *mukande* indique le nom du *capita*, celui de son village et le nombre de porteurs qu'il s'est engagé à livrer. Il arrive le plus souvent que le chiffre des hommes fournis est inférieur à celui renseigné par la *mukande*. Elle peut, par

exemple, porter 60 hommes, tandis que le capita n'en présente que 20; c'est par conséquent de 40 paiements de ration qu'il reste débiteur envers l'agent recruteur. Le capita, cependant, remplit scrupuleusement les conditions de son contrat. Les hommes qu'il n'a pas fournis le jour où il se présente, il les amène plus tard.

Chaque chef de caravane a donc, forcément, un compte courant chez l'agent recruteur. Celui-ci a souvent ainsi de 4,000 à 5,000 pièces en circulation, et il n'est pas encore arrivé qu'un capita n'ait pas été, de sa faute, fidèle à sa parole.



De Matadi, le capita transporte ses charges à l'endroit convenu. Là, on lui donne un reçu, et il revient se faire payer à Lukungu.

Les charges en destination du Pool sont transportées à Manyanga-sud, centre de ralliement des porteurs destinés au haut Congo. Sur la route, on ne rencontre guère de villages. Ceux-ci ont été déplacés par suite des vols que commettaient les gens des caravanes. Par contre, on y trouve des marchés extrêmement importants. La semaine fiote se compose de quatre marchés : Kanda, Kuso, Khenghe, Sunda; à ce nom, on ajoute celui du chef ou du village important qu'on trouve à proximité de l'endroit où se tient le marché.

Les marchés sont échelonnés sur la route, de telle façon qu'une caravane en rencontre toujours deux ou trois au moins, quelquefois même plus, cela dépend de la vitesse ou de la lenteur de sa marche.

A une heure de la station de Lukungu se trouve un des marchés les plus importants. Il est abondamment fourni, aux jours dits, de chèvres, de poules, de viande, etc.

Il arrive souvent que les charges sont très lourdes. Les porteurs alors protestent : tout comme des Européens, ils connaissent la loi de l'offre et de la demande. En effet, il y a toujours plus de charges que d'hommes, mais ceux-ci ne sont pas exigeants. Ils ne sont pas encore suffisamment civilisés pour savoir user avec fruit de l'arme terrible de la grève. Un *matabitch* (pourboire) a toujours raison de ce moment d'hésitation. Mais ce *drinkgeld* ne se donne qu'après de longues palabres où l'Européen doit faire preuve du plus grand stoïcisme, ces palabres durant souvent un jour entier. On finit toujours par s'entendre. Trois ou six mouchoirs de supplément, une ou deux cups de riz, arrosés d'une bouteille de rhum, ont vite fait de tout arranger.

Tout compte fait, le transport revient à 4 franc le kilogramme. On comprend combien ces frais énormes grèvent le commerce et tous les Européens attendent le prochain achèvement du chemin de fer qui viendra réduire considérablement la dépense et permettra de donner un essor énorme au développement du commerce.



Les noirs savent qu'ils seront bien payés et qu'ils peuvent sans crainte s'engager au service du blanc, aussi consentent-ils tous à être engagés. Mais malheureusement, le nombre des indigènes ne répond pas à la quantité de bras nécessaire.

L'enrôlement des porteurs se fait sans autre difficulté qu'une palabre fastidieuse. Lorsqu'il s'agit de transporter des colis lourds et encombrants, des chaudières de steamer, par exemple, on se sert, avons-nous dit, de chariots.

Une fois attelés à ces lourds véhicules, les nègres n'épargnent

ni peines ni fatigues pour réussir dans leur difficile entreprise.

Voici ce qu'en dit un voyageur belge qui les a accompagnés au cours d'un de ces voyages : « Les hommes que nous employons au transport par chariots sont recrutés dans les villages de la région des cataractes. Ce sont des gens courageux, ardents à l'ouvrage, un peu craintifs peut-être, mais qui gagnent vite confiance dans le blanc. Ils demandent à être conduits à la fois avec fermeté et bonté. Ce sont des hommes qu'il faut conduire comme partout il faut conduire des hommes. Il y a, je crois, peu de races dont on peut attendre autant de services, au point de vue du travail manuel, que de la race noire. Le nègre, comme tous les peuples enfants, est certes imprévoyant mais il est éminemment perfectible. Mais nous-mêmes, n'avons-nous pas été comme eux ? Du temps de César, nos belles Flandres n'étaient-elles pas en friche ? »

Les noirs transporteurs traînant les chariots, sans un instant de répit, avec des rires et des chants, me confirment dans mon opinion sur le bel avenir qui leur est réservé. C'est un spectacle émouvant que la traction de ces énormes véhicules au travers d'une des régions les plus tourmentées qui soient au monde. Les chars escaladent les flancs abruptes des montagnes, descendent dans les fondrières, traversent des cours d'eau et les noirs qui les halent ne cessent de se montrer gais et soumis.

Sur les pentes difficiles, on emploie pour la traction jusque deux cents hommes tirant sur quatre solides câbles attachés au chariot. Cinquante noirs tirent à chacun de ces cordages, s'excitant les uns les autres, et accomplissent véritablement des tours de force qu'on croirait impossibles. Sur les terrains plats, ils marchent au pas, en chantant des chœurs naïfs sur un ton monotone. Dès qu'ils arrivent à la montagne, quand le chariot n'avance plus que de quelques centimètres à la fois, les hommes le halent en poussant des hans ! analogues à ceux de nos ouvriers manœuvrant des marteaux-pilons.

La difficulté la plus sérieuse se rencontre dans les descentes. Là, il arrive que les ouvriers sont pris assez facilement de panique. S'ils sont devant le char, ils ont peur d'être écrasés; s'ils sont derrière, ils craignent d'avoir les mains déchirées. Mais avec de la prudence on évite le danger.

Pour conduire ses hommes, l'Européen se sert de mots brefs appuyés de gestes rapides qui excitent les travailleurs; quelque chose comme « allons ! hop ! ». Quand les noirs ralentissent leur effort, le chef court le long de la colonne, et par quelques interjections, telles que « allo ! allo ! » « *simbo* » (tirez) ! relève les courages un moment affaiblis. Le but une fois atteint, ce sont des hourras, des cris d'enthousiasme. »

Ce témoignage d'un homme compétent démontre à nouveau cette vérité que nous avons plus d'une fois fait ressortir : le noir n'est pas un être indolent, invinciblement ennemi du labeur manuel.

Lorsque le chemin de fer sera construit, lorsque les indigènes de la région des chutes employés au transport seront devenus inutiles pour le portage, ils se seront créés, par l'habitude, des besoins de bien-être tels, qu'ils s'engageront alors au service des planteurs qui, déjà maintenant, commencent à s'établir dans le pays. Ce sera alors l'évolution finale et définitive de cette intéressante population : le noir deviendra agriculteur.

Ainsi, progressivement régénéré par le travail et l'exemple, il deviendra digne de l'avenir qui lui est réservé.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

MATADI HIER ET AUJOURD'HUI

LE 12 juin 1887, un membre de l'expédition d'études du chemin de fer nous écrivait :

« A onze heures, nous arrivons à Matadi, dans notre steamer à faible tirant d'eau. Pour aborder, nous nous approchons le plus près possible de la terre. On jette des planches entre le bateau et la rive, et, par cette passerelle primitive, nous débarquons, nous et nos marchandises. Matadi n'est pas riche en habitations. Si c'est ici la tête de ligne du chemin de fer, il y aura beaucoup de travaux à faire, et pas faciles. La rive sur notre gauche est un rocher à pic; à notre droite, une petite plage de 100 mètres de profondeur. Devant nous se dresse la montagne couverte de rochers de quartz et portant seulement quelques arbustes rabougris et une herbe dure et rare. De tous côtés, des torrents et des ravins déversent leurs eaux dans le Congo. Un seul bâtiment en fer : le poste de l'État, situé à 300 mètres du fleuve et habité par 3 blancs. Sur un espace d'un kilomètre et demi, il y a diverses factoreries en bois : la *Sanford*, les maisons française, hollandaise, portugaise et anglaise. Peu de confort, comme on pense : nous sommes au seuil de la sauvage région des cataractes. »

Voilà ce qu'on nous écrivait il y a cinq ans. Aujourd'hui, qu'on examine notre gravure, et l'on verra combien est transformé ce poste sauvage et presque abandonné, qui deviendra le port le plus important du Congo.

Les rochers, on les a fait sauter; les montagnes ont été éventrées, les torrents et les ravins sont domptés. Les grands paquebots abordent, en eau profonde, à un pier en fer, sur lequel roule la locomotive qui vient se ranger à côté du steamer pour, de là, aller, dans la montagne ou dans la « ville », décharger les marchandises arrivées d'Europe.

Sur la rive, nivelée, s'étagent de nombreux bâtiments, un hôtel à deux étages, des maisons, des hangars en fer, une station, un hôpital. 300 blancs remplacent les rares Européens de jadis. Partout l'activité, le travail; la barbarie a fait place à la civilisation. Le voyageur qui s'est embarqué il y a quatre ans pour le haut Congo et qui redescend maintenant ne peut en croire ses yeux.

Tels sont les prodiges qu'ont accomplis l'énergie et la persévérance de quelques hommes, à l'initiative hardie et prévoyante desquels la postérité saura rendre justice.



Panorama de l'Uelle-Makua, près de Bagbine.

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES

DU DOCTEUR W. JUNKER

DANS LES BASSINS DE L'UELLE ET DU BOMU

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur.

IV. — LE BOMOKANDI ET LE NEPOKO

Sur le Bomokandi. — Les gnomes de la grande sylvie mystérieuse. — Une rivière sous les herbes. — Chez Sanga. — Le Nepoko. — Une exploration entravée. — Tristes pensées.

C'EST le 15 janvier 1882 que je quittais le territoire du chef Bakangaï.

La grande sylvie, la forêt infinie, qui donna à Stanley et à ses compagnons tant de mal, s'étend jusqu'au Bomokandi. Le sous-bois, si rare à cause du manque de la lumière interceptée par les arbres, devient plus touffu après 2° 40' de latitude nord, grâce à de nombreuses éclaircies qui se manifestent dans la forêt. Au nord de Liwanga, le terrain s'abaisse en se rapprochant du Bomokandi. L'immense forêt mystérieuse est derrière nous, et l'œil aperçoit enfin l'agréable spectacle d'un terrain herbu, dont nous étions privés depuis plus d'un mois. L'élaïs reparait et la latérite qui formait auparavant l'élément constitutif du sol fait place à une argile grise et sablonneuse.

Dans le pays de Gammu, où je me trouvais en février 1882, le Bomokandi a 4 mètres de profondeur et environ 100 mètres

de large. Ses rives sont alternativement boisées et herbues. De nombreuses roches émergeaient des eaux basses et on percevait le bruit de rapides situés un peu plus haut, derrière un coude de la rivière.

La route se dirigeant vers le nord-ouest traversait un pays magnifique. Elle franchissait des collines et des vallées et se rapprochait souvent de la rivière, passant par-dessus les fondrières et escaladant des rochers à pic, dominant le cours d'eau encaissé qui coulait à plus de 35 mètres en dessous de nous et qui, se montrant par-ci par-là, donnait de la vie à ce paysage admirable.

Poursuivant notre marche, nous entrâmes dans la région arrosée par la Gadda, affluent de l'Uelle-Makua, dont le cours supérieur s'appelle Kibali. Chose caractéristique, les palmiers raphia ne naissent sur ses bords qu'à l'état broussailleux, mais en amas considérables. La source de la rivière se trouve

au sud de la station de Kubbi. Au nord-est de celle-ci, on remonte l'importante rivière de Jubbo, tributaire du Kibali. Elle vient du sud et se dirige vers le nord, après avoir ramassé en route les eaux qui, à partir de Mbanga, coulent vers l'est. Toute cette région est extrêmement riche en rivières et est admirablement arrosée. Les cours d'eau se développent et s'enchevêtrent comme les mailles d'un filet gigantesque, ombragés par la végétation luxuriante des forêts riveraines. Le pays est très mamelonné et les cours d'eau très encaissés.

La crête de partage entre la Gadda et le Bomokandi est formée par un large plateau semé de collines, où j'arrivai au mois d'avril, en entrant dans le pays du chef Gambari. Cette contrée est plutôt herbue que boisée. Là, le Bomokandi, d'une profondeur de cinq mètres sur la rive nord, est, au contraire, sur la rive sud, parsemé de bancs de sable.

Le 25 avril, la marche fut particulièrement pénible et fatigante. Nous dûmes traverser un pays sauvage, au travers d'herbes énormes et de broussailles épineuses, de marais, de fondrières, de bois impénétrables, et tout cela dans un état de santé très précaire. Mes bras et mes jambes étaient couverts de plaies. Les bandages dont je les avais entourés, tour à tour mouillés et séchés, au lieu de protéger les plaies, produisaient des arrachements qui provoquaient de lancinantes souffrances. Tous les cours d'eau traversés étaient des affluents de la Nala, grand tributaire du Bomokandi.



Finalement, nous arrivâmes chez Malingde. J'appris qu'une colonie nomade des nains Akka, appelés Tikki-Tikki par les Arabes, se trouvait dans le voisinage. Je décidai, à force de présents, les indigènes Momfu à me conduire à leur campement. En une heure de temps, j'arrivai à une cinquantaine de petites huttes, bâties l'une à côté de l'autre, dans la forêt, par les Akka (1).

Elles étaient sans habitants, mais mon guide avait réussi à rallier deux des gnomes et, dès que je les vis, je tirai aussitôt de mes ballots quelques menus cadeaux, leur en promettant d'autres s'ils décidaient leurs frères, leurs femmes et leurs enfants à venir nous rejoindre plus loin. Cette fois, je réussis à atteindre mon but. Un quart d'heure plus tard, je me trouvai au centre d'un cercle formé par 40 à 50 de ces petits êtres accompagnés de leurs femmes, et, dans la pénombre de la forêt, on en distinguait au moins encore autant. Je procédai aussitôt à une ample distribution de perles de couleur et d'autres petites quincailleries, ce qui fit, en partie, s'évanouir leur timidité. Le son de mes divers instruments de musique, et les images représentant des animaux de la forêt, achevèrent de les mettre en belle humeur. J'eus ainsi l'occasion d'examiner ces nabots, mais, malheureusement, le temps me manquait, car notre route était longue encore et mes gens me pressaient de partir. Je perdis donc de vue les petiots, presque aussi vite que je les avais aperçus, et quand nous continuâmes notre route, les gnomes sylvains avaient de nouveau disparu dans la sombre frondaison environnante (2).



J'envoyai des courriers au chef Ssonga, riverain du Nepoko, afin de le prévenir de mon arrivée et d'obtenir l'autorisation

de traverser son territoire. Le malheur voulait que mes provisions les plus nécessaires fussent à leur fin. Je manquais de café, de thé, de quinine, d'opium, et de presque tout médicament. Désireux cependant d'atteindre le Nepoko, je ne m'en mis pas moins en route le 23 avril 1882. Nous traversâmes le grand Oba, un puissant affluent du Nepoko, large de 250 mètres. Encombré par des herbes, la plus grande partie du lit ressemblait à une dépression gazonnée. Mais lorsqu'on s'y aventurait, on s'apercevait qu'on franchissait une sorte de plancher élastique, cédant au pied et reprenant son niveau après le passage. Je ne saurais mieux comparer l'exercice auquel nous dûmes nous livrer qu'à celle de la promenade que fait un acrobate sur son filet de sûreté. Les noirs font cette traversée les bras étendus en guise de balancier, afin de conserver leur équilibre. Il arrive souvent que le pied traverse la croûte gazonnée et qu'on enfonce dans l'eau. Mais les nègres prévoient ce cas. Dès qu'ils sentent que le pied traverse, ils le ramènent aussitôt en pliant du genou, ce qui les empêche de s'enfoncer et de s'enliser.

Mais, moyennant les précautions que prennent les natifs, ces passages ne sont pas, à vrai dire, dangereux, à condition qu'on ne s'arrête pas et qu'on ne séjourne pas trop longtemps à la même place. L'endroit le plus scabreux était cependant celui qu'occupaient mes porte-branards. En effet, nous n'étions pas moins d'une douzaine à la fois au même point. Mais les adroits porteurs montraient une souplesse extraordinaire. Par moments, l'un ou l'autre d'entre eux enfonçait d'un pied sous l'eau. Dès que ses compagnons s'en apercevaient, ils sautaient de côté avec agilité, et, la place devenant nette, leur camarade parvenait à s'en tirer.

Les grands animaux, tels que les éléphants, les buffles, les antilopes ne parviennent pas, eux, à traverser ces éponges. Les uns à cause de leur poids, les autres à cause de la finesse de leurs pattes, qui n'offrent pas à la croûte gazonnée un champ de résistance suffisant. Ils se trompent souvent et cherchent à traverser le lit de la rivière; ils se perdent alors inévitablement et deviennent une proie facile pour les chasseurs indigènes qui les guettent aux alentours et cherchent toujours à les pousser vers le cours d'eau fatal. Les Oba, car il y a plusieurs de ces rivières communiquant entre elles, sont toutes couvertes de cette végétation herbeuse, très serrée, de véritables bancs gazonnés, sous lesquels filtrent doucement les eaux. On ne saurait mieux les comparer qu'aux fameuses barres herbues du Nil. Mais celles-ci sont formées par des apports du grand fleuve égyptien qui charrie des végétaux, lesquels, s'ajoutant les uns aux autres, finissent par former de grandes agglomérations qui entravent périodiquement toute navigation. Les eaux, opérant sur ces masses une forte pression, en font une barrière très solide.

Dans les Oba, au contraire, les eaux n'exercent aucune pression sur les herbes. Elles glissent par-dessous, ce qui fait que la croûte d'herbe reste en place. Chaque brindille soutient sa voisine, de nouvelles herbes croissent sur cette base et il se forme ainsi une sorte de couverture permanente. De plus, le papyrus est rare dans les affluents du Nepoko, il est commun dans ceux du Nil.



Je finis cependant par arriver chez Ssonga, un frère de feu Mumsa, le grand roi des Mangbattus (Mombuttus). Jadis il était établi au nord du Bomokandi, mais après la mort de

(1) Voir la gravure du fascicule IV, page 42.

(2) Relire, au sujet des nains africains, nos fascicules VI et VII, où sont décrits les nains que Junker a rencontrés sur le Bomokandi.

Munsa et les désordres qui suivirent, il se retira plus vers le sud et vint s'établir au nord du Nepoko, à l'endroit où je le trouvai. Il me reçut, en apparence, avec cordialité, mais me montra beaucoup de mauvaise volonté.

Les noirs m'avaient dit que le Nepoko était si proche de la résidence du chef que celui-ci « en buvait l'eau », façon ordinaire de dire des nègres quand ils veulent indiquer le voisinage immédiat d'une rivière. Ici, encore une fois, je pus m'apercevoir que l'emphase si naturelle aux noirs les avait portés à une exagération manifeste. En effet, la rivière était à plusieurs heures plus au sud. Je pressai Ssanga de m'autoriser à m'y rendre, et je lui fis cadeau d'une partie du maigre stock d'objets qui me restaient encore. Mais le chef me remettait de jour en jour, cherchant chaque matin un nouveau faux-fuyant. Finalement, le 5 mai 1882, je réussis à triompher de ses hésitations et je me mis en route. Entre temps, on avait envoyé l'ordre d'éloigner toutes les pirogues afin de m'empêcher de passer sur la rive gauche où résident les Mabedo, ennemis de Ssanga.



Prostré par la douleur, les bras en bandouillère et exténué de fatigue, je me fis porter sur une chaise à porteurs, improvisée à cet usage.

Nous passâmes plusieurs ruisseaux dont les rives sont couvertes de magnifiques forêts vierges et, après deux heures de marche, nous arrivâmes chez Teli. J'eusse voulu poursuivre immédiatement la marche jusqu'au Nepoko, mais le chef me retint, sous prétexte que cette rivière se trouvait encore à une très grande distance. Je dus donc passer la nuit chez lui. Le lendemain, après une demi-heure de marche, j'atteignis le Nepoko tant désiré. Là, j'appris enfin les raisons qui avaient décidé le chef Ssanga à me retenir si longtemps. Je lui avais dit, au cours d'un entretien, que je me proposais de me baigner dans le Nepoko ; cela suffit pour lui donner de vives inquiétudes, car il craignait que je ne devinsse la proie d'un crocodile ou qu'il ne m'arrivât un malheur quelconque, pour lequel il aurait été rendu responsable.

La préoccupation de Ssanga avait sa raison d'être, car la rivière fourmillait littéralement de crocodiles. Aussi eus-je bientôt renoncé à mon intention de prendre un bain dans une eau aussi peu engageante.

Le 6 mai, j'éprouvais la satisfaction d'avoir enfin atteint le but qui me préoccupait depuis des mois et que, malgré mon vif désir, je n'avais jamais osé espérer atteindre un jour. Cette rivière était celle dont le nom m'était présent à l'esprit depuis que je voyagais dans la région du sud. J'avais toujours eu la conviction qu'elle ne devait pas être un affluent de l'Uelle-Makua, mais bien du Congo, et je l'avais nécessairement identifiée avec l'Aruwimi, affluent du grand fleuve de l'occident africain.

À l'endroit où je l'atteignis, malgré la saison des eaux basses, le Nepoko avait une largeur de 75 mètres environ. Les eaux étant basses, il y avait, sur chaque rive, en partie formée de rochers, un espace d'une dizaine de mètres qui, en temps de crue, est recouvert par les eaux. Les pentes, de chaque côté, étaient très raides et la rive dominait le cours d'eau

d'une hauteur de 10 mètres. À droite et à gauche, de grands arbres, géants végétaux, émergeaient de la savane et de la futaie; mais dans le voisinage immédiat de la rivière, c'était l'herbe, une belle herbe verte qui dominait. Des lianes, courant d'un arbre à l'autre, enserraient les arbrisseaux et créaient un tel fouillis végétal qu'il s'était formé des bosquets absolument impénétrables. La rivière, allant vers l'ouest, tournait rapidement vers le sud.

Un peu au-dessus de notre point de rencontre, le courant en était extrêmement rapide, ce qui pouvait se voir par la course des herbes qui y flottaient. J'en goûtai l'eau, très claire et très propre, ce qui, en temps de crue, pourrait ne plus être le cas. Elle est très poissonneuse et contient des poissons aussi grands qu'un homme.

Depuis cette époque, dans son voyage à la recherche d'Émin-Pacha, Stanley a reconnu l'embouchure du Nepoko et découvert qu'il n'est qu'un affluent de l'Aruwimi. Sa source, comme celle du Bomokandi, descend, fort loin à l'est, des hauteurs du plateau qui part du lac Albert pour s'étendre vers l'ouest. Son embouchure dans l'Aruwimi — ou, d'après Stanley, Ituri — se trouve à 100 kilomètres de l'endroit où je l'aperçus, qui est le point le plus méridional de mon exploration au sud de l'Uelle-Makua.

Je passai quelques heures sur les rives de la splendide rivière afin de mettre mon journal en ordre. Je copie dans ce dernier le passage suivant, qui explique l'état d'âme dans lequel je me trouvais : « Le cœur gros, j'ai vu hier sur le Nepoko une barrière opposée à la suite de mon voyage. Ce serait de l'aberration, bien plus, ce serait une impossibilité que de nourrir l'espoir de poursuivre plus loin mon exploration. Même pour un voyageur africain, je me trouve à l'extrême limite du dénuement le plus pitoyable. Grâce à l'économie la plus stricte, et à la prudence que j'ai déployée cette année, je possède encore quelques-uns des objets les plus strictement nécessaires. Je dispose encore d'une chemise de rechange, mais il me manque d'une façon absolue les objets dont on peut le moins se passer et dont la privation constitue une véritable souffrance. Je suis dépourvu, par exemple, de thé, dont je n'ai pu user que de temps en temps, cette année; ma nourriture, depuis un an, consiste uniquement dans les produits du pays; les aliments sont toujours les mêmes, et bien souvent ils ne sont pas préparés d'une façon passable. Ces aliments, quoique mon estomac les supporte bien, ont imparfaitement suffi à soutenir mon corps. Celui-ci, affaibli par la maladie, a beaucoup perdu de son ancienne force de résistance. Ce fait seul exige impérieusement mon retour. Combien loin cependant je suis encore de ma station centrale chez Semio ! Ce long voyage de retour me fait peur et mon état de santé me fait perdre toute assurance; même la pensée de ma patrie absente, qui, jadis, me faisait supporter toutes les épreuves, je ne peux plus l'appeler à mon aide pour me soutenir. »

C'est avec ces pensées, et d'autres plus amères encore, que je retournai dans ma petite hutte chez Teli pour y affronter de nouvelles difficultés et me donner des soins de malade, car mes plaies exigeaient un pansement immédiat.

(A continuer.)

D^r W. JUNKER.



UNE CHASSE AU CHIMPANZÉ

Le chimpanzé habite la partie méridionale et occidentale du pays des A-Sande, dans la région comprise entre le 25° et le 26° degré de longitude est de Greenwich et s'étendant du 3° au 6° degré de latitude nord. Bien qu'il y soit assez commun, on ne le trouve que très difficilement, par suite de ses déplacements fréquents.

La chasse à ce singe est excessivement difficile dans les fourrés inextricables et sur les rives marécageuses des fleuves, où il se plaît surtout. C'est là, dans l'ombre épaisse des arbres géants, qu'il se tient presque exclusivement. Les rives des nombreux cours d'eau qui sillonnent cette région dans tous les sens, ne pouvant être explorées que sur une étendue relativement restreinte, constituent pour ce quadrumane un refuge des plus sûrs. Aussi, le succès d'une chasse au chimpanzé dépend-elle uniquement du hasard.

« Des indigènes vinrent un jour m'annoncer, raconte le docteur Junker, que des chimpanzés se trouvaient dans le voisinage. Quelques-uns de mes guides, courus en avant pour épier les mouvements des singes signalés, m'appelèrent bientôt du cri répété : « *Ja, ho ! Mansurama !* » (Voilà, voilà ! le chimpanzé !) L'arbre qu'ils désignaient était si élevé que ce ne fut qu'après quelques instants d'une inspection attentive que je parvins à découvrir l'animal se mouvant dans l'épaisse couronne feuillue du titan de la forêt. Mon premier coup de fusil fut suivi de cris effroyables, en même temps qu'une grêle de branches relativement grosses, cassées et lancées par les chimpanzés, s'abattait sur nos têtes. Un de ces animaux quitta sa retraite et je pus voir distinctement un jeune qui se cramponnait à sa poitrine. Sans tarder, il chercha un nouveau refuge, et tout en faisant à son petit un rempart de son corps il s'archouta dans la fourche de deux grosses branches.

Ce ne fut qu'au cinquième coup qu'il dégringola, et quand il fut à terre je dus, pour l'achever, lui envoyer plusieurs balles.

La mère, avant de tomber, s'était instinctivement débarrassée de son jeune et l'avait mis en sûreté, de sorte que celui-ci resta sain et sauf au haut de l'arbre. J'avais espéré l'attraper vivant. Quelques hommes grimpèrent sur l'arbre, mais ils étaient à peine à mi-chemin qu'ils redescendirent en toute hâte en criant que le mâle était caché dans le feuillage. Je le cherchai longtemps, mais en vain.

Je finis par envoyer, au petit bonheur, une charge de gros plombs dans une épaisse touffe de feuilles. J'avais choisi la bonne place, car l'animal quitta sa cachette en poussant des cris. Quelques balles arrivées à son adresse le descendirent.

Ce n'était pas le mâle, mais une autre femelle, un peu plus petite que la première. Je fus surpris de l'énorme développement des diverses parties de son corps. Elle mesurait à peine quatre pieds et demi de hauteur, mais les muscles de ses bras et de ses jambes étaient vraiment difformes par leur grosseur.

La force musculaire des chimpanzés, même des jeunes, est réellement étonnante. Ce n'est qu'au prix de beaucoup d'efforts que je parvins un jour à arracher un bâton des

main d'un de ces animaux arrivé à peine à la moitié de sa croissance. Même un nourrisson vous serre le doigt de ses petites menottes avec une vigueur telle qu'il faut déployer une certaine énergie pour se débarrasser de son étreinte. La peau de la face, de la paume de la main et de la plante des pieds du chimpanzé revêt une teinte de plus en plus sombre à mesure que l'animal avance en âge. Les vieux ont la face d'un brun sombre, tirant sur le noir et souvent tacheté; chez les jeunes, les parties nues sont d'une couleur claire. »



A la recherche d'un chimpanzé

LE LIEUTENANT

JULES CARTON

Né à Ostende, le 6 mars 1861. Lieutenant au régiment du génie.

S'embarque pour le Congo le 15 février 1884. Dirige la construction de ponts sur les rivières Lufu et Lukunga, dans la région des cataractes. Commissaire de district adjoint du Stanley-Pool. — Commissaire *ad interim* du district du Stanley-Pool. — Rentre en Belgique le 15 juillet 1891.



DE Matadi à Léopoldville, une véritable barrière de montagnes, semées d'affleurements rocheux, semble défendre contre les envahisseurs le riche bassin du haut Congo, qui commence au Stanley-Pool. A peine débarque-t-on à Matadi qu'on est arrêté par une montagne de rochers plongeant à pic dans le fleuve. Un petit espace plane de 200 mètres de profondeur, une plage, existe à droite du débarcadère, et c'est tout.

A partir de ce moment, la route des caravanes gravit des montées escarpées, semées de quartz, aux arêtes tranchantes, puis descend brusquement dans des ravins abrupts, escalade des montagnes arides, franchit des rivières, tantôt à gué, tantôt en bac. On ne fait pas cinquante mètres sans rencontrer des obstacles. Ce sont des fondrières, des rivières encaissées de 25 à 60 mètres, des torrents. Partout la roche quartzreuse affleure, la couche de terre végétale est très mince. Le terrain est comme contracté, bouleversé par quelque soulèvement infernal et gigantesque. Des gorges profondes succèdent à des montées raides et hachées, sans cesse on monte et on descend, pour recommencer plus loin. De Matadi à la Mpozo, les roches, lavées par la pluie, ne retiennent que peu de terre et présentent une surface nue et dure, à peine dissimulée par une végétation rabougrie; les montagnes succèdent aux montagnes, l'on passe des unes aux autres par des descentes presque à pic, et ce pénible voyage semble sans fin, recommençant toujours, pareil à un nouveau supplice renouvelé de Sisyphé. Puis, lorsqu'on est entré dans

une région fertile, de nouveaux obstacles se présentent. Ce sont des rivières profondes, larges de 30, de 40, de 60, de 100 mètres, coulant dans un lit profond, entre des rives à pic, fortement boisées. C'est au travers de ce pays ainsi tourmenté que se dirigeaient, de temps immémorial, les trafiquants nègres allant porter à la côte ou aux petits ports du bas Congo les produits arrivés par le Stanley-Pool. Les sentiers qu'ils avaient frayés, suffisant pour des marcheurs noirs portant des charges légères, devenaient insuffisants pour des blancs cherchant à ouvrir le pays. Les lourdes pièces de steamers, les mille et un produits de l'industrie européenne, indispensables pour le succès de l'entreprise congolaise, nécessitaient pour leur transport des routes sûres, solides et praticables. C'est à frayer ces routes dans un pays où les forces de la nature semblent s'être livré un combat titanesque, que se sont employés les officiers belges à leur arrivée dans le pays. Le lieutenant Carton fut l'un des plus zélés parmi ces modestes héros, qui, par leur travail incessant, sont parvenus, en déployant des qualités exceptionnelles, à ouvrir au commerce, à l'industrie et à l'expansion vers l'intérieur, des chemins plus ou moins faciles.

Petit, nerveux, non moins modeste qu'énergique, le lieutenant Jules Carton, un homme de la race des Van Gèle et des Van de Velde, s'est acquitté de sa mission avec intelligence et habileté. En 1888, il construisit les ponts de bois au-dessus de la Lufu et de la Lukunga, deux rivières qui se jettent dans les cataractes du Congo. Et ce n'était vraiment pas chose facile. La première de ces rivières a 50 mètres de largeur et la seconde en a 30. A l'époque des hautes eaux, elles sont torrentueuses, impraticables, et deviennent un sérieux obstacle pour les caravanes. Le lieutenant Carton réussit à les dompter, rendant ainsi un service signalé à la cause du commerce et de la civilisation.

Il est déjà considérable le nombre de ceux qui, au Congo, ont ainsi, dans des postes relativement effacés, accompli de grandes choses. C'est l'union de toutes ces énergies, travaillant chacune dans sa sphère, qui a procuré le rapide progrès de l'œuvre qui s'épanouit sous nos yeux. A ce titre, M. le lieutenant Carton mérite une place dans notre galerie.

LE CAMP D'INSTRUCTION DE L'ÉQUATEUR



Nous avons, dans notre n° VIII (p. 58 et 59), publié des détails sur la force publique de l'État du Congo. Nous y avons incidemment parlé des camps d'instruction de Léopoldville et de l'Équateur,

où les natifs incorporés se préparent au métier des armes, en même temps qu'ils reçoivent une instruction élémentaire.

Les ordres donnés aux chefs de ces camps prescrivent de traiter les indigènes avec humanité. Toute infraction à ces ordres est sévèrement punie.

La nourriture qui est donnée aux hommes répond aux exigences du climat. Le personnel en est recruté par engagement volontaire ou par voie de tirage au sort. Les esclaves délivrés par les forces de l'État peuvent également y être incorporés pour un certain temps, en compensation des dépenses faites par l'État pour leur délivrance. Les indigènes sont encadrés par des sous-officiers belges et des caporaux de la côte, lesquels sont, petit à petit, supprimés et remplacés par des noirs du Congo.

La nouvelle organisation militaire de l'État lui permettra de réduire de moitié les dépenses qu'il a faites jusqu'ici pour l' enrôlement de soldats étrangers. Elle lui donnera aussi de meilleures troupes. En effet, les anciens soldats, recrutés à grands frais sur la côte occidentale ou à Zanzibar, ne s'engageaient que pour un ou deux ans, trois au plus. À peine connaissaient-ils leur métier qu'ils s'en allaient. Il fallait les commander, la plupart du temps, en anglais, et ils se pliaient difficilement à la discipline.

Les troupes « nationales » formées dans les camps d'instruction, en même temps qu'elles se plient à la discipline européenne, s'initient à la langue française, apprennent à se servir des produits de l'industrie européenne, se créent de nouveaux besoins. Quand les hommes rentrent dans leurs foyers, ils apportent dans leurs villages des habitudes d'ordre, des besoins de « luxe ». Ils familiarisent leurs compatriotes avec les idées européennes.

Ainsi il se crée entre le noir et le blanc des relations cordiales, et la demande de produits du *Mputu* (Europe) augmente d'année en année. L'institution des camps d'instruction fera faire un grand pas aux idées d'ordre et de civilisation dans le Congo. C'est un anneau nouveau à cet enchaînement logique et progressif des diverses mesures prises pour l'évolution graduelle de la race noire vers un niveau intellectuel et moral plus élevé que le régime du fétichisme et de la barbarie.

Le lieutenant Ch. Lemaire, qui n'est plus un inconnu pour nos lecteurs, nous envoie aujourd'hui une description du camp d'instruction de l'Équateur, où l'on forme les recrues

de l'armée congolaise. On lira avec plaisir ce récit plein d'humour, fait en un style simple et attachant.

Station de l'Équateur, 10 août 1892.

« Situés à l'emplacement de l'ancienne station Van Gèle, en aval des villages Wangatas, les logements des noirs occupent un terrain élevé, régulier et très sain, obtenu par une emprise sur la forêt. Ils comportent actuellement vingt chimbèques de 20 mètres de long sur 5 de large, chacun abritant vingt hommes, et un hôpital formé de trois chimbèques, pour cinquante hommes; ce dernier, entouré d'un enclos, est écarté des habitations du camp. Celles-ci sont disposées en lignes parallèles séparées par des avenues de papayers et de bananiers; elles forment deux groupes laissant entre eux une large place centrale.

Les grands arbres de la forêt ont été conservés et donnent au camp leur ombrage bienfaisant.

Les bâtiments des blancs se développent le long de la rive, à trois cents mètres en aval du camp; les magasins sont en arrière, séparés par de larges avenues de caféiers.

Entre le quartier des noirs et le quartier des blancs, s'étend l'esplanade où, chaque jour, manœuvre le personnel du camp.

Derrière l'emplacement des blancs, se trouve le champ de tir, formé par une percée de 20 mètres de large et de 300 mètres de long, taillée dans la forêt.

Deux grands jardins fournissent à la table des blancs des légumes nombreux et variés : choux, haricots d'Europe, haricots indigènes, petits pois du bas Congo, radis, rama-laces, betteraves rouges, navets, raves, laitues, endives, oignons, carottes, choux, pourpier doré, cresson, thym, tomates, aubergines, feuilles de moutarde, concombres, cornichons, pommes de terre douces, haricots, arachides, hibiscus, ignames, maïs, sorgho, riz, sésame, canne à sucre, citrouilles, tabac, etc., etc.

Des bouquets de citronniers, de goyaviers et d'ananas donnent des fruits toute l'année; le sapho existe depuis longtemps.

En outre, les arbres suivants ont été plantés il y a un an : cerisiers de Madère, orangers, citrons de Madère, manguiers, barbadines, cacaoyers, caféiers, coeurs-de-bœuf, pommiers d'avocat, noix de kola, acacias ordinaires, acacias flamboyants. Prochainement, le camp pourra recevoir du chef-lieu du district : des mandariniers, noyers d'Amérique, noyers d'acajou, corosolliers, goyaviers-fraises. Les barbadines (maracoujas) ont atteint l'état de maturité.

Deux mille cinq cents plants de bananiers occupent les premiers défrichements destinés aux noirs; dans quelque temps commenceront les champs de manioe.

Le personnel noir se composait, à la date du 1^{er} juin 1892,

de trois cent cinquante hommes et adolescents, et de soixante-douze femmes appartenant à des soldats. Cent cinquante nouveaux libérés sont attendus sous peu.

L'instruction militaire donne d'excellents résultats; deux cent cinquante hommes s'exercent à l'école de compagnie et tous exécutent chaque semaine le tir aux capsules et le tir à balles.

Des clairons sont également dressés.

Les exercices et théories militaires durent de 6 1/2 à 9 1/2 heures du matin; puis le personnel est mené au bain et aux travaux de construction et de culture.

Le commandement du camp de l'Équateur a été confié à M. De Bock, un tout jeune sous-lieutenant qui, s'il a peu de barbe encore au menton, a beaucoup de poil aux dents. Il est assisté dans son importante mission par quatre sous-officiers blancs : MM. Misson, Berekmans, Durieux et Lamers, et par trois instructeurs de la côte, lesquels seront prochainement remplacés par des instructeurs pris parmi les libérés mêmes.

Les résultats à obtenir par les camps d'instruction sont des plus importants tant au point de vue des finances de l'État qu'au point de vue du développement des noirs. Les camps fourniront prochainement les éléments d'une force armée nationale, grâce à laquelle les recrutements d'étrangers seront considérablement réduits, et par suite le budget de la force publique.

D'autre part, il est hors de doute, et c'est un fait expérimental, qu'ici, comme partout et toujours, l'éducation et l'instruction militaires sont d'excellents moyens pour activer la transformation des noirs. Soustraits à l'esclavage, au marchandage de l'homme par l'homme, les libérés arrivent le plus souvent dans les camps dans un état pitoyable, inconscients de leur qualité d'hommes, impropres à tout travail, habitués à la rapine, désintéressés de tout ce qui n'est pas sommeil et nourriture. Leur arrivée au camp constitue pour eux une véritable révélation : des habitations confortables au lieu de l'ancien abri de feuilles mortes; la subsistance abondante au lieu des jours de famine; des vêtements et chaque

mois la solde de poche; bref, une existence toute nouvelle, le bien-être et la sécurité remplaçant la perspective de la marmite et du couteau d'exécution. Aussi, comme tous ces misérables se relèvent vite! Que d'entrain à l'instruction militaire, qui est pour eux une réelle récréation, au point que les danses du soir sont remplacées par des exercices commandés par les plus délurés, les femmes elles-mêmes prenant place dans les rangs. La démarche affaissée a disparu; ils ont pris des allures cavalières, et lorsque, le dimanche, ils vont se promener dans les villages voisins, ils sont pimpants dans leur tenue bleue et rouge qui tire l'œil des beautés d'ébène et fait l'envie des jeunes hommes. Ils ont à cœur de ne plus mériter l'appellation de « bushman », qu'ils ne se font pas faute cependant d'appliquer à ceux d'entre eux qui montrent quelque maladresse. Ils ont acquis lestement des habitudes de régularité; debout au premier appel du clairon, ils se pressent vers la place de rassemblement.

En attendant que les cultures du camp se développent, tout ce monde reçoit chaque dimanche six mitakos destinés à la nourriture de la semaine. Trois mille mitakos sont ainsi distribués tous les sept jours, au grand profit des populations agricoles du district.

Il faudrait voir l'arrivée des convois de vivres débouchant le dimanche matin de la forêt ou transportés en pirogue, et arrivant par le fleuve! Les villages établis à deux et trois jours de la station n'osaient, avant l'installation du camp, s'éloigner de leurs limites; ils viennent aujourd'hui en toute sécurité, sous le drapeau d'azur qu'illumine l'étoile étincelante, écouler les produits de leur travail; les cultures indigènes s'augmentent considérablement par de larges emprises sur la forêt. De là, deux avantages fort appréciables : un grand mouvement commercial et des déboisements qui assainissent le pays et préparent des terrains pour les plantations de l'avenir. Disons encore que les meilleures relations se sont nouées entre les enfants de Boula-Matari et les indigènes de l'Équateur, et nous aurons donné une idée sommaire du rôle que joue Équateur-camp. »

Lieut. CH. LEMAIRE.



Le camp d'instruction de l'Équateur. (D'après un dessin du lieutenant Masui)



Dans le massif de Palaballa. (D'après une photographie de M. Demense.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE MASSIF DE PALABALLA

C'EST à la cote 61 et au kilomètre 8 que la voie franchit la rivière Mpozo. Elle longe ensuite, pendant un peu plus d'un kilomètre, la rive droite de ce cours d'eau; puis, après avoir franchi le ravin de la Mission sur un pont de fer de 25 mètres, elle s'engage dans le col des Pintades et, tournant assez brusquement vers l'est, commence à la cote 63 l'ascension des pentes du massif de Palaballa.

Ainsi que nous avons eu l'occasion de l'exposer, la Mpozo est une rivière torrentueuse, impraticable aux embarcations dans la plus grande partie de son cours inférieur, roulant ses eaux rapides entre deux massifs : à gauche celui de Matadi, à droite celui de Palaballa, beaucoup plus puissant que le premier et qui constitue l'obstacle le plus sérieux que le chemin de fer du Congo trouve sur sa route.

Son point culminant est le plateau dit de Palaballa au centre d'une petite agglomération de villages et où les missions anglaises baptistes ont un établissement. Ce plateau est à 525 mètres d'altitude. On y jouit d'une admirable vue sur tout le pays d'alentour.

« A un moment donné, dit Stanley, nous escaladons la montagne et alors s'étale sous nos yeux un chaos de hautes terres déchirées, lacérées, crevassées par les accidents de la nature, et de cône en cône, de sommet en sommet, nous arrivons en vue de Palaballa, de Nokki et de Vivi situés, toutefois, à de si grandes distances qu'on n'en aperçoit encore que les maigres silhouettes blanches...

« Après quelques kilomètres de marche, nous arrivons à Congo-la-Lemba, et de cet agréable village nous descendons dans la vallée du fleuve Louizi, ayant le mont Palaballa devant nous, le mont Yella à notre droite. Quand on a escaladé le Palaballa jusqu'à une hauteur de 300 mètres, on se trouve à 525 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à

8 kilomètres de Vivi. Sur cette sorte de plateau-forteresse, une communauté d'indigènes grandit et prospère à côté d'une autre mission religieuse anglaise. La brise y est fraîche et caressante, l'air tiède et pur, et le sol se compose d'une sorte de riche terre glaise rougeâtre; des bouquets de grands arbres offrent leur délicieux ombrage aux habitants, et des plantations de bananiers, des groupes de palmiers prêtent le charme de leurs couleurs et la grâce de leurs formes au paysage; enfin, on y trouve de l'eau potable; le caractère des naturels est des plus aimables; la mission a des élèves et le vieux chef Nozo a bâti pour les étrangers une sorte de petit hôtel, un caravansérail en miniature, dont il a orné les murs d'anciennes gravures pour le divertissement de ses hôtes. »

C'est à travers cette région mouvementée que la voie ferrée monte en faisant d'incessantes boucles sur une distance de 7 kilomètres. Partie du kilomètre 9 1/2 à la cote 95, la voie monte sans palier jusqu'au kilomètre 16 à la cote 278. Là, par une tranchée de 13 mètres de profondeur, elle franchit le col de Palaballa, le point le plus élevé de la ligne dans cette section.

Ces 7 kilomètres sont extrêmement mouvementés. Ce ne sont que lacets, tranchées, remblais, ponts et ponceaux. Autour du kilomètre 14, toutes les difficultés sont accumulées. Le ravin du Sommeil est franchi sur un pont de 25 mètres, celui de la Chute par un pont de 40 mètres.

Au delà du kilomètre 16, aux pieds du massif même, le pays s'améliore un peu, tout en restant difficile jusque vers le kilomètre 26. Puis, on arrive dans le pays des plaines.

A l'heure actuelle, toutes ces difficultés sont vaincues.

Le panorama que nous reproduisons à cette page donne une idée de la région.



Les îles de l'Uelle près d'Abdallah.

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES

DU DOCTEUR W. JUNKER

DANS LES BASSINS DE L'UELLE ET DU BOMU

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur.

V. — DE CHEZ ALI-KOBBO AU BOMU

Ali-kobbo. — La petite zèriba d'Abdallah. — Le régime de l'Uelle. — Djabbir. — Singio. — Le Bomu.

Je n'étais pas un inconnu pour Ali-Kobbo. Il avait entendu parler de mon séjour chez Ndoruma. De mon côté, je savais qu'il avait autrefois été au service de Gnaui-Bey, qu'il avait été le représentant de ce dernier et qu'il avait servi contre Soliman-Bey sous les ordres de Gessi-Pacha. D'une intelligence relativement développée, il était, dans cette région fort éloignée du gouvernement central, le maître absolu de milliers d'indigènes. Tout ce que des hommes de sa situation peuvent désirer était à sa disposition ; il possédait même des marchandises de Kartoum pour son usage personnel et pour celui de ses proches. Personne n'aurait osé se permettre de s'opposer au moindre de ses désirs. Aucun chef n'aurait eu l'audace de lui refuser la femme, l'esclave qu'il désirait. Son unique préoccupation était celle de réunir, par des expéditions lointaines, le plus d'ivoire possible pour le gouvernement. Il va sans dire qu'il se réservait toujours une partie du butin. Le pays de l'autre côté de l'Uelle est, d'après lui, excessivement

riche en ivoire ; mais comme la population y est extraordinairement dense, les razzias y étaient impossibles, à moins de disposer d'une force armée considérable.

Aussi comprend-on qu'Ali-Kobbo, par toutes sortes de mensonges et d'intrigues, cherchât à me faire renoncer à l'idée de continuer mon voyage vers l'Uelle. Je finis par vaincre cette résistance et, m'étant procuré des porteurs, je me mis en marche accompagné d'un Arabe et de quelques Basinger.

La route vers la zèriba Deleb, le véritable siège de l'autorité en l'absence d'Ali-Kobbo, prenait la direction de l'ouest. Le paysage y présentait un aspect tout différent de celui de la région parcourue dans les derniers jours. Nous traversions une épaisse forêt, qui fit bientôt place vers l'ouest à la fraîche verdure d'un pays herbeux, où l'on apercevait des quantités considérables de palmiers borassus. Nous passions fréquemment des rivelets et des ruisseaux, sous une végétation forestière luxuriante qui nous couvrait la vue de tous côtés.